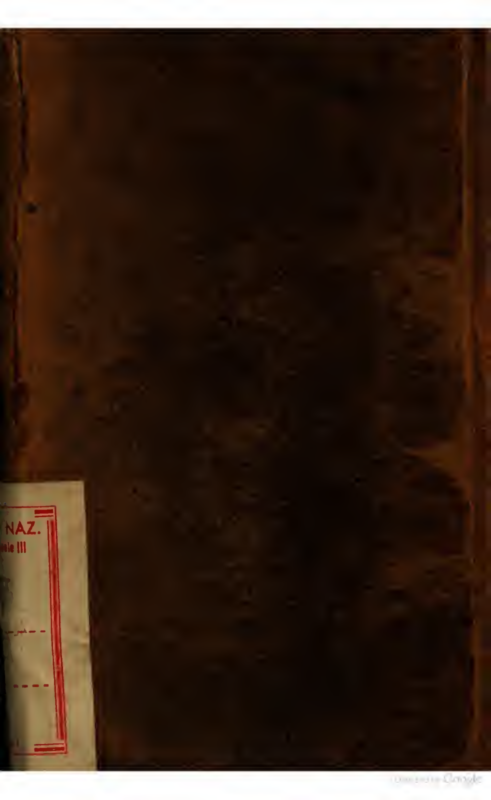

NAZ.
ele III

# JOURNAL
## AMOUREUX
## D'ESPAGNE.

*PAR MADAME*

DE VILLE-DIEU.

Divisé en quatre Parties.



# JOURNAL AMOUREUX D'ESPAGNE.

## *PREMIERE PARTIE.*



A mort du Prince Dom Carlos, Infant d'Efpagne, qu'on avoit fait efperer aux Rebelles des Païs-bas pour apui, & pour protecteur, jetta tout le parti dans une grande consternation. Les plus avifez fongerent dés lors à leur fureté. Le Comte Ludovic qui étoit alors à la Cour en partit fecretement pour fe rendre au plus vîte en Flaudres ; mais afin de ne pas laiffer expofée au reffentiment de Philippe II. la Comteffe Alberic fa fœur, qu'il avoit engagée dans ce parti ; il fut d'avis avant que de rien faire qu'elle fe retirat dans quelqu'une de fes maifons. C'étoit une Dame de la premiere qualité, & qui tenoit un des

premiers rangs à la Cour d'Eſpagne, dont l'eſprit également entreprenant, & diſcret, la rendoit capable autant que perſonne du monde, de conduire & de ſoûtenir une haute intrigue. Elle avoit aſſez de cœur pour braver toute ſorte de perils, ſi elle n'eut eu que ſes interêts à ménager ; mais les égards qu'elle devoit à la fortune de la charmante Iſabelle ſa fille, l'obligerent de ſuivre l'avis du Comte, de ſe retirer en Catalogne, où elle avoit de tres-grands biens, & d'où elle pouvoit aiſément ſortir d'Eſpagne, en cas que ſes affaires le demandaſſent.

Iſabelle étoit une de ces beautez ſurprenantes en qui la nature ſemble épuiſer ſes treſors, elle avoit été pendant long-tems l'objet des vœux de toute la Cour ; mais de toute cette foule d'Amans qui ſoûpiroient, le ſeul Dom Guſman avec Dom Ramir s'étoient attachez le plus obſtinément à ſa conquête, & tous d'une façon ſi paſſionnée, que ſans autre interêt que celui de leur flâme, ils quiterent la Cour, dés qu'ils ſurent qu'Iſabelle n'y devoit plus paroître : De ſorte que les affaires de leur cœur leur étant plus cheres que celles de leur fortune, ils ſe rendirent en diligence auprés de cette incomparable perſonne.

L'arrivée de ces deux Amans ne ſurprit pas la Comteſſe, aprés les empreſſemens qu'ils avoient fait paroître ; mais elle embarraſſa Iſabelle ; comme ils n'étoient pas reſolus de languir toute leur vie, & qu'ils l'avoient long-tems preſſée à la Cour de s'expliquer ſur le choix de ſon cœur, elle

comprit bien que leur arrivée n'étoit pas ſans deſſein : La Comteſſe qui l'aimoit auſſi tendrement que le meritoit une fille ſi charmante, prit garde à cet embarras, & par un pur motif de tendreſſe elle reſolut d'y mettre ordre ſans lui rien dire ; elle ſe ſervit à cet effet d'un tour d'adreſſe que l'amour lui ſugera ſans doute pour la ſatisfaction d'Iſabelle ; elle feignit de ne pouvoir plus ſe deffendre des honnêtetez du Viceroi, qui la prioit de venir recevoir à Barcelonne, où il faiſoit ſon ſejour, des honneurs dûs à ſa qualité, qu'on ne pouvoit pas lui rendre tant qu'elle ſeroit à la campagne. Elle ſe perſuadoit que la nouveauté des objets aporteroit quelque changement dans le cœur de ces jeunes Amans, ſur tout, quand par mille raiſons de bien-ſeance, ils ſe verroient privez de la commodité de voir Iſabelle auſſi ſouvent qu'ils le faiſoient à la campagne.

Comme la tendreſſe de ces Amans étoit une de ces amours commodes qui s'expliquent par une complaiſance perpetuelle plus que par autre choſe, ils aprouverent le deſſein de la Comteſſe, & ſans trop examiner l'avenir, ils l'acompagnerent à Barcelonne, qui devoit être le lieu de leur ſacrifice.

Le ſoin que le Viceroi prenoit de s'y divertir avec toute ſa Cour, rendoit cette Ville, qui d'ailleurs eſt aſſez belle, un des plus delicieux ſejours du monde, comme la beauté s'aprivoiſe pour l'ordinaire, & que les plus farouches ceſſent de l'être dans les feſtins, les bals, & les autres parties de

divertiſſement, où l'amour ne manque jamais de joüer ſon rôle, le Viceroi en faiſoit faire de tant de manieres pour s'attacher les plus Grands par l'intrigue des Dames, qui eſt le plus ſur moyen, qu'on ne contoit preſque plus les jours que par les nouvelles rejouiſſances ; ainſi Barcelonne joüiſſoit d'une profonde paix, & d'une paix infiniment delicieuſe, tandis que la Cour étoit dans le trouble de la guerre qui s'allumoit dans les Païs-bas.

Voilà quelle étoit la Ville de Barcelonne quand la Comteſſe y arriva avec l'incomparable Iſabelle ; d'abord elles avoient fait deſſein d'y vivre fort ſolitaires ; mais outre qu'une perſonne acoûtumée à l'embarras de la Cour, ne goûte d'abord qu'avec peine les douceurs d'une vie privée, la qualité de la Comteſſe & la beauté d'Iſabelle ne les laiſſerent pas long-tems inconnuës, le Viceroi même avoit été un des adorateurs du merite de la Comteſſe, & parmi les Cavaliers qui compoſoient cette galante Cour, pluſieurs avoient ſoûpiré pour Iſabelle, outre que ceux à qui elle n'avoit pas été connuë juſques alors, en furent frapez vivement. D'abord on ne parla plus que de la beauté d'Iſabelle ; il n'y eut pas un galant homme qui ne s'empreſſat de la voir, & ſi nous en croyons les memoires ſecrets, il n'y en eut pas un qui ne s'en retournat bleſſé.

Il y a des rivales de beauté comme d'amour, une belle perſonne ſouffre toujours avec quelque peine les apas d'une autre ; &

n'eût elle aucun dessein de conquête dans l'ame, c'est un charme secret pour sa vanité, de pouvoir se flater qu'on ne sauroit lui disputer la gloire d'être plus aimable que tout le reste : quoi qu'il en soit, Isabelle fit autant de jalousies qu'il y avoit de belles dans Barcelonne, & comme c'est l'ordinaire de ces personnes, on forma mille conspirations contre ses apas. Elle rioit cependant de tous ces petits efforts, & elle trouvoit dequoi se consoler dans la foule de ceux qui ne bougeoient plus d'auprés d'elle; mais trouvant quelque chose de plus honnête à gagner, que l'estime de celles qui paroissoient les plus obstinées, elle les acabla de tant d'honnêtetez, & agit avec si peu de cette fierté, qui est ordinaire aux personnes qui connoissent toute leur beauté, que ses rivales cesserent bien-tôt de l'être.

Quelque incommode que fut à D. Gusman, & à D. Ramir, cette union des Belles avec celle qui les faisoit soûpirer, puis qu'elle les privoit du plaisir du tête à tête, ils la virent pourtant avec autant de joye, qu'ils eurent de peine à souffrir les empressemens des Cavaliers. Quand on aime beaucoup on ne craint jamais mediocrement, l'excez de l'amour faisant celui de nôtre delicatesse. Ce n'est pas que l'un & l'autre ne fut rempli de confiance. D. Gusman en avoit beaucoup en soi-même ; mais en amour, il ne faut pas toûjours conter sur son merite, ni sur les aparences de reussir. Pour Dom Ramir, il mettoit toute sa confiance en la bonne foi d'Isabelle ; il pensoit

la connoitre pour la croire incapable de trahison ; & il étoit si fort convaincu que l'amour qu'il avoit pour elle ne meritoit ni son inconstance, ni ses froideurs, qu'il esperoit toûjours d'être heureux.

Cependant Isabelle qui estimoit infiniment Dom Ramir, & qui craignoit les violences & les emportemens de D. Gusman, vivoit avec eux à son ordinaire, elle leur laissoit toûjours une esperance que ses sentimens commençoient déja à leur refuser, & comme il n'est rien de si doux que de se flater en amour, ces Amans trop credules ne trouvant rien dans toutes les manieres d'Isabelle dequoi se desesperer, se faisoient toûjours honneur d'une conquête qui n'étoit pas reservée pour eux.

Le fils du Viceroi s'étoit d'abord signalé parmi les Cavaliers, qui avoient regardé à Barcelonne la beauté d'Isabelle, avec moins d'indifference qu'on n'a coutume d'en avoir pour les beautez ordinaires. Il est vrai que les autres ne vouloient qu'être aimez, & Dom Alphonse pretendoit encore quelqu'autre chose, il étoit grand & bien fait, & personne au monde n'avoit plus de gayeté, plus de feu, ni l'esprit plus agreable que lui. Il avoit veu presque toute l'Europe dans un âge où les autres pensent à peine à quiter leur maison, & le sejour qu'il avoit fait à la Cour de France, avoit si bien perfectionné ces grands secours que la nature lui avoit donnez pour la galanterie, qu'il n'y avoit point de Dame à Barcelone, qui ne fit des reproches secrets à ses charmes de le laisser

en liberté. Il avoit veu comme les autres la beauté surprenante d'Isabelle, il en avoit été ébloui, & croyant qu'il ne manquoit rien à sa gloire, que de se faire aimer de la plus belle personne du monde, il resolut de ne rien oublier pour se procurer ce bonheur.

Comme ses yeux étoient naturellement passionnez, & qu'on ne pouvoit les rencontrer sans croire les entendre, & sans être transportez d'amour pour ce qu'ils disoient, Isabelle ne fut pas long-tems sans s'apercevoir que les regards de Don Alphonse vouloient lui aprendre quelque chose, elle sentit d'abord en son ame ce qu'elle n'avoit encore senti pour personne ; & elle connut bientôt après, que son cœur avoit rencontré dans la personne de Don Alphonse, ce qu'elle n'avoit pû trouver, ni en Don Gusman, ni en Don Ramir, quoi que l'un & l'autre eussent infiniment du merite. Elle en rougit, mais ce ne fut pas assurément de colere, & après certaines formalitez incommodes, dont se servent les Belles pour ne laisser pas voir d'abord leur défaite, & tout leur amour, elle s'acoûtuma à ses regards amoureux ; elle en souffrit sans trouble, tout le feu & tout le langage, & peu à peu devenant moins timide elle rendit enfin amour pour amour. Celle-ci ne fut pas sujette à ces contre-tems, qui sont la ruine de la plûpart des autres, ils se rencontrerent tous deux, & il s'établit entr'eux un doux & honnête commerce qui n'a pas acoûtumé de se borner aux regards, ni à la simple estime, dans les gens de cet âge & de ce merite.

Il y avoit trop de gens interessez dans la conduite d'Isabelle, pour rester long-tems cachée ; la beauté de l'un, & la bonne fortune de l'autre leur avoit fait des jaloux & des envieux, & comme il n'est rien de si penetrant que ces deux passions, on examina leurs regards, leurs soupirs, & leurs actions, & on entendit bien-tôt ce qu'ils vouloient dire.

Dom Gusman, & Dom Ramir furent les premiers qui s'en aperçurent, comme les plus interessez, & cette vuë fallit à leur faire perdre la raison ; mais ils eurent beau faire, il en est de l'amour comme de la guerre, le sort preside également à tous deux avec un empire si absolu, qu'on ne sçauroit s'y opposer ; il donne les cœurs, & distribuë les lauriers à qui bon lui semble, & quand il a destiné quelqu'un pour étre le malheureux de l'aventure ; il doit être contant, s'il ne les pousse pas à bout. Nos Amans n'entroient point dans toutes ces moralitez, une ame tendre ne soufre pas avec fermeté les malheurs de cette espece, ils ne pouvoient voir qu'avec une mortelle douleur la bonne fortune de Dom Alphonse. Enfin la perte d'Isabelle, leur passion trahie, & le triomphe de leur Rival étoit un supplice pour leur cœur, dont tout leur esprit & toute leur raison ne pouvoient les sauver.

Un jour que Dom Ramir s'étoit allé promener dans un de ces lieux solitaires, où il est permis à chacun de s'abandonner à toute sa passion, il fut suivi de bien près de Dom Gusman, que sa jalousie jointe au feu de son

temperament, traitoit bien plus cruellement encore, ils choisirent l'un & l'autre les endroits les plus sombres, & les plus écartez, & après y avoir rêvé assez long-tems, ils se trouverent au bout de deux allées qui se croisoient : comme ils s'estimoient infiniment, & que malgré toute leur amour, ils avoient toujours vêcu en bonne intelligence, leur vuë & leur renconcontre inopinée renouvella la douleur de leur commun malheur, & ne doutant pas que l'infidelité d'Isabelle n'occupât toute leur ame, ils en soûpirerent également : Après quoi Dom Gusman prenant la parole :

Dom Ramir, dit-il, vôtre bonne fortune n'a pû vous sauver non plus que moi de l'infidelité d'Isabelle, elle est inegale comme tout le reste du sexe, & cette Isabelle qui est si fort au dessus de ce qu'il y a de plus beau dans le monde par ses merveilleuses qualitez, a bien voulu en ternir l'éclat par une trahison indigne d'elle, & que nôtre amour ne meritoit pas. Il est vrai, repondit Dom Ramir, que cette infidelité est d'autant plus sensible que nous devions moins nous y attendre. Si on peut jamais se reposer sur la bonne foi d'une maitresse, c'est sans doute lors qu'elle a laissé découvrir aux regards d'un Amant une passion conforme à la sienne, & c'est ce qui redouble nôtre malheur. Je la verrai, poursuivit Dom Gusman, se promenant toujours à grands pas, & avec un emportement qui marquoit clairement la violence de son amour & de sa colere, mais je la verrai pour lui faire cent reproches ;

car pour le parti je l'accepte de tout mon cœur, puis qu'il lui plait, aussi-bien ne veux-je plus d'un cœur qui a pû m'échaper une fois, elle sera obeye cette cruelle & trop injuste Isabelle, & je rens graces au Ciel de ce qu'il m'épargne aujourd'hui la lâcheté d'aimer plus long-tems une infidelle. Sa trahison, poursuivis-je, nous tire d'affaire sur son sujet, & il n'y a personne qui sçache nôtre amour pour elle, & qui la voye auprès de Dom Alphonse, qui ne tombe d'acord que nous sommes dispensez d'être fidelles à son égard. Mais Dom Gusman? repondit Dom Ramir, ne sommes-nous pas nous-mêmes trop injustes, lors que nous acusons Isabelle d'injustice? Dequoi nous plaignons-nous! A-t-elle manqué à sa parole? elle nous a permis de l'aimer, mais elle ne nous a jamais promis ce retour que nous voulons exiger avec tant de tirannie: je veux que nôtre amour le merite, mais Isabelle n'en convient pas. Je me souviens qu'elle nous a conseillé plus d'une fois de n'en venir jamais jusques à l'amour pour elle, parce qu'elle se sentoit incapable d'en avoir pour personne. Mais que n'en a-t-elle resté dans ces termes avec Dom Alphonse? interrompit brusquement Dom Gusman, elle nous a voulu persuader que de l'humeur dont elle est, il n'y avoit pas apparence qu'elle pût jamais avoir que de l'amitié, & cependant ses soûpirs, ses regards, ses actions nous apprennent qu'elle est allée au delà pour cet heureux Rival qui ne l'aime, ni depuis si long-tems, ni avec tant d'ardeur que nous. Que n'est-

elle d'acord avec elle-même, ou que ne commande-t-elle à ses regards de ne pas dire tout ce qu'ils disent? Graces à ses yeux, mon cœur ne sera pas la dupe du sien, je sçaurai bien le lui enlever; mais auparavant je veux lui faire connoitre qu'il étoit assez tendre & assez plein d'amour pour meriter d'être conservé, & quand après cela elle me conjureroit de lui rendre avec mon estime, ce cœur que je porterai peut-être ailleurs plus heureusement, elle ne les obtiendroit pas de mon juste ressentiment, je la mettrai en état de regreter l'un & l'autre; & assurément je me ferai craindre, si je ne puis plus me faire aimer. Il y en a trop de la moitié, repartit Dom Ramir, avec sa douceur naturelle, l'emportement sied bien à un Amant trahi, mais il faut qu'il soit toujours assaisonné du respect. Il doit vouloir vanger sa tendresse trahie & méprisée, mais il ne doit pas entierement l'étoufer, de moi je croi qu'un galant homme ne se porta jamais à aucune extremité contre ce qu'il jugea digne de son amour, & quand on a bien aimé, on est plus capable de s'en prendre à soi-même qu'à sa maitresse.

Voilà bien du phlegme, interrompit Dom Gusman, toujours en courroux; il y a là trop du philosophe pour un homme amoureux, & je ne saurois comprendre qu'une violente passion puisse loger dans une ame si peu sensible. Helas! poursuivit Dom Ramir avec un profond soupir, je ne l'ai été que trop pour mon repos, si les yeux d'Isabelle n'étoient venus allumer dans mon cœur

un feu que ses mépris ni ses outrages n'éteindront jamais, je sens bien que j'aurois été insensible toute ma vie, & que l'amour n'eût jamais rien eu à démêler avec le cœur de Dom Ramir. Ne me jugez pas capable de tiedeur, parce que vous ne me voyez pas dans l'emportement; comme la raison a conduit toute mon amour, je veux qu'elle regle mon ressentiment & ma colere, & j'espere qu'Isabelle se rendra plutôt aux transports d'un respect que son infidelité pousse à bout, qu'à tous les emportemens que je pourrois lui faire paroitre.

Après cela Dom Ramir representa si bien à Dom Gusman, que la beauté veut être absoluë, qu'elle ne peut souffrir qu'on lui contredise, & que l'emportement d'un Amant passant dans l'esprit des Belles, pour une espece de tirannie, sous laquelle on voudroit gehenner leur inclination, les oblige souvent à faire par un esprit de vengeance, des infidelitez dont elles n'ont quelquefois conçeu que le dessein, & qu'un respect bien ménagé étoufferoit sans beaucoup de peine. Il lui dit encore tant d'autres choses, qu'enfin il le fit resoudre à prendre le parti de la douceur, & de la soumission; ils conclurent qu'il faloit qu'ils allassent voir ensemble Isabelle, & lui demander à quel usage elle avoit destiné leur amour, ils jurerent ensuite une union étroite pour empêcher de concert, que leur Rival ne triomphât de leur disgrace, & qu'il ne recueillît pas le fruit d'une tendresse qu'ils avoient cultivé avec tant de soin. Mais parce qu'on les vint avertir qu'Isabelle devoit

passer l'apresdinée chez elle, où il y devoit avoir une grande partie de jeu, ils furent d'avis de ne differer pas davantage, & d'y aller sur le champ; ce qu'ils firent.

Isabelle étoit auprès du feu appuyée negligemment sur la table qu'on avoit déja preparée, elle étoit seule, & parée comme on dépeint la Deesse de l'Amour, quelque chose de bien agreable occupoit alors tous ses sens; de sorte que Dom Gusman & Dom Ramir étoient déja auprès d'elle, sans qu'elle s'en fut aperçuë; elle eut même resté longtems en cet état, selon toutes les aparences, si elle n'eût été interrompuë; mais Dom Gusman que sa jalousie rendoit plus impatient encore, qu'il ne l'étoit naturellement, quoi qu'il le fût d'une maniere extraordinaire, ne pût la voir rêver plus long-tems; si bien que s'approchant doucement de son oreille; la charmante Isabelle, lui dit-il, est apparemment ailleurs qu'ici, & je ne sçai si l'on oseroit bien lui demander en quelle part on la pourroit trouver presentement.

A cette voix qui n'étoit pas inconnuë à Isabelle, elle revint comme d'un profond sommeil, parce que Dom Alphonse occupoit alors toute son ame; elle eut quelque honte d'avoir été surprise par ses Amans dans des pensées qui leur étoient si peu avantageuses; mais ayant infiniment de l'esprit, elle l'appella tout à son secours dans cette rencontre, & sans paroitre nullement déconcertée, elle repondit en souriant, qu'il se pouvoit bien faire qu'elle ne fût pas fort éloignée d'eux; elle prononça ces mots avec tant de

charmes, en tournant avec langueur la tête de leur côté, & elle les regarda avec des yeux si passionnez, que ses regards allerent reveiller toute leur tendresse, & leur firent presque oublier le dessein pour lequel ils étoient venus.

Dom Ramir toutefois prenant la parole, & la regardant de même avec des yeux, où toute son amour étoit dépeinte ; je ne sçai, lui repliqua-t-il, si vous étiez à present auprès de nous ; mais je sçai bien, ajoûta-t-il, que nous n'étions pas avec Dom Alphonse. Je vous entens, à demi mot, Dom Ramir, repondit precipitamment Isabelle. & par la confidence que je m'en vais vous faire, vous connoitrez que vous ne me rendez pas toute la justice que je merite ; elle ne pût prononcer ces paroles sans rougir, le nom de Dom Alphonse avoit mis un trouble & un desordre sur son visage, dont toute sa fermeté ne pût jamais la sauver. Ne rougissez pas, dit Dom Gusman, qui prit garde à ce petit trouble, nous sçavons bien que nous ne sommes pas toujours les maitres de nos cœurs, il ne dépend pas de nous d'étre indifferens, nôtre cœur nous échape quelquefois pour se donner sans nôtre permission, & ceux qui nous aiment davantage ne sont pas toujours ceux pour qui nos cœurs s'expliquent plus volontiers. Vous vous entendez mal en l'art de deviner, reprit Isabelle, je rougis de dépit, & non pas d'amour, & étant convaincuë qu'il faut de la bonne foi dans l'amitié, comme par tout ailleurs, & que je ne suis pas même capable du crime de fausse tendresse,

j'ai une espece de courroux d'en avoir été soupçonnée ; je rens pourtant graces à vôtre jalousie de ce qu'elle me fait connoitre toute vôtre amour ; mais je suis plus sensible à vôtre respect, & comme je dois à l'un ma tendresse, je ne refuserai pas à l'autre une explication que je cherchois à vous faire depuis long-tems.

Là-dessus elle leur dit qu'elle connoissoit bien que les empressemens de Dom Alphonse leur étoient devenus suspects, & que tout ce qu'il faisoit pour elle, ne leur donnoit pas une legere peine. Je vous demande pardon, charmante Isabelle, interrompit Dom Ramir, Dom Alphonse n'a fait que ce qu'il devoit faire ; & on sçait si bien qu'il faut vous aimer, quand on a eu l'honneur de vous avoir vuë, qu'il eût passé pour un tres-mal honnête homme, s'il en eût agi autrement ; mais puis qu'il faut vous rendre confidence pour confidence, ajouta-t-il, & vous parler à cœur ouvert, c'est vôtre retour qui nous desespere, & nous ne pouvons voir sans mourir, que quelques années d'ancienneté avec l'amour du monde la plus forte & la plus respectueuse, ne nous donne nul avantage. Ah ! vous vivrez long-tems, repartit Isabelle en riant, s'il n'y a que mon retour pour Dom Alphonse qui vous fasse mourir, vous sçavez combien j'ai toujours été ennemie de l'amour, & combien de fois je vous ai dit que c'étoit une foiblesse qu'il faloit laisser aux petites gens, & une tache que je voudrois qui ne fut pas dans les grandes ames. Mais, aimable Isabelle, n'auriez-

vous point fait grace à l'amour depuis ce tems, repartit Dom Gusman; car je suis convaincu qu'on se persuade aisément que cette même amour qu'on abhorre, est le premier, & le plus grand plaisir de la vie, lors qu'une personne aimable veut prendre le soin de le faire devenir tel. Si j'avois pû être convaincuë sur ce chapitre, reprit adroitement Isabelle, vous auriez la gloire avec Dom Ramir de me l'avoir persuadé, mais que ce soit une heresie en amour, ou quelqu'autre chose, je sens bien que je ne changerai jamais de sentiment, ce n'est pas là l'effet d'un scrupule impertinent, je crois que c'est encore une plus grande foiblesse; ainsi quand vous m'avez découvert vôtre amour, bien loin de vous temoigner de la colere, comme le sexe a coutume d'en user à une premiere declaration, je vous en ai remercié l'un & l'autre; je vous ai dit que je vous avois beaucoup d'obligation, & que je croyois qu'il y auroit de l'injustice à vous vouloir du mal de ce que vous me vouliez du bien; je vous ai permis de m'aimer si vous me trouviez aimable; & je ne vous ai pas même défendu de me parler de vôtre passion, si cela pouvoit vous soulager. Mais à même tems ne vous ai-je pas averti comme une bonne amie, de prendre vos mesures si vous étiez sages, puis que de l'humeur dont je me connois, j'étois incapable d'avoir jamais d'amour pour personne. Pour ne laisser pas inutil le fonds de tendresse que la nature m'a donné; j'ai fait profession par tout comme vous sçavez de me faire des amis que j'aime tendrement;

mais comme ils ont été toujours en assez bon nombre, mon cœur s'est toujours trouvé divisé en tant de parties, qu'il n'y en a jamais eu aucune assez grande pour former ce qui s'apelle amour. Je vous laisse à juger après cela si le bonheur de Dom Alphonse, qui est venu quand les meilleures places étoient déja occupées, est aussi grand que vôtre jalousie vous le persuade.

Elle accompagna ces dernieres paroles d'une de ces œillades qui ne veulent rien dire, quoi qu'elles semblent dire beaucoup. Si bien que nos deux Amans furent plus que convaincus de la sincerité d'Isabelle, & se persuaderent même au delà de ce que vouloient dire ces regards trompeurs que les Dames dressent à mentir si adroitement.

Quand l'amour ménage une explication entre une belle maitresse & un amant, quelque irrité qu'il soit, la paix est plus qu'à demi faite; & il y a aussi peu de difference entre avoir une explication avec sa maitresse, & la croire innocente, qu'il y en a entre la croire innocente, & recommencer de l'aimer plus fortement.

Il est seur qu'Isabelle les trompoit, & que Dom Alphonse étoit plus que sur le pied d'ami avec elle, son ame étoit partagée en bien des manieres, quelques-uns de ceux qu'elle appelloit ses amis, avoient simplement gagné son estime. Dom Gusman & Dom Ramir avec son estime possedoient encore son amitié; mais Dom Asphonse avoit toute son amour, & ceux qui s'étoient declarez après lui étoient assez malheureux

pour qu'elle ne leur fit pas même l'honneur de prendre garde à leurs empressemens. Le desir de s'attacher entierement à Dom Alphonse, lui ôtoit celui de s'appercevoir de ce que les autres sentoient pour elle ; mais elle sçavoit si bien ménager tous les esprits, que pas un ne se plaignoit de sa conduite : En effet, tant qu'une Belle le veut, un homme qui aime veritablement est toujours la dupe de son adresse, ou de sa malice.

Nos Amans le furent pour le coup de l'adroite Isabelle ; car à peine eurent-ils entendu les dernieres paroles qu'elle prononça avec tous ses charmes, que se jettant à ses pieds ils lui embrasserent tendrement les genoux, & après l'avoir remerciée de la justice qu'ils croyoient qu'elle rendoit à leur amour, ils l'assurerent que rien au monde ne seroit capable de les empêcher de tenir à elle par une amour si pressante, & si respectueuse, qu'à moins d'être injuste, ce qu'elle ne pouvoit jamais devenir, elle sçauroit bien mettre de la difference entre leur passidn, & celle de Dom Alphonse avec tous les autres.

Isabelle les releva promptement, & repondit à tous ces termes obligeans & passionnez, par d'autres qui ne paroissoient pas l'être moins, si bien qu'en apparence ils n'étoient pas peu heureux ; mais il n'y en avoit pas encore assez pour rendre Dom Gusman satisfait, & ses yeux faisoient connoitre qu'il eût bien voulu quelque autre chose.

L'obligeante Isabelle qui y prit garde, & qui ne pouvant pas lui donner son cœur, vouloit du moins ne lui refuser pas de belles paroles, ne l'eût pas plutôt pressé d'achever ce qu'il avoit à dire, & de profiter de l'occasion que l'amour avoit si heureusement ménagée pour une entiere explication, qu'il lui avoüa, que quelque heureux que les rendît l'assurance qu'elle leur donnoit de son amitié, ce n'étoit pas assez pour leur amour.

Si nous ne voulions que vous aimer, adorable Isabelle, lui dit il, nous trouverions dans ce que vous avez eu la bonté de nous dire, de trop grands sujets de joye; mais comme il faut vous posseder pour avoir le bonheur entier, souffrez que nous vous demandions vôtre secours auprès de vous-mêmes sur ce sujet. Faut-il, repondit-elle, avec un air languissant, que vous triomphiez aujourd'hui de toute ma foiblesse, & que je vous découvre tous les endroits par où mon cœur est sensible. Vous sçavez l'un & l'autre, ajouta-t-elle, qu'on ne consulte pas toujours les inclinations des filles de ma qualité, qu'elles sont des victimes qu'on immole souvent à mille raisons d'interêts & de politique, & qu'il suffit quelquefois d'être belle, & de condition pour être livrée à un epoux qu'on n'aime pas; mais je vous jure que si ceux qui ont droit sur moi, font choix de quelqu'un de vous, je n'appellerai pas un sacrifice, le commandement qu'ils me feront de vous donner la main, ne m'en demandez pas davantage, & peut-être même que je ne suis pas trop

ſage de vous parler de la façon ; allez, retirez-vous, n'augmentez pas je vous prie ma foibleſſe, en m'obligeant de vous dire que je n'obeirai pas ſeulement ſans repugnance, mais peut-être encore avec plaiſir.

A ces mots de la derniere diſſimulation, elle porta la main ſur ſon viſage, comme pour leur cacher une rougeur qu'elle ne leur pouvoit faire voir qu'en feignant de la couvrir, puis qu'elle n'y étoit pas, les jettant par cette action dans un tranſport de joye qu'ils auroient eu de la peine à moderer, ſi une partie des Dames qu'elle attendoit ne fuſſent entrées dans ſa chambre, au moment qu'Iſabelle les relevoit de terre, où ils s'étoient proſternez derechef pour lui rendre graces de cette ſeconde faveur.

Dom Alphonſe qui les conduiſoit n'en vit pas aſſez pour ſçavoir au vrai ce que c'étoit ; mais il en avoit trop veu pour conſerver tout ſon repos, & il ſe croyoit d'autant plus à plaindre, & plus malheureux, qu'il ne s'étoit point attiré le changement d'Iſabelle.

Outre qu'il avoit ſçeu que ſes deux Rivaux avoient reſté long-tems ſeuls auprès, ce qu'ils venoient d'entendre occupoit ſi fort leur eſprit, & la joye & l'allegreſſe de leur ame s'étoit ſi viſiblement repanduë dans leurs yeux, & ſur leur viſage, que Dom Alphonſe crut en deviner la cauſe.

Dom Guſman même qui étoit naturellement ſerieux, & qui depuis qu'il aimoit Iſabelle, panchoit juſques à la melancolie, dit & fit ce jour-là tant de choſes capables de

faire deviner sa joye, que Dom Alphonse ne douta plus d'un malheur qui n'étoit pourtant pas reservé pour lui.

Isabelle tâchoit de le rassurer, & de dissiper ses soupçons par ses regards ; mais comme ses Rivaux étoient disposez d'une telle maniere, que ses regards devant que d'arriver à Dom Alphonse, passoient devant eux ; il n'étoit pas tout à fait aisé de deviner à qui ils s'adressoient, ni ce qu'ils vouloient dire.

Jamais Dom Alphonse ne s'est plus mal diverti, & si Isabelle qui y prit garde par un pur effet d'amour & de compassion pour lui, n'eût trouvé le secret de faire finir la partie bien plutôt qu'on ne se l'étoit proposé, je ne sçai s'il eût pû supporter sans le faire connoitre, le malheur dont il se croyoit menacé.

Mais il changea bien-tôt de sentiment, lors qu'étant resté seul avec Isabelle, les autres ayant été obligez de reconduire les Dames qui leur avoient presenté la main, il apprit ce qui s'étoit passé, & les veritables sentimens de sa maîtresse, elle raconta tout, & fit le recit des moindres paroles, & pour lui faire connoitre la difference que son cœur mettoit entre lui & eux, elle lui dit, que si on la livroit entre leurs bras, par le respect qu'elle devoit aux personnes de qui elle dépendoit absolument, elle obeïroit assurément sans replique, mais non pas sans mourir.

Car enfin, poursuivit-t'elle, je sens bien que je ne puis plus être heureuse qu'avec

vous ; que cet aveu ne vous rende ni plus audacieux ni moins soûmis, ajoûta t'elle ; il se fait dans mon ame un combat d'inclination, de bien-seance, de necessité, & de tendresse qui me donne des mouvemens si contraires les uns aux autres, que je sens mon cœur déchiré par ces diverses passions. Si vous aviez le cœur assez mal fait pour ne m'en aimer pas davantage après cet aveu, je sçaurai bien faire triompher mon devoir & ma gloire à leur tour.

Dom Alphonse que ces paroles rendoient encore plus passionné, voulut se mettre en état de lui rendre graces de sa bonté ; mais elle ne voulut pas souffrir qu'il perdit le tems en des ceremonies inutiles ; elle le conjura d'aller travailler au plutôt à leur commune felicité, de faire en sorte que son pere ne s'opposât pas aux sentimens qu'il disoit avoir toujours eus pour elle, & de faire agir à même tems auprès de la Comtesse : & quand il ne vous restera plus rien à surmonter, ajoûta-t'elle, que les rigueurs d'Isabelle, croyez que vôtre sort ne sera pas digne de pitié.

Cet heureux Amant faillit à mourir d'amour & de joye à ce discours ; mais parce qu'il regardoit avec Isabelle, comme des ennemis de son bonheur, tous les momens qui le privoient de la possession de son incomparable maitresse, il courut chez lui, & fut assez heureux pour trouver son pere dans le dessein qu'il vouloit lui faire inspirer.

Comme la qualité d'Isabelle, ses grands biens, sa beauté, & toutes ces autres choses

qui

qui la distinguoient du commun, lui avoient fait desirer plus d'une fois de la voir épouse de son fils, il fut ravi d'aprendre qu'il avoit lui-même donné commencement au bonheur qu'il vouloit lui procurer; si bien qu'ils prirent ensemble leurs mesures pour faire agir auprés de la Comtesse les personues qu'ils choisiroient.

Ils trouverent tant de raports entre ces deux jeunes & aimables personnes, pour la naissance, les biens, & enfin tout ce qui peut faire un heureux mariage, & la Comtesse elle-même trouva un apui si considerable en la personne du Viceroi qui étoit fort bien è la Cour, en cas que l'intrigue des pays-bas fut découverte, qu'elle y donna les mains, & voulut elle-même en apprendre la nouvelle à Isabelle.

Cette aimable personne la receut avec toute la joye, qu'il est aisé d'imaginer, mais comme la moderation est d'un usage aussi difficile dans une grande joye, que dans une grande infortune, elle ne put jamais si bien dissimuler, que la Comtesse sa mere ne remarquât aisément, que ce n'étoit pas une nouvelle pour elle à la faire desesperer.

Il est sans doute que quelque grande que fût l'ame d'Isabelle, elle n'auroit peut-être pas pû la suporter, si cette joye n'eût été balancée par la crainte que lui donnoient la violence & les emportemens de Dom Gusman.

Ce fut ici où elle eut besoin de tout son esprit, après y avoir donc bien rêvé, elle crut qu'il valoit mieux que ses Amans

apprissent cette nouvelle de sa bouche que par le bruit commun, & se fiant toujours à son adresse & à ses apas, elle ne desespera point de faire en sorte qu'ils se contentassent d'avoir simplement merité d'être heureux.

Quand elle sçeut donc que toutes choses étoient concluës entre le Viceroi,& la Comtesse, & qu'on ne songeoit plus qu'à choisir le jour, & preparer toutes choses pour la pompe & la magnificence de la fête, elle voulut pour une derniere faveur leur écrire un billet pour les obliger de venir chez elle.

Dès qu'ils entrerent dans sa chambre, affectant un petit air de colere, sur laquelle son cœur la démentoit en secret, elle leur dit qu'elle ne sçavoit si elle devoit les honorer de ses reproches, puis que c'étoit une marque d'amitié dont pourtant ils n'étoient pas trop dignes. Qu'elle ne comprenoit rien en leur silence, & que ce n'étoit pas d'un Amant delicat, comme chacun d'eux vouloit paroitre, que de ne lui faire rien sçavoir sur l'explication qu'ils avoient euë avec la Comtesse touchant leurs affaires.

Ils ne comprirent pas d'abord où alloit la ruse de l'adroite Isabelle ; si bien que Dom Ramir prenant la parole lui dit, qu'ils croyoient que leurs regards lui auroient apris qu'ils n'avoient pas lieu d'être chagrins, quoi qu'ils ne fussent pourtant pas tout à fait heureux, & qu'ils attendoient le reste de la justice que la Comtesse ne sçauroit refuser long-tems à leur passion.

Ce n'eſt pas aſſez que des regards pour moi, repondit Iſabelle, ſur une affaire de cette importance ; & comme elle prononça ces paroles d'un ton de colere, je ne ſçai, ſi ſon viſage la trahit, & ſi malgré toute ſon adreſſe, il n'y parut pas quelque petit épanchement de la joye qu'elle avoit dans l'ame ; mais enfin Dom Guſman ſoupçonnoit quelque choſe de la verité, & la regardant avec des yeux pleins d'amour :

M'acorderez-vous bien une grace, charmante Iſabelle, dit-il, ſi j'oſe vous la demander ; pourveu que vous ne me refuſiez pas une priere que je veux vous faire, repartit Iſabelle, vous pouvez attendre de moi tous les éclairciſſemens que vous voudrez, & pour vous faire connoitre en deux mots ce que j'ai dans l'ame, pourſuivit-elle ; je veux que vous me promettiez l'un & l'autre, que vous accepterez ſans murmurer auſſibien que je pretens le faire, tout ce que le Ciel ordonnera de ma deſtinée, quoi que ce puiſſe être. Ah ! que cette precaution m'eſt ſuſpecte, s'écria Dom Ramir avec un profond ſoûpir. Apparament en voilà plus qu'il n'en faut pour nous aprendre nôtre malheur, & la bonne fortune de Dom Alphonſe.

La douleur l'empêcha d'en dire davantage, & elle lui ſerra ſi fort le cœur, que d'abord il ſe laiſſa tomber de foibleſſe ſur un ſiege qui étoit là auprès, & dans un moment il fut entierement évanoüi.

Iſabelle ne put le voir en cet état ſans être touchée de quelque ſentiment de pitié, & Dom Guſman ſuſpendant pour quelques mo-

mens son desespoir, s'efforça avec elle d'appeller des gens au secours, & on y prit tant de soin, qu'il revint bien tôt de ce grand évanoüissement. Isabelle fut le premier objet qui se presenta à ses yeux, & il s'en falut peu que la vuë d'une personne qu'il aimoit avec tant de passion, & qu'il alloit pourtant perdre pour toujours, ne le replongeât dans le même état.

Il tenoit des yeux languissans attachez sur le visage d'Isabelle, en soupirant toujours, & il accompagnoit ses soupirs & ses regards de mille paroles aussi delicates que touchantes ; si bien qu'Isabelle fût exposée à de grandes tentations, par l'état déplorable où elle avoit reduit un homme qu'elle sentoit bien ne lui être pas indifferent ; mais l'amour & la fidelité qu'elle avoit vouée à Dom Alphonse, ne fut blessée par aucune atteinte, ni d'inconstance, ni de repentir.

Cependant la douleur faisoit un effet tout contraire sur l'ame de Dom Gusman, elle avoit étouffé toutes les fonctions de l'ame de Dom Ramir, & elle alluma dans celle de Dom Gusman tout le feu & tout le courroux dont un homme naturellement fougueux étoit capable.

Si l'emportement d'un Amant fait toujours une figure agreable dans une intrigue galante, il n'en fut jamais qui approchât de celui de Dom Gusman. Ses premieres pensées alloient toutes à la fureur, & rien ne l'étonnoit dans le dessein de vanger la perte qu'il faisoit. Il se promenoit à grands

pas dans la chambre d'Isabelle ; il se plaignoit, il se desesperoit, il se prenoit aux Astres de son malheur ; & il avoit besoin de tout le respect qu'il avoit pour Isabelle, pour ne l'acuser pas elle-même d'injustice.

Je vous demande pardon, Madame, puis qu'aussi bien n'y a-t-il plus d'Isabelle pour moi, disoit-il, vous ne verriez pas un transport, ni une douleur si violente, si je n'aimois que mediocrement ; mais graces à mon destin je suis trop clairvoyant, & je suis d'autant plus à plaindre, que je sens, & que je connois tout mon malheur. Mais, dit Isabelle... Ah! Madame, interrompit precipitamment Dom Gusman, tréve de conseils, de raisons, & de moralitez, tout ce que vous sçauriez me dire ne sçauroit penetrer mon cœur, & je sens bien que je ne suis en état de me servir, que de ce que ma passion m'inspire.

En prononçant ces dernieres paroles il regarda Isabelle avec des yeux, où l'amour, le respect & le desespoir étoient dépeints ; mais confondus d'une telle maniere, qu'il n'étoit pas possible de connoitre lequel des trois occupoit le plus son ame, & faisant une profonde reverence il suivit Dom Ramir qu'on venoit d'enlever pour être porté chez lui.

Cet air brusque, avec la connoissance qu'Isabelle avoit de ses emportemens ordinaires, lui firent craindre quelque chose pour Dom Alphonse ; de sorte qu'elle se releva promptement du siege sur lequel elle étoit

assise, & courut pour le rapeller ; mais il étoit déja hors de chez elle.

A peine avoit-il avancé un peu dans la ruë, qu'il vit paroitre Dom Alphonse qui venoit se rendre chez Isabelle. La vuë de ce Rival fortuné renouvella la pointe de la douleur que lui causoit la perte qu'il alloit faire; de sorte, que se trouvant encore tout en feu, Dom Alphonse, s'écria-t-il, d'aussi loin qu'il pût se faire entendre, tu ne sçaurois venir plus à propos ? Acheve de m'ôter la vie, puis que tu m'enleve la seule chose au monde qui pouvoit m'y donner quelque plaisir. Disant ces mots, il courut à Dom Alphonse comme un furieux l'épée à la main.

Celui ci qui ne s'attendoit pas qu'il dût avoir besoin de son courage à cent pas de chez lui, & dans une ville où son pere étoit le maitre absolu, & qui connut le sujet du desespoir de celui qui l'attaquoit, receut ses premiers coups avec la derniere froideur ; il ne voulut pas lui faire partager le peril du combat, & ne pouvant condamner son emportement, il se contenta de se défendre, & de faire connoitre à Dom Gusman qu'il n'étoit pas aussi aisé qu'il croyoit, de lui enlever une vie à laquelle Isabelle prenoit interêt.

Cependant plusieurs personnes ayant accouru, on les separa; Dom Alphonse se rendit chez Isabelle à laquelle il cacha ce qui venoit d'arriver, de peur de lui faire quelque peine, & Dom Gusman qui vit bien que son ressentiment avoit trop éclaté, &

qu'il eût été mieux de ménager sa vengeance, se laissa conduire chez un de ses amis, d'où il se retira secretement dans la maison d'un particulier, pour éviter que les amis communs qui ne pouvoient negliger une affaire de cette nature, ne l'obligeassent à rechercher un accommodement auquel il ne vouloit pas entendre.

Il est constant que tout ce qu'il y avoit de considerable dans Barcelone voulut traiter cette affaire; mais comme Dom Gusman ne paroissoit pas, & qu'il avoit deffendu à celui des siens, qui sçavoit seul où il étoit, de le découvrir à personne, il ne fut pas possible de rien faire.

Quelques-uns blâmoient son emportement, quelques autres ne lui pardonnoient pas son imprudence, d'attaquer Dom Alphonse en un endroit où son pere avoit un pouvoir absolu, & les moins severes avec ceux qui connoissent ce que c'est qu'un amour irrité, & à qui on ôte jusques à l'espoir d'être jamais heureux, se contentoient de plaindre son infortune, sans condamner son procedé.

Dom Alphonse lui-même étoit de ce dernier nombre, & comme il étoit aussi genereux, qu'il étoit brave, il voulut éviter les suites que ces affaires pouvoient causer à Dom Gusman, si le Viceroi en eût été averti. Dans ce dessein prenant un pretexte de quitter bien-tôt Isabelle, il se rendit chez lui pour empêcher que pas un de ceux qui verroient son pere, ne lui aprit ce qui s'étoit passé.

Cependant Dom Gusman avoit envoyé chercher celui de tous ses amis qu'il connoissoit le plus brave,& dès qu'il fut entierement nuit, il l'envoya chez Dom Alphonse pour le prier de se trouver le lendemain au petit jour assez prés de la Ville en un endroit, qui étoit fameux pour ces sortes de rendez-vous; ce que Dom Alphonse lui promit de la meilleure grace du monde.

Dom Gusman que son desespoir tourmentoit trop pour lui laisser prendre quelque repos, s'y étoit rendu beaucoup plus matin qu'il ne faloit. Mais à peine le jour commença t il à paroitre, qu'ils entendirent le bruit des chevaux, & un moment après ils découvrirent que c'étoit Dom Alphonse suivi seulement de son Ecuyer.

La sortie de Dom Alphonse n'avoit pû se faire si secretement, que ses meilleurs amis n'en fussent d'abord avertis, ayant apris à la porte la ville la route qu'ils avoient prise, ils se rendirent au lieu où ils étoient veritablement, & où Dom Gusman venoit de rendre l'ame.

Ils firent d'abord remonter Dom Alphonse à cheval, & le conduisirent comme en triomphe chez Isabelle. Elle étoit déja levée depuis long tems, & la crainte qu'elle avoit pour son Amant avoit fait en elle pendant la nuit, ce que le desespoir avoit fait ressentir à l'ame de l'infortuné Dom Gusman.

Aprés qu'on lui eût conté comme la chose s'étoit passée, à peine en pouvoit-elle croire à ses yeux, & elle craignoit encore pour Dom Alphonse lors même qu'il l'assuroit que

sa bonne fortune l'avoit fait encore vivre pour elle.

De là Dom Alphonse fut conduit au Viceroi, à qui le bruit commun avoit déja apris la victoire de son fils. Ce bon pere en fut si aise, qu'il fut d'abord chez la Comtesse pour conclure le mariage dans la journée, ce qu'elle fit avec la derniere pompe, & une satisfaction mutuelle de nos deux Amans, qu'ils auroient eu de la peine eux-mêmes d'exprimer par leurs paroles.

Cependant Dom Ramir n'étoit gũere plus heureux que Dom Gusman, & la vie qu'il menoit dans un lit, acablé d'une grosse fievre, avoit quelque chose de si cruel, qu'à peine pouvoit-on l'honorer de ce titre; toutes les nouvelles qu'on lui donnoit de la pompe de cette fête qui dura plusieurs jours, ne faisoient qu'augmenter son chagrin, & son chagrin redoublant sa fievre, il fut pendant plusieurs jours en danger de perdre la vie; mais sa jeunesse avec le grand soin qu'on prit de lui, le délivrerent enfin de ce danger.

Isabelle qui l'avoit toujours aimé comme une bonne amie, ne manquoit pas d'envoyer tous les jours sçavoir des nouvelles de sa santé, & elle ne se dispensa de ce soin, que lors qu'on lui eut apris que D. Ramir avoit quité Barcelone, sans qu'on pût découvrir ce qu'il étoit devenu. Elle en eut d'abord quelque douleur; mais son ame étoit trop preocupée de la joie d'être à D. Alphonse, pour que cette douleur put être fort longue, & Dom Alphonse n'en étoit pas moins satisfait.

Le mariage qui eſt un grand preſervatif contre une longue amour, & qui devient pour l'ordinaire le tombeau de la complaiſance des petits ſoins, & de tous ces autres agreables amuſemens, dont l'amour galant s'aviſe, avant qu'il ne ſoit engagé, faiſoit en Dom Alphonſe des effets tous contraires. Bien loin de devenir plus audacieux, moins civil, & moins hnnnête, comme l'ordinaire des maris; il donnoit tous les jours de nouvelles marques de reſpect & de ſoûmiſſion, & la poſſeſſion d'Iſabelle lui faiſant découvrir mille charmes ſecrets dans cette aimable perſonne qui lui avoient été inconnus juſques alors, ne le mettoit pas ſeulement à couvert des dégouts qui ſuivent ordinairement la poſſeſſion de ce que l'on aime; mais elle allumoit tous les jours des feüx nouveaux dans ſon ame, qu'Iſabelle ménageoit infiniment bien.

Elle prenoit un ſi grand ſoin d'aſſaiſonner tous les plaiſirs que Dom Alphonſe pouvoit raiſonnablement eſperer, qu'on ne vit jamais une plus étroite union, ni deux perſonnes plus heureuſes. On peut dire même qu'il ne manquoit rien à leur entiere felicité, que la continuation de ce grand bonheur.

Mais la fortune eſt trop bizarre pour laiſſer long-tems en repos les gens heureux, elle croiroit perdre quelque choſe de ſes droits, ſi elle ne venoit troubler leur felicité; & il ſemble qu'il ne faille ſeulement qu'être heureux, pour être expoſé à ſes plus cruels caprices.

Jamais perſonne n'en a eſſuyé de ſi rudes,

ni de si injustes qu'Isabelle ; elle étoit parvenuë avec son époux à cet excez de bonheur, qui semble en être le dernier periode, & où la fortune ne sçauroit mieux faire, que de ne plus prendre garde à nous. Mais toutes choses commencerent à changer de face.

Les parens de Dom Gusman à qui Dom Alphonse avoit ôté la vie, parce qu'il avoit bien voulu la perdre, n'avoient pas perdu le dessein de vanger sa mort ; & ils n'avoient differé à faire éclater leur ressentiment, que pour le faire avec plus de succez. Le credit que le Viceroi avoit à la Cour, avoit fait voir que la chose n'étoit pas bien aisée, & les services qu'ils avoient rendus au Roi Philipe II. & à l'Empereur Charles V. son pere, parloient si avantageusement pour lui, qu'il y avoit peu de moyens d'en venir à bout.

Ils avoient donc laissé en repos Dom Alphonse durant les premieres années de son mariage, pendant lesquelles Isabelle lui avoit donné plus d'une fois des gages de leur mutuel amour ; mais enfin ne pouvant souffrir un plus long retardement, ils crurent qu'il faloit oposer un autre pouvoir à la puissance du Viceroi, & détruire son credit par un credit encore plus grand.

Celui de la Princesse d'Eboli étoit le seul sur qui on put compter quelque chose ; elle s'étoit si bien insinuée dans l'esprit du Roi, qu'elle en étoit devenuë absolument maitresse ; il ne se faisoit plus rien que par son avis, & le plus souvent par ses ordres ; enfin c'étoit assez de ne pas plaire à la Princesse pour

devenir criminel dans l'esprit du Roi.

Les Gusmans rechercherent son alliance, & comme cette race si connuë, & si recommandable dans l'Espagne, avoit toujours tenu un des premiers rangs à la Cour, la Princesse y donna aisément les mains, le Roi même y voulut entrer pour quelque chose, & il honora de tant de bienfaits, le frere de Dom Gusman, à qui la Princesse d'Eboli donna une de ses filles en mariage, & lui en fit esperer encore de si considerables, qu'il ne doura pas qu'il ne fût bien-tôt en état de vanger son sang

La Princesse d'Eboli trouva un charme secret dans la proposition qu'on lui faisoit de perdre Dom Alphonse. Elle haïssoit depuis long-tems la Comtesse Alberic, & ne pouvant pas oublier que son merite lui avoit fait perdre plus d'une fois des conquêtes considerables, elle fut ravie de pouvoir lui faire sentir un coup sur lequel elle ne pouvoit pas être insensible.

Comme il n'est rien de si malicieux, ni de si éclairé qu'une femme qui hait, & qui veut se vanger; la Princesse donna d'abord dans l'intrigue, & la fuite du Comte Ludovic en Flandres, où il avoit appuyé fortement le Comte d'Egmont, qu'on regardoit comme un des chefs du parti, avec la retraite de la Comtesse sa sœur, à même tems, lui fit croire qu'il faloit que l'un & l'autre fût entré dans le parti des rebelles des pays-bas.

La chose n'étoit pas seure; mais les apparences étoient assez fortes pour en donner

quelques foupçons ; les perfonnes que la Princeffe avoit apoftées pour en faire gliffer quelque chofe dans l'efprit du Roi, le firent avec affez de bonheur ; mais quand le Roi fit part de cette nouvelle à la Princeffe, elle lui fit prendre garde fi adroitement à tout ce qu'elle avoit imaginé ; elle dépeignit fi bien le mariage de Dom Alphonfe avec Ifabelle, comme une union entre toutes ces perfonnes pour affurer la Catalogne aux Rebelles, que le Roi n'ofa plus en douter.

Quoique le fimple foupçon le portât quafi toujours dans l'extremité, il fe modera dans le fouvenir des fervices qu'il avoit reçus du Viceroi ; mais quelques égards qu'il temoignât d'abord, il fit bien-tôt connoitre qu'il preferoit la gloire de fon Etat à tout le refte, & qu'il n'auroit pas befoin de beaucoup de nouvelles lumieres pour perdre entierement ce Viceroi.

Les ennemis de D. Alphonfe en avoient plus qu'ils ne s'étoient d'abord ofé promettre ; mais ne voulant pas donner le loifir au Roi de s'éclaircir de fes foupçons, ou de découvrir leur malice, ils fuppoferent quelques jours aprés des lettres de Dom Alphonfe pour le Comte Ludovic, qu'ils dirent avoir été interceptées, dans lefquelles il lui aprenoit tous les deffeins de la Cour contre les chefs du parti, & l'affuroit de l'attachement du Viceroi fon pere, qui feroit toujours prêt à lui en donner des marques, quand les chofes pourroient fe faire avec fuccez.

Jamais fourbe ne fut mieux concertée, il n'en falut pas davantage au Roi Philippe. Il fit d'abord marcher des gens pour aller arrêter Dom Alphonse avec son pere ; mais comme ils n'e manquoient pas d'amis, ils en furent avertis assez tôt, pour que Dom Alphonse contre qui on voyoit bien que tout ceci se tramoit, put prendre la fuite.

Le Viceroi fut conduit à la Cour plein de la confiance que lui donnoit son innocence ; il avoit d'abord si bien parlé au Roi, qu'il l'avoit presque persuadé de la verité, & il n'auroit pas été long-tems sans la lui faire connoitre entierement, si ses ennemis n'avoient trouvé le secret de l'en empêcher par une mort precipitée.

Cependant Dom Alphonse, qui avoit passé en Italie, à même tems que le Comte d'Olivera étoit allé à Naples, dont il avoit été fait Viceroi à la fin de sa deuxiéme ambassade en France, qu'il avoit terminée au grand contentement des deux Couronnes, ne manqua pas de venir saluer le nouveau Viceroi, & comme il avoit toujours été étroitement uni avec son pere, & qu'il avoit été sensiblement touché de son malheur ; il lui promit une si haute protection, que Dom Alpnonse ne douta plus de pouvoir encore gouter à Naples avec Isabelle, les doucenrs que la fortune étoit venuë troubler si mal à propos.

Dans cette pensée, il écrit à Isabelle de s'en venir, & cette fidelle épouse qui auroit trouvé des douceurs & des charmes pour elle dans la plus affreuse solitude, si elle

eût pût s'y voir avec son cher Alphonse, n'eût pas plutôt donné ordre à ses affaires, qu'elle se mit en chemin, & se rendit bientôt auprès de lui.

Dom Ramir qui avoit l'honneur d'appartenir au Viceroi, y étoit arrivé depuis peu de jours, après avoir cherché, quoi qu'inutilement dans les voyages qu'il avoit faits dans toute l'Europe, dequoi se guerir de sa passion ; mais ce n'étoit plus ce Dom Ramir enjoüé, spirituel, galant, & civil jusques à l'excez ; il étoit devenu rêveur, triste, melancolique, & solitaire, d'une telle maniere qu'à peine paroissoit-il en public : Il vivoit comme s'il eût renoncé à tous les droits de la nature, & comme si toutes les beautez qu'elle fait paroitre n'eussent plus été faites pour lui, ses yeux n'y prenant non plus de part que son cœur.

Il avoit communiqué son desespoir, & les tourmens qu'il souffroit à un de ses anciens amis, & cet ami vivement touché du déplorable état où il le voyoit reduit, lui avoit promis de l'en délivrer bien-tôt, s'il vouloit lui laisser prendre la conduite de ses affaires.

Je veux, Dom Ramir, lui dit-il, un jour qu'ils s'entretenoient de cette affaire, que vous repreniez vôtre humeur ordinaire, ou que vous en fassiez du moins quelque semblant ; & je ne veux pas même vous dire la raison pour laquelle je vous le demande. Croyez-moi, c'est un coup assurément que vôtre bonne fortune ménage pour vous, que la retraite d'Isabelle en ce pays, ne détruisez

pas par vôtre humeur noire, & à contre-tems, les hautes esperances qu'elle vous donne. Acablez Dom Alphonse d'honnêtetez & de tendresses, & feignant de vous contenter de la seule qualité d'ami auprès d'Isabelle, attendez de la fortune, & de mes soins, l'acheminement à une entiere felicité.

Enfin, cet ami dit tant de choses à Dom Ramir, qu'il l'obligea d'aller revoir Dom Alphonse pour lui demander son amitié, & de se rendre encore le lendemain chez lui pour aller au devant d'Isabelle.

Cette Belle à qui Dom Alphonse n'avoit pû rien apprendre touchant l'arrivée de Dom Ramir, fut surprise dès que son époux le lui presenta, & toute cette action lui faisant croire aisément qu'il avoit quelque union particuliere avec un homme qu'elle avoit regardé autrefois comme le meilleur de ses amis, elle crût qu'il ne lui seroit pas bien mal-aisé d'oublier en Italie tous ses malheurs & toutes ses traverses passées.

En effet, elle eut bien-tôt sujet de ne regreter pas la Catalogne. Comme sa beauté étoit une de ces beautez surprenantes, qui ne donne pas même le loisir à un cœur de prendre garde à lui, elle se vit acablée d'une foule de soupirans ; mais parce qu'elle n'étoit pas moins vertueuse qu'elle étoit belle, elle fit d'abord une si haute profession de ne souffrir point la fleurette, que si quelques-uns brulerent

pour elle, ils noserent jamais lui en rien dire, de peur de lui déplaire.

Cependant sa maison étoit le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de plus considerable dans Naples ; & sa chambre étoit le sejour ordinaire des jeux & des ris. On peut dire même de toutes les graces, puis que Isabelle les possedoit.

Le Viceroi, quelque ennemi qu'il eût paru jusques alors de l'amour, ne put les voir sans y être sensible, & il ne put souffrir son mal sans le declarer. Mais l'adroite Isabelle sans rien perdre du dessein qu'elle avoit, & sans choquer les égards qu'elle devoit à un homme dont la protection lui étoit si necessaire, sçeut si bien tourner la chose, & ménager ce coup si finement, que soit que ce ne fût qu'une legere tentation dans le Viceroi, ou que tout ce que lui disoit Isabelle fût trop juste pour s'y opposer ; il prit le parti qu'on lui proposoit, & trouva le procedé de cette aimable personne, si honnête, qu'il borna toutes ses pretentions à devenir seulement un de ses meilleurs amis.

Un mari n'est pas peu heureux quand il trouve une femme de cette maniere, & il faudroit qu'il fût furieusement brouillé avec le bon sens, s'il étoit sensible à un premier transport de cette jalousie, qui n'éclate jamais qu'à la honte de ceux qui s'y abandonnent.

Dom Alphonse connoissoit toute sa fortune, & se sentant obligé que les honnêtetez d'Isabelle lui fissent tous les jours de nou-

veaux amis, il n'étoit rien dont il put s'aviser, qu'il ne mît en œuvre pour lui en temoigner sa reconnoissance ; si bien qu'on l'eût plutôt pris pour un simple Amant passionné d'Isabelle, que pour un mari qui avoit l'avantage de la posseder depuis longtems.

Mais il n'étoit pas seul à comprendre ce grand bonheur, tous ceux qui la voyoient trouvoient tant de charmes en sa personne, qu'il n'y en avoit pas un qui n'eût le naturel assez bon pour souhaiter d'occuper sa place. Personne n'osoit pourtant le lui declarer ouvertement après ce qu'elle avoit témoigné. Quelques-uns faisoient parler leurs petits soins, & quelques autres laissoient à leurs yeux toute la conduite de leur amour.

Le jeune Prince à loisir s'avisa d'une addresse qui fut estimée infiniment galante, mais qui ne lui fut pas plus utile que les autres. On avoit parlé chez Isabelle des devises que l'on met quelquefois sur les cachets, chacun en avoit raporté à sa maniere, & on étoit tombé d'acord d'en faire, & de donner un prix à celui dont la devise paroitroit la plus belle & la plus galante à Isabelle. Chacun travailla à meriter cette faveur qui devoit être donnée de sa main, & dès le lendemain elle en receut qui meritoient assurément beaucoup, mais qui n'aprochoient pas de la galanterie du jeune Prince.

Il fit graver sur un cachet d'or un petit amour, qui ayant mis bas son carquois, & ses fléches, comme étant trop jeune pour en porter, faisoit connoitre par la posture qu'on

lui avoit donnée, qu'il étoit plus timide que le commun des amours, & les paroles qu'on lui mettoient en bouche, n'exprimoient pas mal ce ſentiment. Il diſoit, QUAND PARLERAI-JE ?

Iſabelle receut ce cachet dans une corbeille pleine de fleurs les plus rares que l'Italie eût encore fait voir ; & connoiſſant bien que le Prince ne s'étoit ſervi de cette occaſion que pour lui découvrir ce qu'elle avoit fait ſemblant de ne pas voir, elle voulut lui repondre par une galanterie, qui lui fit connoitre ſon ſentiment, ſans pourtant le deſeſperer.

Elle fit faire un cachet de même que celui qu'elle avoit receu, & aux paroles qu'on faiſoit dire au petit amour, elle ajouta celle-ci pour reponſe : QUAND TU SERAS GRAND.

La choſe parut ſi galamment imaginée que les plus intereſſez cederent le prix à Iſabelle. Mais elle le rejeta en faveur du Prince, & pour le conſoler par quelque apparence de gloire, de ſa tendreſſe & du retour qu'elle ne vouloit pas lui acorder, elle voulut qu'il lui fût donné, parce qu'outre qu'elle n'y devoit pas pretendre, puis qu'elle s'étoit engagée à le donner, la penſée qui avoit paru ſi galante, venoit du Prince ; & elle n'avoit fait que la ſuivre pour lui faire ſavoir ſes ſentimens.

Dom Ramir cependant joüoit le rôle que ſon ami lui preſcrivoit ; il faiſoit mille parties de chaſſe & de divertiſſement avec Dom Alphonſe, & Iſabelle ravie de cette union

qui paroiſſoit entr'eux, auſſi-bien que par cet ancien droit que Dom Ramir s'étoit acquis de ſoupirer auprès d'elle, ſouffroit bien des choſes de lui, dont la ſeule ombre l'auroit irritée dans un autre. Ses regards n'étoient ni muets, ni moins éloquens qu'autrefois; mais Iſabelle feignoit de les pas entendre.

Il ſoupiroit ſans ceſſe, il s'abandonnoit ſouvent à tout ſon chagrin. Enfin, dans le tête à tête il faiſoit encore ce qu'il avoit fait autrefois quand il étoit le plus amoureux, & à l'uſage de la parole près, qui lui étoit interdit ſur ces matieres, il n'y trouvoit nulle difference.

Iſabelle prenoit plaiſir à le railler, & un jour entr'autres qu'il étoit rêveur plus que de coutume, elle le pouſſa ſur quelque galanterie qui s'étoit paſſée à la ville, & où le bruit commun donnoit bonne part à Dom Ramir.

N'en ſoyez pas chagrin, lui diſoit-elle en riant, je ſuis de ces amies commodes qui n'exige de l'amitié de mes amis, que des complaiſances ſans contrainte, & qui n'ai jamais de plus grande ſatisfaction, que quand je ſçai qu'ils ſe divertiſſent; je n'entre dans leurs ſecrets qu'autant qu'ils le deſirent, & quoi qu'il ne ſoit pas d'un ami delicat de cacher ſes bonnes fortunes à ſes amis, & de les confondre avec la multitude qui n'en apiend rien que par le bruit commun; je vous le pardonne, & je ſerai toujours infiniment ſatisfaite, quand je ſçaurai que vous êtes content. Ah! Madame, s'écria Dom Ramir, en la regar-

dant avec un œil languiſſant, rendez-moi juſtice, je vous conjure, aprés ce qui s'eſt paſſé, & la triſte vie que je meine, dont vous ne ſçavez rien, parce que vous m'avez deffendu de vous le dire, vous devez être perſuadée que je ne puis être content que...

Arrêtez-là, Dom Ramir, interrompit precipitamment Iſabelle, en riant toujours, vous êtes ſur le bord du precipice, gardez de vous y laiſſer cheoir; car je ſens bien, pourſuivit-elle, dans le dernier ſerieux, que quelque bonne amie que je ſois, je n'aurois pas aſſez de complaiſance pour vous aider à en ſortir. Ah! Madame, reprit Dom Ramir, ce que je voulois dire, ne me fera jamais perdre cette precieuſe amitié dont vous m'honorez; mais vous avez trop d'eſprit, pourſuivit-il, pour ne pas comprendre qu'un homme puiſſe jamais être content, lors que d'Amant le plus paſſionné qui fut jamais, il eſt obligé de devenir ſimplement ami, & de borner à la ſeule amitié, l'amour du monde la plus ardente, ſans qu'il lui ſoit permis d'en parler jamais. Vôtre merite & vôtre eſprit ſont aſſurément dignes d'une plus heureuſe fortune, repartit Iſabelle; mais c'eſt tout ce que je dois, & tout ce que je puis faire pour vous. Autrefois Dom Ramir, ajouta-t-elle, je m'en eſtimois honorée, & un auſſi honnête homme que vous ne fera jamais rougir une belle perſonne pour qui il voudra ſe declarer; mais preſentement les choſes ne ſont pas dans ces termes; & de vous ſouffrir auprés de moi avec les mémes ſentimens, ce ſeroit

un crime que je ne pardonnerois pas. Je puis repondre à l'amitié que je permets bien que vous ayez pour moi, par une amitié aussi forte, & si j'ose dire aussi tendre que la vôtre; mais pour vôtre amour le nom seul m'en doit faire horreur, & l'ombre même me deshonoreroit devant les hommes. Outre que Dom Alphonse merite bien toute mon amour; il m'aime autant que je puis le souhaiter, qui n'est pas un petit secret pour se faire aimer, & il a mille bonnes qualitez qui m'empêcheroient de lui faire un affaire, quand je serois naturellement portée à la trahison. Vous êtes temoins de toutes les honnêtetez dont il m'acable. Il a mille complaisances pour moi, qui me doivent être d'autant plus cheres, qu'il y a tres-peu de maris qui en usent de la façon. C'est qu'il y a peu d'Isabelles dans le monde, repondit Dom Ramir. Non, non, reprit Isabelle, l'amour propre ne m'aveugle pas assez pour ne pas démêler les sentimens des personnes. Je sçai ce que l'on me rend par justice, & ce que l'on me donne par amour, & ces deux sentimens differens font que je dois tout ménager pour Dom Alphonse. Mais, Madame, repondit Dom Ramir, je ne vous demande rien contre les interêts de Dom Alphonse. Je tombe d'acord qu'il merite de remplir toute vôtre ame, que vous ne devez avoir des desirs que pour lui, & que vous devriez étouffer tous les autres, si vôtre cœur étoit capable d'en former. Mais il n'en est pas de même de vos yeux, il n'y perdra rien, quand vous connoitrez que je vous

adore toujours, & vous ne lui ferez point de tort, quand vous remarquerez qu'il n'est pas le seul à mourir d'amour pour vous, quoi qu'il soit le seul assez heureux pour vous temoigner toute la sienne, & recevoir toutes les marques engageantes de la vôtre. Je vous ai toujours connu pour trop honnête homme, Dom Ramir, dit Isabelle, pour douter de ce que vous me dites, & de la maniere que je sçai que vous me connoissez, je n'ai nulle peine à me persuader que vôtre amour est un amour sans desirs, ou s'il en a quelqu'un, c'est seulement que je le veuille souffrir; mais tout le monde ne nous connoit pas de même. Dans le siecle où nous sommes, on ne met point de difference pour une femme, entre aimer & sçavoir qu'elle est aimée, & on se persuade aisément que c'est la même chose entre parler d'amour & souffrir qu'on l'en entretienne. Ainsi, poursuivit-elle; afin que nous vivions toujours dans une douce societé, croyez-moi, bornez toutes vos pretentions à cette amitié que je vous offre, je la ménagerai si bien, que Dom Alphonse ne la desaprouvera pas; mais ne me parlez plus d'un amour qui m'importune.

Non, repondit Dom Alphonse, qui entrant dans la chambre avoit oüi ces dernieres paroles, & compris aisément ce que c'étoit. Je ne le desaprouverai jamais, au contraire, Madame, dit-il, parlant à sa femme, si ma priere y peut quelque chose, je vous la demande toute entiere pour un homme qui merite celle de toute la terre; soyez

donc sa bonne amie, & vous, mon cher Dom Ramir, poursuivit-il, en se tournant de son côté, cachez desormais tous les sentimens de vôtre cœur sous les voiles de l'amitié.

Dom Ramir fut si surpris d'entendre parler Dom Alphonse de cette maniere, que tout son sens froid ne put tenir à ce coup; de sorte, que courant à lui à bras ouverts, il l'embrassa étroitement, le remercia de sa generosité, & lui promit tout ce que sa faveur & son credit auprès du Viceroi, pourroient faire pour son service.

C'étoit en effet ce que pretendoit Dom Alphonse, après avoir été poussé, comme il l'avoit été, il avoit besoin d'une protection aussi grande que celle du Comte d'Olivera; & à cette consideration, il faisoit si beau jeu à Dom Ramir, qui pouvoit tout sur son esprit.

Ce n'est pas qu'il fût de ces maris ombrageux à qui la societé & la compagnie fait peur, que toutes les démarches de leurs femmes mettent en cervelle, & dont tous les regards deviennent suspects d'une intelligence secrete; il n'étoit nullement jaloux, & outre que la vertu d'Isabelle qu'il connoissoit parfaitement, le mettoit à couvert de tous ces transports, il étoit persuadé que les maris se doivent toute leur tranquillité sur ce chapitre, & que leur jalousie mal instruite en l'art de se procurer le repos, donne toujours de l'esprit à leurs femmes, & les oblige bien souvent à leur joüer de petits tours, dont elles ne se seroient pas avisées

sans

ſans le caprice de leurs fâcheux maris.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt conſtant que le ſeul Dom Ramir avoit tous ces avantages, & que Dom Alphonſe n'en uſoit pas ainſi avec tous les autres. Il ne vouloit pas que Dom Ramir bougeât d'auprès d'Iſabelle, ils alloient tres-ſouvent à la chaſſe enſemble; il ne ſe donnoit pas un repas chez lui ſans Dom Ramir. Iſabelle n'étoit de nulle partie de promenade, que Dom Ramir ne l'y menât: Enfin, l'un & l'autre ne ſçavoit plus ſe divertir, où Dom Ramir ne ſe trouvoit pas.

Pendant quelque tems il ſe crut le plus fortuné de tous les hommes, & il ne voyoit pas une vie plus heureuſe que la ſienne; mais il ne fut pas long tems dans ce ſentiment. La reſolution qu'il avoit faite de borner toutes ſes pretentions à la ſeule amitié d'Iſabelle, ſe perdit inſenſiblement, & il connut enfin qu'on compte ſans l'hôte, quand ſur ces matieres on ne conſulte pas l'amour.

Les approches d'Iſabelle firent ce que font celles d'un grand feu, il ne ſçeut y être long-tems ſi prés ſans ſe bruler. Cet amour qu'il avoit promis de borner, fit plus de chemin qu'il ne lui en avoit tracé; & ſi juſques alors toute ſa ſenſibilité avoit reſté dans les termes de quelques deſirs imparfaits, les appas d'Iſabelle, & les nouveaux charmes qu'il y découvrit par cette grande frequentation, lui en firent former, où Dom Alphonſe n'eût pas aſſurément trouvé ſon compte.

Quelquefois il le regardoit comme le ſeul ennemi de ſon bonheur, puis qu'il poſſedoit ce qui ſeul pouvoit le rendre heureux dans le monde ; & Il s'en faloit peu qu'il ne conçût autant de haine pour lui qu'il avoit de paſſion & d'amour pour ſa femme.

Un ſoir qu'après être de retour de chez Iſabelle, où Dom Alphonſe l'avoit engagé à une partie de chaſſe pour le lendemain, il s'étoit abandonné chez lui à toute ſa melancolie. Cet ami officieux dont nous avons parlé fut le voir, & l'ayant trouvé en cet état, il commença de le railler, & de lui dire qu'il ne lui demandoit pas ce qu'il avoit dans l'ame, qu'il le connoiſſoit trop bien, & qu'il n'étoit pas ſi peu ſçavant dans ſes affaires, qu'il ne comprit bien aiſément le ſujet de ſon chagrin.

Vous vous y entendez tres-peu, repartit Dom Ramir, ſi vous n'appellez que chagrin le plus furieux deſeſpoir dont un homme puiſſe être capable ; & ce que je trouve de plus cruel, c'eſt que ce ne ſont, ni les mépris d'Iſabelle, ni ſes rigueurs qui le font naitre ; mais bien plutôt ſes careſſes, & ſes douceurs. Ce n'eſt pas même cela, reprit l'autre, & il ne ſe peut pas faire que les mêmes douceurs qui faiſoient autrefois tout le bonheur de vôtre vie, puiſſent vous rendre aujourd'hui malheureux. Mais ſi vous ſçavez bien démêler les ſentimens de vôtre cœur ; c'eſt le bonheur de Dom Alphonſe qui cauſe vôtre infortune.

Il eſt tout vrai, repartit Dom Ramir, que s'il n'étoit pas heureux, je ne deſeſpererois

pas de le devenir ; de sorte que le regardant comme le seul obstacle qui s'oppose à ma joye, tout le respect que j'ai pour Isabelle ne sçauroit m'empêcher quelquefois d'avoir quelque legere tentation de haïr un homme que je sçai qu'elle adore. Tous les égards obligeans qu'il a pour moi me paroissent des affronts & des injures ; & il est presque toujours la victime de mon imagination, s'il ne l'est pas de mon desespoir & de ma vengeance. Pauvre lâche ! s'écria son ami ; je vous plains beaucoup moins, puis que vous connoissez ce qu'il faudroit faire pour établir vôtre felicité, que ne vous défaites-vous de Dom Alphonse. Et le moyen de s'en défaire, repondit Dom Ramir, qui ne donna pas d'abord dans le sens de son ami ; voulez-vous que j'aille trouver le Viceroi pour le prier de lui refuser desormais une protection qu'il a solemnellement jurée à Isabelle. Non ! vous n'y êtes pas, reprit cet ami, je dis qu'il faut vous défaire pour toujours de Dom Alphonse ; & si vous voulez vous confier en moi, dès demain même que vous devez aller à la chasse ensemble, à ce que l'on m'a dit, je vous délivrerai d'un homme dont la vie sera toujours le supplice de la vôtre, & dont la mort seule peut vous assurer la possession de ce que vous aimez.

Je ne possederai donc jamais Isabelle, repondit donc Ramir, si je ne la possede que par cette voye, & un homme de probité renonce toujours à la bonne fortune, s'il ne peut l'obtenir que par un crime. Quoi ! reprit l'autre, du scrupule & de la morale

ſur le chapitre de l'amour ? Il en eſt d'une maitreſſe comme d'un trône, il faut tout oſer, & tout entreprendre pour y parvenir ; & c'eſt n'en connoitre pas bien le prix que de differer un moment pour ſe l'aſſurer par quelque voye que ce puiſſe être.

Il ajouta à cela mille autres choſes, il tourna l'affaire de tant de biais ; il lui fit connoitre tant de facilité à executer ſon deſſein, & tant d'apparence à le bien cacher, puis qu'on le regarderoit toujours comme une ſuite des emportemens de ceux qui avoient voulu le perdre : qu'enfin s'il ne put pas d'abord le faire reſoudre à y conſentir, il obtint du moins qu'il ne s'y oppoſeroit pas.

Il voulut paſſer la nuit avec lui de peur que quelque reſte d'honneur & de probité ne vint mal à propos détruire ce qu'il venoit d'établir : Et enfin il ſçeut ſi bien lui repreſenter le bonheur qu'il auroit de poſſeder Iſabelle, qui apparemment ne choiſiroit plus d'autre que lui, que Dom Ramir donna les mains à tout ce qu'il voulut.

*Fin de la premiere Partie.*

# JOURNAL AMOUREUX D'ESPAGNE.

## *SECONDE PARTIE.*



C'EST une chose étrange que l'amour, elle nous ôte l'esprit à même tems qu'elle nous enleve le cœur. Dom Ramir qui avoit été jusques alors un miracle d'honneur, de probité & de bonne foi, fut capable de se trahir soi même, & ce qu'il auroit empêché en tout autre au peril de sa propre vie, étant amoureux, lui parut la chose du monde la moins coupable.

Ils tomberent donc d'acord que Dom Ramir choisiroit le lieu de la chasse, & que le soir au retour, il conduiroit Dom Alphonse par un endroit qui étoit tout propre pour une embuscade, à cause d'un petit bois où l'on pouvoit cacher des assassins,

& qu'il ne le meneroit qu'à une certaine heure à laquelle cet ami lâche & infidelle devoit les avoir postez pour executer son dessein.

Il ne donna pas même à Dom Ramir le moyen de reflechir sur ce qu'il alloit faire, & pendant la nuit il le flata si adroitement du bonheur de posseder seul, & pour toujours, la charmante Isabelle, qu'il n'eut pas le loisir de penser qu'il s'y disposoit par l'action du monde la plus noire.

Dès que le jour parut il se leva pour aller preparer toutes choses, & pour disposer cinq ou six aussi mal-honnêtes hommes que lui, qui étoient à sa devotion, & Dom Ramir commanda qu'on preparât ses chevaux.

A peine tout étoit il prêt que Dom Alphonse qui ne sçavoit pas ce que lui preparoit sa mauvaise fortune, ou plutôt la mauvaise foi de son Rival, parut beaucoup plus guai & plus aimable qu'à l'ordinaire, avec tout son équipage de chasse, ils sortirent de la ville ensemble avec tout leur monde, & sous un certain pretexte supposé, Dom Ramir lui fit prendre le chemin d'un lieu qui devoit lui être si funeste.

Ils chasserent en effet toute la journée, & lors que Dom Ramir connut que l'heure s'approchoit, il fit trouver bon à Dom Alphonse de renvoyer leur monde, & de prendre une route le long du bois, qui paroissoit plus court & plus commode pour se rendre à la ville.

C'étoit là même où ce cruel ami de Dom Ramir s'etoit rendu avec ses satellites ; à

peine étoient-ils postez, & instruits comme ils devoient s'y prendre, qu'ils virent approcher un homme, à la vie duquel ils en vouloient sans le connoitre.

La bonne grace de Dom Alphonse arrêta le courage, ou pour mieux dire la ferocité des deux qui étoient les plus avancez, & comme si son bon genie l'eût voulu mettre à couvert malgré lui, son cheval qui étoit fort fougueux l'emporta à quelques pas de là, au moment que le troisiéme lâchoit le coup; si bien que le cheval de Dom Ramir qui venoit après, reçut dans la tête ce qui n'étoit destiné que pour le miserable Dom Alphonse.

Au bruit de ce coup, & de la chute du cheval, dont Dom Ramir faillit à être écrasé, parce qu'il n'avoit pû se dégager assez promptement des étriers, Dom Alphonse tourna la tête, & voyant Dom Ramir à bas, il ne douta pas qu'il ne fut ou mort ou blessé, il mit d'abord le pistolet à la main & donnant des deux éperons à son cheval, il se rendit auprès de lui à même tems qu'un homme sortoit aussi du milieu du bois, le pistolet à la main, comme pour venir achever de le tuer.

Ah! traitre, s'écria Dom Alphonse, sçachez qu'on ne tuë pas impunément les amis de Dom Alphonse en sa presence; disant ces mots, il lui lâcha un coup de pistolet que l'autre évita par un caracol qu'il fit faire à son cheval, mais à même tems que Dom Alphonse portoit la main sur l'autre pistolet, il reçut avec le coup de ce perfide, quatre

ou cinq coups de mousquets de ceux, qui étoient cachez, qui le renverserent sans vie sur la poussiere auprès de Dom Ramir.

Celui-ci restoit cependant toujours engagé sous son cheval, sa jambe étant quasi toute froissée, mais il trouvoit tant de consolation à n'avoir plus rien à disputer qu'avec Isabelle, qu'à peine sentoit-il son mal.

Cet homme qui étoit sorti du bois étoit ce lâche ami de Dom Ramir, qui avoit ménagé cette sanglante execution, & qui venoit voir si Dom Ramir n'étoit point blessé, comme il sçavoit bien que son valet de chambre & celui de Dom Alphonse n'étoient pas bien loin, il ne se mit pas en peine de le dégager, afin que la chose ne parut pas concertée, au contraire dès qu'il les vit paroître, il lâcha derechef deux coups de pistolet, comme pour achever de le tuer, & faisant semblant de craindre, il poussa son cheval à toute bride.

Ces deux fidels serviteurs que tous ces coups avoient alarmez, venoient à grands pas d'aussi loin que Dom Ramir crut pouvoir en être entendus : Courez, mes enfans, s'écria-t-il, & s'il se peut, vangez-nous, Dom Alphonse & moi, de cet assassin à qui vous venez de voir prendre la fuite, mais ils avoient beau courir, il sçavoit bien qu'ils ne sçauroient le joindre.

En effet comme cet homme étoit monté sur un tres-vîte coureur, il disparut dans le moment à leurs yeux, & ils connurent bien-tôt que quelque zele qu'ils eussent pour leurs maitres, ils ne les vangeroient

pas pour ce coup, de sorte qu'ils retournerent sur leurs pas pour tâcher de les secourir.

Dom Alphonse avoit rendu l'ame en tombant à terre, & les bouillons de sang qu'il avoit versé, avoient si fort ensanglanté Dom Ramir, qu'à le voir on eut crû qu'il avoit quasi perdu tout le sien. Il commanda à son homme d'aller promptement à la ville pour faire apporter deux brancarts, & il garda celui de Dom Alphonse auprès de lui pour le dégager.

Toutes ces circonstances couvroient admirablement bien le coup. On ne reconnoissoit pas celui qu'on avoit veu fuyr, Dom Ramir paroissoit extrêmement blessé, on avoit veu cet assassin lui tirer encore deux coups de pistolet à son départ, & il ne faloit plus pour mettre la chose en état de n'être jamais découverte, que faire tomber cet assassinat sur les Gusmans qui avoient paru trop obstinez à la perte de Dom Alphonse, pour n'être pas crus coupables de sa mort.

Dom Ramir en effet tourna la chose de ce côté, & le nom de Dom Gusman qu'il dit avoir oui prononcer à cet assassin, confirma tous ceux qui l'apprirent, dans la pensée qu'ils en étoient les seuls auteurs.

Cependant dès qu'on eut apporté les brancarts, il fit mettre le corps de Dom Alphonse sur l'un, & commendant qu'on le mit sur l'autre, il se fit conduire à la ville escorté de son valet de chambre & suivi de celui de Dom Alphonse, qui tout baigné de pleurs accompagnoit le corps de son maitre.

Le jour étoit si doux & si beau, que quelques amies d'Isabelle l'avoient emmenée au cours avec elles, & le hazard voulut que ceux qui portoient le premier brancart ayant pris le ch.min du cours pour se rendre plutôt chez Dom Ramir, les premieres personnes qu'ils rencontrerent, furent cette troupe de Dames, parmi lesquelles Isabelle se promenoit.

Elle pâlit d'abord à la vuë du valet de chambre de Dom Ramir, qui le devançoit, & son cœur lui donnant quelque presage de son malheur, elle reconnut ce faux ami de Dom Alphonse, malgré le sang dont il étoit couvert, & qui le rendoit méconnoissable.

Elle fit un grand cri à sa vuë, & approchant avec precipitation du brancart, dieux! s'écria t-elle, Dom Ramir en quel état vous vois-je reduit? Les parens de Dom Gusman, repondit cet infidelle... qu'avez-vous fait de Dom Alphonse, interrompit Isabelle? sans lui donner le loisir d'achever ce qu'il disoit, où l'avez-vous laissé? qu'est-ce qu'il est devenu?

Dom Ramir qui ne sçavoit pas qu'à l'entrée du cours le valet de chambre de Dom Alphonse avoit fait prendre une autre route à ceux qui portoient le corps de son maitre, pour se rendre plus promptement chez lui, tourna la tête pour connoitre ce qu'il étoit devenu, & par ce geste fit connoitre à Isabelle quelque chose d. la verité.

Ah! s'écria-t-elle, Dom Alphonse est assurément mort, & voyant que Dom Ramir

par son silence confirmoit ce qu'elle craignoit, un desespoir muet s'empara de toute sa personne, qui exprimoit mieux ce qu'elle souffroit, que tous les transports ausquels elle eût pû s'abandonner.

Ses compagnes fondoient cependant en pleurs, & le perfide Dom Ramir faisant semblant de ne pouvoir plus suporter sa vuë, sans achever de mourir de douleur, commanda à ses gens de marcher.

Elle le suivit des yeux autant qu'il lui fut possible, & lors qu'elle ne le vit plus, elle fit signe à ses amies qui la soutenoient entre leurs bras, de la remener dans le carrosse d'où elles étoient descenduës pour prendre le frais plus agreablement.

On la remena chez elle, on la fit mettre au lit, on lui dit cent choses pour la consoler, sans qu'elle sçeut ce qu'elle faisoit, ni qu'elle comprit rien de tout ce qu'on lui disoit, tant sa douleur l'avoit mise hors d'elle-même.

Elle passa toute la nuit en cet état, qui faisoit tout craindre pour sa vie; mais avec le jour la raison reprit l'empire de ses sens, & elle commença d'interrompre ce funeste silence par des paroles si touchantes, & entrecoupées de tant de sanglots, de soupirs, & de larmes, qu'il eût falu être plus qu'insensible pour n'en être pas vivement touché.

Quelques jours se passerent en cet état, sans qu'elle voulut prendre nulle nourriture; elle n'étoit capable d'aucune consolation, & elle donnoit enfin tant de marques du plus

cruel desespoir qui fût jamais, qu'il étoit mal-aisé de juger lequel des deux étoit le plus à plaindre, ou de Dom Alphonse déja mort, ou d'Isabelle qui ne tenoit plus à la vie.

Lors que ses meilleures amies condamnoient son desespoir, & qu'elles la prioient par tout ce que leur amitié avoit de prus tendre, de vouloir moderer cette douleur opiniatre, qui assurément la feroit mourir; elle repondit qu'il n'y avoit plus à craindre pour sa vie, puis qu'elle n'étoit pas morte en apprenant le malheur de son époux, que son cœur étoit trop lâche & trop foible pour ne respirer pas encore longtems, & qu'après lui avoir ôté la force de suivre Dom Alphonse à la nouvelle de sa mort, elle devoit s'attendre à la honte de le survivre plusieurs années.

Mais vous n'êtes pas raisonnable, ma chere Isabelle, lui disoit une de ses amies. Quoi! appellez-vous honte & foiblesse ce que vous devez souhaiter, & par devoir, & par inclination; aimez-vous assez peu les gages que Dom Alphonse vous a laissez de son amour, pour ne vouloir pas vous conserver pour eux; & si vous l'avez jamais aimé comme il meritoit de l'être, pouvez-vous refuser à ses enfans qui le feront revivre avec gloire, des jours qui leur sont dûs avec tant de justice.

Ah! pour l'avoir aimé de cette sorte, je n'oserois plus m'en flater, reprit Isabelle, je l'ai crû de bonne foi tandis qu'il

a vêcu ; mais puis qu'il est mort, & que je suis encore envie, je ne dois plus appeller que feinte, trahison & dissimulation, ce que je croyois être l'amour du monde la plus tendre, & la plus ardente. Je t'en demande pardon, Dom Alphonse, poursuivit-elle, levant les yeux & les mains au Ciel, avec un profond soûpir qui fut suivi d'un torrent de larmes ; j'en ferai une si rude penitence par la triste vie à laquelle je vais me condamner, que tu seras pleinement vangé. Si tes enfans te dérobent quelquefois quelques larmes, & quelques soupirs que je devois acorder à ta memoire, ne crois pas que mon amour diminuë, il sera de même jusques au tombeau, & ne devant plus m'occuper à te plaire, je ne penserai qu'à élever tes enfans, afin qu'ils puissent un jour vanger ta mort, & soutenir la gloire que tu leur laisse.

Elle s'arrêta à ces mots, & aprés un moment de silence, frapant de la main, comme si elle venoit de prendre une derniere resolution ; elle commanda qu'on lui apportât à manger, & qu'on conduisit dans sa chambre tous ceux qui lui feroient l'honneur de la visiter.

Comme Dom Alphonse s'étoit acquis l'amitié de tout ce qui étoit de considerable dans Naples, & qu'Isabelle étoit capable de s'attirer celle de toute la terre, à peine sçeut-on qu'on pouvoit la voir, que sa chambre fut pleine de monde.

Le Viceroi qui avoit fait courir aprés les

assassins dès qu'il avoit receu cette nouvelle, beaucoup moins à la consideration de Dom Ramir, qui entroit toujours pour quelque chose, que pour l'amour d'Isabelle, ne fut pas des derniers à s'y rendre ; & si la part que nos amis prennent dans nos malheurs, peut en adoucir le chagrin en quelque maniere, Isabelle n'avoit pas assurément un petit sujet de consolation.

Dom Ramir qui envoyoit à tous les momens sçavoir des nouvelles de la santé de sa chere Isabelle, aprit celle-ci avec un redoublement de joye. Il n'avoit pas voulu demander plutôt une visite, afin qu'on le crût encore plus mal ; mais dès qu'il sçût que tout le monde la voyoit, il fit semblant de negliger sa santé pour venir temoigner son desespoir, & sa passion.

Il est constant que sa jambe étoit en tres-mauvais état ; mais ceux qui prenoient soin de lui, & qui étoient gagnez, le faisoient encore bien plus malade. Il se fit donc donner ses habits, & pour ne dementir pas ce qui en avoit paru, & ce que le bruit commun en disoit, il envelopa son bras d'une grande & belle écharpe, & en cet état il se fit porter jusques devant le lit d'Isabelle, aprés qu'il en eut fait demander la permission.

La vuë de Dom Ramir renouvella en elle le souvenir de Dom Alphonse, & la grandeur de sa perte occupant derechef toute son ame, elle ne put retenir un torrent de larmes, qui en arracherent des yeux de toute la compagnie.

Ce lâche, quelque joye qu'il eût dans l'ame, fut touché du déplorable état, où il avoit reduit une personne qu'il adoroit, & soit, ou par grimace, ou par compassion, il pleura comme les autres.

Après une petite scene muete de soupirs, de larmes & de sanglots, il prit la parole, & regardant Isabelle avec langueur. Je ne viens pas, Madame, dit il, pour entretenir vôtre desespoir, & renouveller vôtre douleur, beaucoup moins pour la condamner : Je sçai qu'elle est trop juste, & le Ciel m'est temoin que je vous l'aurois épargné toute entiere, si j'avois pû donner ma vie pour celle de Dom Alphonse. Il ne l'a pas voulu, Madame, afin que vôtre époux eût plus d'un vangeur de sa mort ; mais conservez-vous, afin que nous puissions être avec vous de la moitié de la vangeance, & ne nous faites pas perdre son souvenir, en nous faisant trop craindre pour vous.

Isabelle ne repondit que par ses pleurs ; mais faisant un effort sur sa douleur pour repondre à l'honnêteté d'un homme qu'elle avoit toujours pris pour le meilleur ami de sa maison. N'attendez pas, lui dit-elle, Dom Ramir, des reponses fort justes à tout ce que vous venez de me dire, l'état où je suis m'en dispense assez, & ces mêmes pleurs, qui ne me font pas paroitre ingrate à la memoire de Dom Alphonse, doivent vous faire connoitre que je n'oublierai jamais les bons sentimens que vous avez eus pour nous. Mais, poursuivit-elle, apprenez moi le détail de la perte que j'ai faite, & quelque peine

que me doive donner ma curiosité, faites que je n'ignore pas les assassins de Dom Alphonse, & les vôtres.

Là dessus Dom Ramir affectant toujours un air chagrin & plein de douleur, lui raconta comme quoi après avoir bien chassé, ils avoient renvoyé leur monde, à leurs valets de chambre près, qu'ils avoient pris leur route le long du bois qui vient quasi borner le cours, & que lors qu'ils y pensoient le moins, le cheval de Dom Alphonse, l'ayant emporté à quelque pas de là par une fougue qui ne lui étoit pas extraordinaire, le sien avoit receu dans la tête un coup de mousquet qui l'avoit jetté à bas, & que n'ayant pas été assez adroit pour se dégager des étriers, il avoit été de même porté par terre, qu'à même tems il étoit sorti un homme du bois, le pistolet à la main, qui croyant sans doute avoir abatu Dom Alphonse, s'étoit écrié que les parens de Dom Guiman n'étoient non plus morts à Naples qu'en Catalogne. Qu'en même tems que Dom Alphonse lui avoit tiré le coup de pistolet, l'Inconnu avoit fait un grand cri à sa vuë, & qu'à peine avoit-il commandé qu'on tirât sur lui, qu'il avoit veu tomber Dom Alphonse à ses piez rendant son ame avec son sang. Que leurs valets de chambre ayant couru à toute bride à ces coups, leur avoient fait craindre qu'ils ne fussent suivis de tout le reste des chasseurs, & que c'étoit sans doute pour cette raison, que les assassins qui étoient cachez dans le bois avoient coulé sans se

faire voir, & que l'autre avoit de même pris la fuite, aprés lui avoir lâché un autre coup de pistolet.

Les parens de Dom Gusman avoient assez éclaté contre Dom Alphonse en Espagne, pour qu'on les crût incapables de cette lâch té, & la chose paroissoit si vrai semblable, que personne n'en douta plus.

Le seul Dom Ramir avec son perfide ami, jouissoit en secret de son triomphe, & s'abandonnoit sans témoins à toute la joye qu'il s'étoit proposée avant ce lâche coup.

Cependant il ne bougeoit plus pendant le jour d'auprès d'Isabelle; & quand il fut entierement gueri de sa chute, il voulut lui-même prendre le soin de ses plus importantes affaires, & il fut assez heureux pour la servir si utilement, & se rendre si necessaire, qu'elle ne faisoit plus rien que par ses avis.

Ainsi la fortune qui cache souvent des outrages sous ses plus grandes douceurs, travailloit pour Dom Ramir d'une maniere qui ne lui sera pas toujours également avantageuse; il s'érigeoit déja en maitre, & le sort disposoit insensiblement Isabelle à lui confier quelque chose de plus precieux que la conduite de ses affaires domestiques.

Tout le monde le crut ainsi, & quand on se souvenoit de la passion qu'il avoit euë pour cette charmante personne avant son mariage, & de l'attachement qu'il faisoit encore paroitre pour elle, pendant la vie de Dom Alphonse, on ne pouvoit pas

ſe perſuader que tout ce qui paroiſſoit pour lors, fut un ſimple deſir de la ſervir, & que l'amour ne fut pas de la partie.

On leur rendoit pourtant juſtice, & tomboit d'acord que ſi Iſabelle devoit ſe rengager dans le mariage, elle ne pouvoit faire un plus digne choix. Que Dom Ramir étoit celui de tous les hommes qui approchoit le plus de la douceur, de l'honnêteté & du merite de Dom Alphonſe. Qu'il étoit fort riche & fort appuyé, qu'il l'avoit adorée toute ſa vie, & que cette grande perſeverance en amour lui promettoit des douceurs qu'on ne goûte gueres.

Pendant les premiers efforts du grand deuil, on ne lui parloit que des choſes indifferentes, ou de celles qui pouvoient divertir ſa douleur, & lui donner quelque intervalle de repos. Dom Alphonſe lui tenoit trop au cœur pour la laiſſer penſer à autre choſe ; & il étoit ſi avant dans ſa memoire, que rien ne paroiſſoit capable de l'en ôter.

Mais quand le tems eut fait en elle ce qu'il a coutume de faire en tout le reſte, que ſes amies purent lui parler franchement, on la jetta ſur le chapitre de Dom Ramir. Elle en dit cent choſes avantageuſes, & elle avoüa que la façon dont il en uſoit avec elle, que les peines qu'il ſe donnoit en ſa faveur, que ſon aſſiduité auprès d'elle, avec le zele qu'il faiſoit paroitre à lui rendre mille ſervices, la touchoient ſenſiblement, & qu'elle connoiſſoit bien que Dom Ramir étoit un de ces amis fidels, qui doivent être

d'autant plus conſiderez, qu'on en voit rarement dans le monde. Mais dès qu'on voulut pouſſer l'affaire plus avant, elle ſe prit à pleurer d'une maniere ſi touchante, & fit connoitre que cela lui donnoit tant de peine, qu'on n'oſa plus en ouvrir le diſcours.

Dom Ramir lui-même qui connoiſſoit mieux que tous les autres l'humeur d'Iſabelle, n'oſa lui en rien temoigner pendant tout le tems que dura ſon deuil, que par ſes regards & ſes actions, de peur de gâter ſes affaires auprès d'elle ; mais après que ce tems fut paſſé, il fit agir les ſoins, les regards, & les ſoupirs, d'une maniere ſi preſſante, qu'Iſabelle ne put plus diſſimuler.

Etant donc un jour ſeule avec lui dans ſon cabinet, où Dom Ramir lui rendoit compte d'une affaire qu'il venoit de terminer fort avantageuſement pour elle, Iſabelle, après qu'il eut ceſſé de parler, le remercia d'une maniere capable de reconnoitre des peines encore bien plus grandes, que celles qu'il lui avoit falu prendre pour venir à bout de cette affaire ; mais ces ſortes de remercimens ne contentoient pas un homme qui vouloit quelque choſe de plus ſolide que des paroles.

Il ne repondit donc rien, mais il regarda Iſabelle avec des yeux qui lui diſoient tout ce que ſa langue n'oſoit exprimer. Elle connut d'abord ce que c'étoit, & le regardant à ſon tour :

Dom Ramir, lui dit-elle, vous m'avez trop bien accoutumée au langage de vos

yeux, pour pouvoir faire semblant d'ignorer ce qu'ils veulent dire. Vous m'aimez toujours, Dom Ramir, & vôtre silence avec vos regards me veulent persuader que toutes les peines que vous avez bien voulu vous donner pour moi, depuis la mort de Dom Alphonse, ne sçauroient être bien reconnuës que par ce retour que vous m'avez autrefois demandé si constamment; mais vôtre honneur, je veux croire que vos yeux & vôtre cœur ne sont pas d'acord ensemble; & ce seroit vous faire une trop sensible injure, que de vous croire capable d'agir par autre principe que par celui d'une pure generosité, & d'une amitié desinteressée.

Il est vrai, Madame, repondit Dom Ramir, que la gloire de servir une personne affligée, & une personne comme Isabelle, devroit être une assez haute recompense pour tous les soins qu'on pourroit prendre. Mais il y a de certains interêts qui ne dérobent rien à la belle ame, & dont un grand cœur peut être jaloux sans se faire tort; le principe en est si glorieux qu'on ne sçauroit le condamner, & le desir de meriter vôtre amour, & de s'en voir honoré est quelque chose de si noble, que cet interêt ne passera jamais pour le vice d'une ame basse & petite, & ne deshonorera jamais un homme qui aura assez d'esprit pour le concevoir.

Mais, Dom Ramir, repartit Isabelle, vous devriez déja me connoitre, & puis que pendant la vie de Dom Alphonse je vous ayois prié de reduire vôtre amour dans

les termes de l'amitié, vous ne deviez pas vous aviser de la reprendre. De la reprendre, interrompit precipitament Dom Ramir. Ah ! ne faites pas cette injustice à vos apas, Madame, que de croire qu'on soit capable de s'en d.gager quand on s'y est laissé prendre. Comme il n'est pas possible de vous voir sans vous aimer ; il n'est pas non plus facile de cesser, quand on vous a une fois aimée, mon amour m'a accompagné par tout, il m'a suivi dans tous mes voyages, & je ne l'ai pas laissé après moi en passant la mer, & prenant la route de l'Italie ; tout ce que j'ai pû faire, Madame, c'est de suivre le conseil de Dom Alphonse, & pour ne vous déplaire pas, j'ai tâché lors que j'étois même le plus passionnément amoureux, de cacher sous le voile de l'amitié l'amour du monde la plus ardente ; car de vous persuader, poursuivit-il, que de vôtre Amant on puisse devenir simplement vôtre ami, desabusez-vous, c'est ce qui ne sçauroit jamais se faire, on ne retourne pas à l'amitié quand on est venu jusques à l'amour. Et pour moi, repartit Isabelle, je vous connois mieux que vous ne faites vous même, & je m'assure qu'à l'aide du debris qu'a fait la douleur sur le peu d'apas que j'avois, le moindre petit effort que vous ferez vous mettra dans l'état où j'ai crû vous voir depuis si long-tems, je vous demande pardon, Madame, repond Dom Ramir, si j'ose vous dire, que quand je sçaurois d'y reussir à present, je ne voudrois pas en prendre le soin. Pendant la vie

de Dom Alphonſe, je prenois moi-même le parti de vôtre dureté contre mon amour, & quelque peine que me fit ſouffrir cette obſtination avec laquelle vous receviez ſes vœux; je trouvois quelque choſe de ſi honnête dans vôtre attachement pour lui, qu'il ſembloit que je vous en aimois tous les jours davantage; mais à preſent que ſa mort vous a fait rentrer dans tous les droits que vous aviez ſur vôtre cœur, pourquoi me le refuſeriez-vous plus long-tems ?

C'eſt ce qui vous trompe, Dom Ramir, repartit Iſabelle avec un profond ſoupir : Dom Alphonſe tout mort qu'il eſt y regne ſouverainement, l'obligation que je lui ai de m'avoir aimée comme il a fait, me parle inceſſamment en ſa faveur, & me défend de donner à un autre la place qu'il a ſi dignement occupée, & qu'il merite d'y occuper juſques au tombeau; & d'ailleurs nous nous ſommes promis cent fois Dom Alphonſe & moi de nous aimer éternellement. Jugez ce que vous pourriez faire d'un cœur parjure & infidelle, ſur qui la memoire de Dom Alphonſe uſurperoit toujours quelque choſe de ce qu'elle devroit à Dom Ramir. Quoi que je deuſſe vous aimer avec autant d'ardeur & d'attachement que j'en avois pour lui, puis que vous ſeriez mon époux; il n'eſt pas ſeur que je le fiſſe; & je ſens bien que malgré toutes les obligations que je vous ai, je vous déroberois mille ſoupirs, & mille petits ſentimens de tendreſſe, que je ne pourrois m'empêcher d'acorder au ſouvenir d'un époux que je n'aurois plus.

Dom Ramir l'aſſuroit que ces ſortes d'ie, fidelité ne lui feroient jamais de la pein qu'il partageroit le parjure avec elle, & que dût-il en être moins aimé, il prendroit plaiſir de l'entretenir d'une perſonne qui avoit été trop de ſes amis pour en vouloir perdre la memoire.

Il ajouta enſuite tout ce que ſon amour lui put inſpirer ; mais dans cet entretien il ne put rien gagner ſur ſon eſprit. Ce n'eſt pas qu'il ne trouvât une ſenſible conſolation de voir qu'elle avoit retranché ce grand air de ſeverité, qui ne lui laiſſoit pas ſouffrir autrefois des diſcours de cette nature ; ce n'étoit pas deſeſperer ſon amour que de ſouffrir qu'il l'en entretint ; & quoi qu'elle ne repondit rien, ſon ſilence ne laiſſoit pas d'expliquer bien des choſes que Dom Ramir entendoit fort bien.

Iſabelle diſoit beaucoup, en ne diſant rien, & puis qu'elle ne commandoit pas à ſon Amant de ſe taire comme autrefois, c'étoit lui dire aſſez intelligiblement que ſon amour n'étoit pas importune, & que le ſuccez repondroit bien-tôt à l'eſpoir que ces manieres d'agir pouvoient lui donner.

Mais comme on craint toujours en amour, & que le deſir de reuſſir dans ce que l'on ſouhaite avec le plus d'ardeur, eſt pour l'ordinaire la meſure de la crainte que nous avons de n'en pouvoir pas venir à bout, Dom Ramir tentoit toutes ſortes de voyes pour aſſurer la poſſeſſion de ce grand bonheur.

Il faillit à mourir de joye à cette nouvelle. Les Dames qui l'avoient servi si heureusement, crurent de se l'être attaché d'une maniere bien particuliere, & le Viceroi lui-même tout plongé qu'il étoit dans les affaires d'Etat, ne desesperoit pas de se rendre l'amour familiere, quand il pourroit voir une aussi belle personne qu'Isabelle, entre les mains d'un homme qui ne lui étoit pas indifferent.

Il voulut prendre le soin de la pompe & de la magnificence de cette fête, & ne laissa à nos Amans que celui de se disposer à cette grande journée ; elle fut celebre en toutes manieres, & tout le monde tomba d'acord, que le sort de Dom Ramir étoit digne d'envie, & que la fortune ne pouvoit mieux consoler Isabelle de la perte qu'elle avoit faite, qu'en lui donnant un homme aussi accompli que Dom Ramir.

Chacun leur en temoignoit une joye extrême ; il n'y avoit personne dans l'assemblée qui ne parut infiniment satisfait de leur commun bonheur. La seule Isabelle souffroit de tres-cruelles peines ; mais elle les déguisoit si bien, qu'il n'y avoit que son cœur qui en étoit cruellement déchiré, qui en eût pû faire connoitre quelque chose, s'il lui eût été permis de s'expliquer.

Elle les attribuoit au souvenir de l'infortuné Dom Alphonse qu'elle ne pouvoit, & qu'elle ne vouloit pas bannir de sa memoire ; mais la suite a fait voir que c'étoient plutôt de secrets pressentimens des malheurs dont elle devoit être un jour acablée.

En effet, à peine Dom Ramir pouvoit-il connoitre tout son bonheur, qu'il parut en être dégouté. La jouissance de ce qu'il avoit aimé avec tant d'ardeur, étoufa en lui ces grands desirs qu'il en avoit fait paroitre ; & il se fit un déplaisir de n'avoir plus rien à desirer.

Comme il ne se trouva plus si plein d'Isabelle, l'horreur du meurtre de Dom Alphonse commença de se glisser dans son ame, & dans peu elle occupa entierement une imagination où Isabelle n'étoit plus maitresse.

D'abord le changement parut en son humeur ; mais insensiblement le desespoir le reduisit en l'état où l'on nous represente un homme agité de quelque furie : il ne dormoit plus, il soupiroit éternellement, & comme si l'ombre de Dom Alphonse l'eût suivi sans cesse, il sembloit avoir horreur pour toutes choses.

Toute la tendresse d'Isabelle en fut allarmée dès qu'elle s'apperçeut de son changement, & en attribuant la cause à la foiblesse de ses apas qui n'étoient plus en état de ce qu'elle disoit, de conserver les conquêtes qu'ils avoient pû faire autrefois, elle auroit condamné la douleur, qui selon elle leur avoit fait perdre leur force, si elle fut venuë d'ailleurs que de la perte de Dom Alphonse.

Mais son miroir & ses amies ne la laisserent pas long-tems en de si injustes pensées. Elle crut donc que la jalousie troubloit l'esprit de son époux, & comme elle étoit persuadée qu'une femme ne fait jamais que son

devoir, de tâcher de guerir ſon mari ſur ce chapitre par toutes ſortes de voyes, elle ſe condamna elle-même à la ſolitude, elle pria tous ſes amis de ne la plus voir, & parce que Dom Ramir perſeveroit toujours dans ſon humeur noire, elle renonça même à la ſocieté, & à la vuë de ſes meilleures amies, & redoublant ſes careſſes & ſes empreſſemens pour ſon mari, elle crut de lui redonner bien tôt ſa gayeté ordinaire.

Mais tous ſes ſoins étoient inutils, il eût falu lui ôter Dom Alphonſe de l'eſprit pour le remettre dans cet état. Il repetoit ce nom ſans ceſſe, & même en dormant, comme ſi Dom Alphonſe ſe fut preſenté à lui tout ſanglant, & qu'il lui eût reproché ſa trahiſon & ſa perfidie; il s'éveilloit en ſurſaut, & par quelques mots entrecoupez, & mal énoncez, il laiſſoit aiſément comprendre qu'il étoit dans quelque embarras, & que ſon imagination lui repreſentoit des choſes épouventables.

Un ſoir qu'il étoit couché auprès d'Iſabelle, que la triſteſſe acabloit trop pour lui laiſſer prendre quelque repos, ſon eſprit & ſon imagination le livrerent à ſes cruelles peines, & ſe repreſentant Dom Alphonſe à ſon ordinaire:

Dom Alphonſe, diſoit-il, en rêvant, pourquoi me perſecutes-tu, puis que tu ſçais les forces de l'amour, & que tu les connoiſſois mieux que tous les hommes du monde, celle des charmes d'Iſabelle, pardonne ma lâcheté, & ...

Son imagination se troublant alors dans la force de cette rêverie, ne lui laissa pas celle de faire entendre tout le reste, & ce ne furent plus que des mots imparfaits & des paroles à demi étoufées.

Isabelle qui aimoit veritablement Dom Ramir, quoi qu'elle conservât une tendresse infinie pour Dom Alphonse, ne comprit pas le veritable sens de ces paroles, qui assurément l'auroit fait mourir de douleur, & se souvenant qu'avant de l'épouser elle l'avoit fait jurer de ne laisser impunie la mort de ce cher époux; elle crut que c'étoit ce qui troubloit Dom Ramir, & qu'il ne pouvoit pas acorder ce serment solemnel avec l'amour qu'il avoit pour elle, puis que l'un l'obligeoit selon toutes les apparences d'aller en Espagne donner la mort aux assassins de Dom Alphonse, & que l'autre ne pouvoit souffrir qu'il s'éloignât d'elle.

Elle lui sçeut bon gré de cet embarras, & dans le moment elle lui fit mille remercimens secrets dans son ame pour une passion qu'il ne sentoit pas.

Elle ne fut pourtant pas peu embarassée elle même sur le parti qu'elle devoit prendre, elle ne vouloit pas que Dom Alphonse fut sans vangeance; mais elle craignoit aussi d'exposer son second mari.

Enfin aprés s'être bien consultée, elle crût qu'il faloit trouver un milieu qui sauvât l'honneur & la vangeance de Dom Alphonse, sans faire courir nulle risque à Dom Ramir. Que pour cet effet il faloit qu'il se choisit quelques personnes de cœur, qui par son

ordre iroient donner la mort aux parens de Dom Gusman, & que par ce moyen il s'épargneroit un voyage, & un combat auquel l'amour ne pouvoit consentir.

Le jour commençoit déja à paroitre lors qu'elle achevoit de raisonner ainsi avec elle-même ; si bien qu'accablée de chagrin, autant que de veilles, ou plutôt ravie d'avoir trouvé un biais auquel elle ne croyoit pas que Dom Ramir eût pensé, elle se laissa aller à un assoupissement dont elle avoit un besoin extrême.

A peine étoit-elle endormie que Dom Ramir ne pouvant plus trouver de repos dans son lit, se leva tout doucement d'auprès d'elle, & ayant pris seulement sa robe de chambre, décendit en cet état au jardin pour prendre le frais, dont les plus longs & les plus beaux jours de l'année laissent joüir à cette heure pour l'ordinaire.

Mais il n'y fut pas long-tems tout seul, car Isabelle s'etant éveillée quelque tems après, & ayant appellé quelqu'un pour sçavoir qu'étoit devenu Dom Ramir qu'elle ne trouvoit plus au lit, eût à peine appris qu'il se promenoit dans le jardin, qu'elle se fit donner de même sa robe de chambre, & décendit pour avoir une explication avec lui, qui lui a causé tous les malheurs dont sa vie a été traversée depuis ce fatal moment.

Dès que Dom Ramir l'aperçeut, il s'enfonça dans une allée couverte pour tâcher d'éviter sa rencontre ; mais comme Isabelle

ne venoit que pour s'aboucher avec lui, elle le suivit bien tôt en cet endroit, où voyant que Dom Ramir prenoit encore un autre détour.

Où fuyez-vous, Dom Ramir, s'écria-t-elle, ma vuë vous est-elle si odieuse que vous ne la puissiez suporter ? ou apprehendez-vous si fort mes reproches que vous n'osiez pas les entendre ?

A ce mot de reproche, Dom Ramir ne douta pas que pendant son sommeil il n'eût laissé échaper quelque parole qui eût donné connoissance à Isabelle du secret qu'il vouloit lui cacher; de sorte que ne sçachant quel parti prendre, ou d'avoüer lui-même la chose, ou de la déguiser adroitement, il demeura quelque tems immobile, & donna le loisir à Isabelle de l'aprocher.

Les reproches, lui dit cette aimable personne, en l'abordant, ne sont jamais bien dans la bouche d'une femme contre son époux ; mais vous me permettrez de vous dire, Dom Ramir, que jamais homme n'en a usé plus cruellement que vous faites avec moi. Est ce d'un mari qui a sçeu aimer autrefois avec quelque delicatesse, de laisser son épouse en proye à mille soupçons, & à mille chagrins. Je ne me suis pas pardonné à moi-même, poursuivit-elle, croyant que la foiblesse de mes apas étoit la cause de vos froideurs, & de ce grand changement que tout le monde remarque en vous depuis si long tems.

Ensuite, ne doutant pas que la jalousie n'y entrât pour quelque chose, vous avez

veu comme je me suis mise en état de la faire cesser, en me privant de voir le monde, pour vous faire même le sacrifice tout entier, j'ai renoncé à la plus honnête & à la plus douce societé de mes meilleures amies. Et cependant, Dom Ramir, ajouta-t elle, c'est le hazard seul qui m'a apris cette nuit que Dom Alphonse....

Un soupir qui lui échapa à ce mot interrompit son discours, & fit croire à Dom Ramir qu'elle n'ignoroit plus tout le mistere; de sorte que le grand trouble où il étoit toujours, ne lui donnant pas le moyen de consulter comme il devoit se démêler de cet embarras, il prit le parti d'avouer une chose qu'Isabelle ne lui demandoit pas, & qu'elle eût bien voulu ignorer toute sa vie.

Que voulez-vous que je vous die, Madame, répondit Dom Ramir en la regardant, & croisant ses bras, si le hazard vous a tout apris, tout ce que je puis faire, c'est de ne vous le déguiser pas davantage. Mais vouliez vous que je fusse le premier à vous apprendre que c'est moi qui vous l'ai enlevé ce trop heureux époux, & quoi que je n'aye pas plongé le poignard dans son sein, je ne laisse pas d'être la cause de sa mort, & de tous les pleurs que vous avez donné à sa memoire.

Ce n'est pas ce que je vous demande, repartit Isabelle, qui ne donna pas dans le sens de Dom Ramir, quand on n'est cause d'une mort, qu'aussi innocemment que vous l'avez été de celle de Dom Alphonse, on ne

peut jamais vous la reprocher ſans injuſtice, auſſi je ne m'en plains pas ; mais je ne ſçaurois ſouffrir que vous m'ayez caché la veritable cauſe de vôtre trouble, de vos froideurs, & de vôtre changement.

Si l'horreur de ſon crime n'eût pas entierement troublé l'eſprit de Dom Ramir, il n'en eût pas falu davantage pour le remettre dans les bonnes voyes, & pour lui faire connoitre qu'Iſabelle ignoroit encore tout ſon malheur ; mais ſon mauvais genie le poſſedoit alors, & quand le deſtin l'a reſolut, mal-aiſément en peut-on éviter le coup.

Il commença donc à lui raconter toutes les circonſtances de la mort du malheureux Dom Alphonſe ; il lui avoüa que c'étoit lui qui lui avoit fait prendre le chemin où les aſſaſſins étoient cachez par ſon ordre, & que pour mieux déguiſer la choſe, il avoit jetté le crime ſur les parens de Dom Guſman, qui n'y avoient ſeulement pas penſé. Cela, Madame, ajouta-t-il, vous doit faire connoitre la violence de mon amour, puis que pour vous poſſeder j'ai fait un coup de cette nature.

Ah ! cruel, s'écria Iſabelle, en ſe laiſſant aller ſur un petit ſiege de gazon qui étoit auprès, Iſabelle n'étoit pas faite pour être la recompenſe d'un ſi grand crime ; mais plus cruel encore de ne me l'avoir pas laiſſé ignorer toute ma vie.

Un torrent de larmes ſortit d'abord de ſes beaux yeux, & elle trouva quelque choſe de ſi funeſte d'avoir perdu un époux qu'elle ſen-

toit bien qu'elle aimeroit toute sa vie, par les mains d'un autre que son devoir l'obligeoit de ne pas hair, qu'elle fallit à en mourir sur la place.

Ses femmes que Dom Ramir avoit averties en se retirant, la trouverent noyée dans ses pleurs, & n'osant pas par respect lui en demander la cause, elles se contenterent de la reporter dans son lit.

Comme le silence n'est pas pour l'ordinaire la vertu des domestiques, & qu'il s'en trouve peu d'assez scrupuleux pour taire les petits malheurs, & les démêlez qui arrivent dans les familles, on sçeut bien-tôt qu'Isabelle avoit été trouvée presque évanoüie dans son jardin, & toute mouillée de pleurs, après une longue conversation avec son mari.

La mauvaise humeur de Dom Ramir avoit fait éclat, & les démarches d'Isabelle dignes d'une femme tout à fait honnête, ayant donné quelque soupçon de desunion, & de quelque mesintelligence entr'eux, on ne douta point, que ce n'en fût là un effet, & qu'Isabelle n'eût été maltraitée.

Le prompt départ de Dom Ramir n'apuya pas peu ce sentiment; car dès qu'il l'eût quitée, il donna ordre qu'on tint ses chevaux prêts, & un moment après il sortit de sa maison, & de la ville.

Le Viceroi qui en eût la premiere nouvelle, vint voir Isabelle un moment après, & quelque pressant qu'il fut, il ne put jamais lui arracher la veritable cause de

ce desordre ; elle lui dit comme à tous les autres, que ses femmes s'étoient troublées mal à propos, & qu'elles avoient attribué à tout autre chose, ce qui n'étoit qu'une de ces foiblesses qui suivent pour l'ordinaire une grossesse un peu avancée. Mais les larmes dont on l'avoit trouvé toute mouillée, justifioient mal toutes ces raisons.

Elle ne découvrit le veritable sujet de sa douleur, qu'à deux de ses meilleures amies, qui étoient celles-là mêmes qui l'avoient portée le plus fortement à épouser Dom Ramir. Eh bien ! disoit-elle, l'auriez-vous crû, que ce Dom Ramir qui passoit dans vôtre esprit pour un homme si plein d'honneur, eût été capable d'une action aussi lâche que celle-là, & d'une trahison de cette nature. Il pouvoit bien se rire dans son ame de vôtre credulité & de la mienne, & quand il apprenoit que vous vouliez me persuader que de tous les hommes du monde il n'y en avoit pas un qui approchât plus que lui du merite de Dom Alphonse ; il sçavoit bien le lâche, que son traitre cœur démentoit tous ces sentimens.

On avoit beau lui persuader qu'elle avoit assurément mal entendu, ou mal expliqué ses paroles, & que peut-être le trouble dans lequel il étoit depuis si long tems, l'avoit fait extravaguer pour le coup.

Isabelle n'avoit que trop bien entendu pour son malheur, elle leur redit toutes les particularitez de la mort de Dom Alphonse, comme Dom Ramir les lui avoit aprises, & quand elles joignirent toutes ces circonstan-

ces au trouble que Dom Ramir n'avoit pû dissimuler depuis si long tems, & aux paroles, qu'Isabelle seule avoit oüies, sans en comprendre alors le veritable sens, elles ne douterent plus de la verité.

Le traitre, dit une des Dames en courroux. Ah! il merite bien le lâche, qu'on invente de nouveaux suplices pour le punir de sa trahison, & quoi que ce ne soit pas un châtiment du crime même, & qu'il fasse voir que sa conscience ne le tourmente pas peu par ses reproches, ce n'est pourtant pas assez pour la plus noire perfidie qui fut jamais.

Ah! ma chere, repartit tristement Isabelle, je sens bien que depuis cette nouvelle l'amour que javois vouée à Dom Alphonse a repris toutes ses forces dans mon cœur, qu'elle me le represente le plus digne & le plus aimable de tous les époux.

Dom Ramir, presentement vôtre mari, interrompit celle qui n'avoit pas encore parlé, c'est vôtre ravisseur, pour moi je le regarde comme un pirate, qui vous auroit enlevée d'entre les bras de vôtre veritable époux, pour vous posseder dans un nouveau monde.

Ah! Dom Alphonse, s'écria Isabelle, levant les yeux au Ciel, & redoublant ses soupirs & ses larmes, pourquoi souffrois-tu que je vécusse un moment aprè ta perte? je serois morte assurée de ton amour, & glorieuse de la foi que je t'avois conservée; mais à present je ne dois plus me regarder que comme une infidelle, puis que j'ai par-

tagé mon lit & mon cœur avec ton meurtrier.

Tous ces sentimens sont dignes d'une belle ame, repondirent ses bonnes amies ; mais enfin, à quoi vous resolvez-vous ? à mourir, repartit Isabelle, dès que j'aurai mis au jour le fruit de la fourbe de Dom Ramir, & de ma trop grande credulité. Car je ne vois pas, poursuivit-elle, que je puisse me délivrer par une autre voye de tous les tourmens, & de toutes les peines que j'endure.

Il est vrai que son cœur avoit encore quelques endroits mal deffendus, la tendresse qu'elle avoit pour ses enfans la faisoit encore tenir un peu à la vie ; & elle tomboit d'acord que cette même raison qui l'avoit fait conserver pour eux, lui défendoit de les abandonner si-tôt, & de les laisser exposez à la fureur de Dom Ramir.

C'est ce qu'on tâchoit à lui persuader, & on lui remettoit sans cesse devant les yeux, que la vie de ses enfans n'étoit pas trop en seureté auprès d'un homme qui avoit été assez lâche pour faire mourir le pere, & qui devoit les regarder comme les vangeurs de la mort de Dom Alphonse.

Mais Isabelle repondoit que cette vangeance étoit encore si reculée, que Dom Ramir ne s'aviseroit pas assurément de l'apprehender ; & pour le chapitre de ses enfans, elle avouoit de bonne foi qu'elle ne seroit pas à l'épreuve de ce coup, & qu'elle sentoit bien que son devoir ne l'emporteroit pas alors sur l'amour qu'elle avoit pour les

enfans, & qu'elle conserveroit éternellement pour le pere,

Isabelle s'entretenoit ainsi de son malheur, mais lors qu'elle étoit seule, elle étoit encore bien plus à plaindre ; l'amour, la haine, la tendresse, le ressentiment, l'honneur, le devoir déchiroient son cœur ; & parce que chacun y vouloit triompher, il n'y en avoit pas un qui en fut le veritable maitre. Ainsi ce triste cœur étoit le theatre, ou pour mieux dire, la victime de tous ces differens mouvemens, & Isabelle ne sçavoit y trouver du remede, que par ses soupirs & ses larmes.

Le Viceroi avoit beau faire tous ses efforts pour la divertir avec ce qu'il y avoit de plus aimable dans la ville, à qui l'absence de Dom Ramir laissoit un accez libre chez Isabelle. C'étoient autant de joye perduë pour elle, & tout cela rappellant le souvenir de toutes les douceurs dont elle jouissoit pendant la vie de Dom Alphonse, ne faisoit que l'affliger davantage.

Sa grossesse etoit cependant le pretexte dont elle cachoit le dégoût qu'elle ne pouvoit dissimuler ; mais enfin il cessa, & la naissance d'une fille qu'elle mit au jour, fit croire qu'elle ne seroit pus plus long-tems insensible aux plaisirs qu'elle avoit temoigné autrefois ne pas hair.

Dom Ramir qui l'aimoit toujours éperduëment, ne s'étoit écarté que pour la laisser plaindre sans contrainte, & ne point gehenner les premiers transports de son ressentiment ; mais son amour ne l'avoit pas

laissé éloigner si fort, qu'il n'en pût apprendre tous les jours commodément des nouvelles.

Tandis qu'il avoit sceu qu'elle en étoit encore aux sanglots, il n'avoit pas voulu revenir, & cependant en tâchant de délivrer sa memoire de la pensée de Dom Alphonse; il écrivoit souvent à ses amis, comme s'il eût été bien plus loin, & se servant toujours de quelque pretexte qui ne fut pas hors de l'apparence, il tâchoit de les persuader qu'il seroit bien-tôt de retour, & qu'il ne manqueroit pas de se rendre auprès d'eux, dès qu'il auroit terminé une grande affaire qui l'avoit obligé de partir avec tant de precipitation.

En effet, dès qu'il eut apris qu'Isabelle avoit mis un enfant au monde, il reprit le chemin de Naples, tout plein de sa passion,& ne doutant pas que ce gage de son amour ne lui fut aussi precieux, qu'elle aimoit tendrement ceux que D. Alphonse lui avoit laissez,

Il est constant qu'en un autre tems la chose se seroit passée comme il se l'imaginoit; mais le souvenir d'un époux avec qui elle n'avoit goûté que des douceurs, avoit insensiblement chassé de son ame, celui d'un homme qu'elle ne pouvoit plus regarder que comme l'auteur de tous ses maux.

Dans cette pensée elle ne s'opiniâtra pas même obstinément à refuser l'enfant qu'elle venoit de mettre au monde, à la sœur du Viceroi. C'étoit une personne de grand merite, & qui n'ayant pû avoir des enfans de deux maris qu'elle avoit eus, ne souhaitoit

rien avec tant de passion, que d'en adopter quelqu'un pour l'élever auprès d'elle, & lui laisser tous les grands biens qu'elle possedoit.

Dom Ramir la touchoit de trop près, pour jetter les yeux sur une autre famille que la sienne. Elle en avoit parlé souvent à Isabelle pendant sa grossesse, & après qu'elle eut accouché, elle la pressa si fort, & fit agir son frere avec tant d'empressement, qu'enfin Isabelle ne put plus leur refuser une chose qu'on ne pouvoit regarder, que comme tres-avantageuse à cet enfant.

Cependant Dom Ramir revint de son exil volontaire, & croyant que la douleur devoit avoir fait place à la joye que donne la naissance d'un premier enfant, il court à Isabelle avec les mêmes empressemens qu'il faisoit paroitre avant qu'il ne se fut rien passé entr'eux.

Quelques efforts qu'elle fit pour déguiser sa douleur, il ne lui fut pas possible de la cacher toute entiere, & ses yeux firent connoitre par quelques larmes qui leur echaperent malgré qu'elle en eût, que son cœur avoit encore des endroits mal deffendus, & son foible comme les autres.

Dom Ramir dissimula de même à son tour, & crut que l'enfant qu'elle lui avoit donné étoit un gage trop precieux pour ne lui repondre pas de son amour. Mais dès qu'il eut apris qu'à peine Isabelle l'avoit-elle gardé un moment auprès d'elle, & qu'elle l'avoit envoyé à la sœur du Viceroi, il changea de sentiment, & regarda ce coup-

comme un effet de sa haine, & de sa vangeance qui le replongea dans un trouble, & un desespoir encore plus grand que celui qu'il avoit fait paroitre avant son départ.

Ah! Isabelle, s'écrioit il, faut-il qu'Alphonse tout mort qu'il est, triomphe encore aujourd'hui de Dom Ramir, que ne redoutez vous une main qui vous a déja fait repandre des larmes? Et pourquoi ne craignez-vous pas un homme qui peut agir sur les gages que Dom Alphonse vous a laissez de son amour, avec autant de rigueur que vous avez traité le premier que je vous ai donné de la mienne?

Une des femmes d'Isabelle l'ayant oui plaindre de cette façon, le raporta bonnement à sa maitresse comme elle l'avoit oui, & Isabelle qui ne croyoit pas que Dom Ramir eut de nouveaux sujets de chagrin, comprit par ces paroles qu'il étoit choqué assurément de ce qu'elle avoit donné son enfant avec tant de complaisance, & pour l'en guerir entierement, elle alla trouver le Viceroi avec sa sœur, & les pria de faire sçavoir au vrai à Dom Ramir, avec combien de peine elle leur en avoit fait un present, & qu'ils avoient eu besoin de tout leur pouvoir & de toute leur autorité pour l'obliger à y consentir.

Ils le firent avec succez, mais la vuë des objets renouvella bien-tôt en l'ame de Dom Ramir l'idée de son crime; comme il sçavoit par experience qu'il vivoit plus en repos lors qu'il en étoit éloigné, il chassa

d'abord tous les domestiques qui avoient autrefois servi Dom Alphonse, & qui avoient resté auprès d'Isabelle ; mais ce ne fut pas encore assez pour remettre la paix & la tranquillité dans son ame, il crut qu'il faloit encore éloigner les enfans de Dom Alphonse, & parce qu'il prevoyoit bien qu'Isabelle n'y donneroit jamais les mains, il resolut de le faire sans lui rien dire, ne doutant pas qu'elle ne se consolât plus aisément de l'absence de ses enfans, qu'elle n'avoit fait de la perte de leur pere.

Dans cette pensée il les fit un jour enlever tandis qu'Isabelle dormoit encore, & ils étoient déja bien loin avant que cette mere infortunée songeât seulement s'ils étoient encore au monde. Elle avoit accoutumé de les voir tous les jours à son lever, & ce jour-là ne les voyant pas paroitre, elle en demanda des nouvelles à celle de ses femmes qui la servoit, & parce qu'elle n'en sçavoit rien, elle l'envoya pour en apprendre, & pour les faire venir.

Comme cette femme étoit entierement à Isabelle, elle ne voulut pas lui déguiser la verité, dont elle venoit d'apprendre une partie. Mais la douleur lui serrant le cœur, elle ne put parler rentrant dans la chambre de sa maitresse, que par des larmes qu'elle s'efforçoit d'arrêter.

Isabelle crut d'abord comprendre ce que c'étoit, & jettant un grand cri. Mes enfans ne vivent plus, dit-elle, & le lâche qui a fait mourir le pere ; a sans doute craint la vangeance des enfans ; mais s'ils ne

plus en état de la tirer, ame lâche & perfide, poursuivit-elle, ta vie ne sera pas en plus grande seureté, & tandis qu'Isabelle vivra tu auras toujours quelque chose à craindre.

A ces mots elle se leve brusquement, & arrachant avec violence ses cheveux d'entre les mains de la fille qui les peignoit, elle les noüa negligemment sur sa tête, & comme une autre mere desesperée, elle jura qu'elle n'acheveroit jamais de se coeffer, qu'elle n'eût vangé les enfans & le pere.

Ses premiers transports alloient tous à faire mourir Dom Ramir, & elle n'imaginoit point de voye, que sa rage ne lui fit paroitre innocente. Il y eut même des momens où elle resolut de ne point attendre les voyes de la justice, & d'être elle-même le bourreau de ce malheureux époux; mais enfin un reste de raison lui remontra qu'il y avoit encore des voyes moins criminelles.

Ses amies qui vinrent la consoler sur son nouveau chagrin, en tomberent d'acord, & lui proposerent un petit voyage en Espagne, où elle avoit de grands biens, & où apparemment elle trouveroit ses enfans, si on leur avoit laissé la vie, ou du moins seroit délivrée de la vuë d'un homme qu'elle ne pouvoit plus aimer.

Tandis qu'on raisonnoit ainsi dans le cabinet d'Isabelle, Dom Ramir qui avoit voulu laisser les premiers transports à sa douleur, entra dans sa chambre pour lui rendre compte d'une action qu'il se dou-

toit bien n'être pas peu criminelle dans son esprit.

Dès qu'elle entendit du bruit dans sa chambre, elle sort brusquement de son cabinet, & la vuë de Dom Ramir augmentant encore sa colere, elle lui fit cent reproches sans lui donner le loisir de parler; elle lui demanda compte de la vie de ses enfans, & fit adroitement passer l'assassinat de Dom Alphonse, afin qu'il y eût plus d'un temoin de la verité.

Dom Ramir qui s'étoit preparé à tous ces reproches, lui repondit sans s'émouvoir, l'assura que ses enfans étoient en vie; & comme il croyoit être seul avec elle, il lui avoüa de bonne foi qu'il ne les avoit éloignez que pour tâcher d'ôter de son esprit l'horreur du meurtre de Dom Alphonse, en écartant tous les objets qui pourroient lui en renouveller la memoire.

Il faloit ne l'avoir pas commis, traitre, repondit Isabelle, ce meurtre qui te deshonore, & qui me fera mourir de douleur; si vous m'aviez inspiré moins d'amour, repartit Dom Ramir, j'aurois assurément vécu sans crime, & vous ne me reprocheriez pas un meurtre que je ne desavouë point, & que vous devez rejetter sur la violence de l'amour qe vous avez fait naitre. J'espere que le Ciel le fera bien-tôt cesser, reprit Isabelle, & sans en dire davantage, le regardant avec des yeux pleins de courroux, elle rentra brusquement dans son cabinet, & en ferma soigneusement la porte.

L'aveu que Dom Ramir fit du meurtre de Dom Alphonse n'aprit rien de nouveau aux personnes qui étoient dans le cabinet d'Isabelle, puis qu'elle leur en avoit déja fait confidence; mais la fermeté avec laquelle il assura que ses enfans étoient en vie, fit croire qu'il disoit vrai, ainsi on confirma Isabelle dans le dessein de passer en Espagne, où elle les trouveroit sans doute.

C'étoit flater agreablement Isabelle, que de lui conseiller un voyage qu'elle envisageoit deja comme le seul remede à sa douleur; elle ne balança plus à l'entreprendre, elle ne songea qu'à le faire avec seureté.

Son attente ne fut pas bien longue, elle entra dans un vaisseau, qui faisoit voile en Espagne, aprés avoir été quelques jours à la campagne pour mieux cacher son dessein; mais à peine ce vaisseau étoit-il à la hauteur de l'Isle de Sardaigne, qu'on découvrit deux vaisseaux qui venoient à eux avec une vitesse incroyable, & dans peu de tems on reconnut que c'étoient deux Corsaires de Barbarie. Ils attaquerent le vaisseau espagnol avec une chaleur inconcevable, & celui-ci se défendit vigoureusement; mais parce que les forces n'étoient pas égales, ils succomberent bien-tôt.

Comme le vaisseau n'étoit pas fort riche, les Barbares le coulerent à fond, aprés avoir mis à la chaine tous ceux qui avoient resté du combat. La seule Isabelle fut traitée avec le respect qu'on devoit à son merite, & à sa beauté. Celui qui commandoit les deux vaisseaux, songea plutôt à en faire une mai-

treſſe qu'une eſclave, & la plus grande riſque qu'elle courut ne fut pas de perdre la vie.

Elle étoit ſi acoutumée aux caprices de la fortune, qu'elle avoit acquis l'habitude de recevoir ſes injures ſans émotion, & la melancolie qui la devoroit, lui donnoit une ſi grande indifference pour la vie, qu'on ne lui auroit plus fait de peine de l'en priver.

Cependant Dom Ramir aprit la fuite d'Iſabelle, il en donna avis au Viceroi, & ſon deſeſpoir lui faiſant comprendre toute ſa perte, à peine put-il attendre que deux vaiſſeaux que le Viceroi lui donnoit fuſſent prêts, pour ſe mettre en mer.

Il fut eſcorté d'un grand nombre de ſes amis, qui l'étoient encore bien davantage d'Iſabelle. Ils ne ſçavoient pas ſon malheur, & ils ne furent pas long-tems à le partager. Après quelques jours d'une navigation aſſez heureuſe, on vit paroitre les vaiſſeaux dans leſquels Iſabelle auroit pleuré la perte de ſa liberté, ſi ſes derniers malheurs n'avoient pas épuiſé toutes ſes larmes.

Dès qu'ils furent aſſez près pour ſe reconnoitre, les uns & les autres ſe preparerent au combat. Il fut opiniâtre, ſanglant & funeſte à tous les deux partis. Le Pirate qui commandoit les deux vaiſſeaux fut tué de la propre main de Dom Ramir.

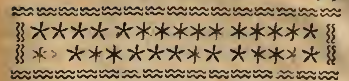
Après que les vaiſſeaux ſe furent acrochez, & que ce malheureux époux qui ne ſçavoit pas qu'il combattoit pour Iſabelle, y fut percé de coups, & qu'il alloit rendre

l'ame quand les siens qui avoient sauté dans les vaisseaux ennemis, amenerent Isabelle qu'ils avoient trouvée dans la chambre que le Pirate lui avoit fait donner, où elle attendoit le succez du combat, sans daigner se mettre en peine de sçavoir qui étoient ceux qui combattoient contre le Pirate, ni à qui la fortune la reservoit.

La vuë d'un objet aimé & si peu attendu repandit une extrême joye dans cette ame, & l'arrêta pour un moment ; mais ce ne fut en effet qu'un moment ; car à peine eut-elle paru, que r'appellant toutes ses forces, il poussa un profond soupir, que la douleur & l'amour partageoient possible, & qui fut le dernier de sa vie.

On vouloit reprendre la route de l'Italie ; mais Isabelle s'y opposa, & elle voulut être conduite en Espagne, d'où elle écrivit au Viceroi, & où quelque tems après elle mourut acablée de chagrin & de tristesse.

*Fin de la seconde Partie.*



# SUITE DU JOURNAL AMOUREUX D'ESPAGNE.

## TROISIEME PARTIE.



TOutes les conquêtes ne sont pas duës au hazard, la beauté ne doit les siennes qu'à elle-même, la fortune n'y a nulle part : aussi semble-t-il qu'elle en soit jalouse ; & comme si ces conquêtes étoient autant d'outrages pour sa faveur, elle s'en vange pour l'ordinaire par mille disgraces qu'elle fait essuyer aux personnes dont les charmes servent aux triomphes de la beauté.

L'Histoire d'Isabelle en est un exemple fameux. Il est constant que sa beauté fut la source de tous ses malheurs ; mais comme toutes les conquêtes de la beauté ne sont pas funestes, Amarance qu'elle appelloit le fruit de la fourbe de Dom Ramit, doit au contraire à celle dont le Ciel la pourveut, toutes les douceurs de sa vie.

Les commencemens en furent infiniment agreables, la sœur du Duc d Olivera qui l'élevoit auprès d'elle, en prit un soin extrême, & cette jeune enfant eut tant de complaisances, & un si riche naturel pour repondre à tout ce qu'on faisoit pour elle, qu'elle étoit déja raisonnable en un âge, où les poupées sont le plus serieux amusement des enfans.

Comme sa vie devoit être pleine de choses surprenantes, son enfance le fut aussi : Il ne se passoit point de jour, qu'elle ne fit, ou qu'elle ne dit quelque chose de remarquable, & la bonne grace avec laquelle elle acompagnoit toutes ses petites actions, donnoit du respect & de l'admiration à tout le monde.

Son esprit étoit fort & delicat, au delà de ce qu'on pouvoit attendre en un âge même plus avancé ; elle en ménageoit admirablement bien le brillant en toutes rencontres, & l'on peut dire que jamais enfant n'en fit tant paroitre.

Un jour que la Donna Feliciana, ( c'est ainsi que se nommoit la sœur du Duc d'Olivera, ) la caressoit dans sa chambre, dans un transport de joye que lui donnoit quelque chose de surprenant qu'elle venoit d'enten-

dre

dre de sa bouche, cette enfant l'embrassant amoureusement : mais, ma bonne Maman, lui dit-elle, ne m'apprendrez-vous jamais qui je suis ? Allez, petite ingrate, repartit Feliciane en la repoussant, & feignant de prendre un grand serieux, n'êtes-vous pas trop heureuse de sçavoir que vous êtes à moi ?

Je sçai bien, repartit la petite Amarance, en se jettant derechef à son col, & le serrant d'une maniere toute charmante, que je vous dois tout, & que je tiens à vous de toutes les manieres ; mais je voudrois sçavoir d'où je sors ?

Et je voudrois sçavoir moi-même, reprit Feliciane, qui vous a rendu si curieuse, & qui vous a mis ces choses dans la tête ?

Personne, repondit precipitamment cette aimable enfant, portant sa main sur sa poitrine, comme pour l'en assurer plus fortement ; mais c'est que je voudrois bien sçavoir si je suis une fille de neant, comme vous me reprochez quand vous ne m'aimez pas ; ou si je suis de grande qualité, comme vous me dites quand vous m'aimez.

Feliciane voulut voir jusques où elle iroit ; ainsi reprenant la parole, elle lui demanda dequoi elle se mettoit en peine.

C'est, repondit Amarance, que si je suis une fille de neant, je n'ai pas besoin de tous ces hauts sentimens que vous m'inspirez, & si je suis de la qualité que vous me dites quelquefois je n'en sçaurois prendre d'assez relevez.

Ce raiſonnement ne tenoit rien de l'enfant, Feliciane en fut ſurpriſe juſqu'à l'extaſe, & la joye qu'elle en eut lui fit même verſer quelques larmes.

Le Duc d'Olivera lui-même, qui entra dans la chambre de ſa ſœur, fut ſi ſurpris quand on lui eut fait le recit de cette converſation, lui que peu de choſe ne ſurprenoit pas, qu'il n'auroit ſçeu l'être davantage. Il loüa ſa ſœur du ſoin qu'elle prenoit de cette aimable enfant, & la conjura de ne rien negliger pour ſa perfection.

Elle devoit être quelque choſe de peu commun, ſelon toutes les apparences. Son eſprit n'en laiſſoit plus douter, & les traits de ſon viſage avec tous les autres petits charmes qu'on remarquoit déja en ſa perſonne, faiſoient eſperer que la beauté de ſon corps ne cederoit pas à celle de ſon eſprit.

Comme Feliciane vivoit dans une grande retraite, la beauté d'Amarance commençoit déja de bien éclater, avant que perſonne ſe fût aviſé de l'en flater. Son miroir fut le premier qui la cajola, & qui l'aſſura que dans peu d'années elle ne verroit point de beauté qui put approcher de la ſienne.

Ce langage ne lui déplut pas, l'amour propre qui ne fut jamais plus fort que dans les jeunes & belles perſonnes, lui fit trouver bien des charmes dans ce diſcours muet; & pour en joüir ſans ceſſe elle ne bougeoit plus de la chambre de Feliciane, où elle avoit le plaiſir de ſe mirer dans une de ces grandes glaces qui font voir toute la perſonne.

Ainsi on pouvoit dire d'elle & de son miroir, comme cet autre :

*Ce n'étoit qu'une bagatelle*
*Qu'il repetoit cent fois le jour,*
*Qui la charmoit pourtant toujours,*
*Et lui sembloit toujours nouvelle,*
*Il lui disoit qu'elle étoit belle.*

Mais sa beauté ne parut avec ce grand éclat qui relance les cœurs jusques sous la pourpre, qui ne respecte ni âge, ni qualité, & qui s'attire imperieusement les cœurs les plus insensibles, que lors qu'elle se fit voir à la Cour.

Le Duc d'Olivera ayant dissipé par sa sage conduite, & par le secours de ses amis, les soupçons que ses envieux avoient fait naitre dans l'esprit du Roi, revint à la Cour. Il avoit passé quelques années dans le lieu où Philippe II. l'avoit relegué, en le rappellant de Naples; & comme sa sœur l'avoit suivi dans son exil, il voulut aussi qu'elle vint prendre part à la faveur que sa bonne fortune lui redonnoit auprès de son Prince.

Feliciane vint donc à Madrid avec Amarance, & cette jeune beauté qui commençoit déja de paroitre dans son éclat, fit d'abord un fracas épouventable à la Cour.

Le Roi même, en qui l'âge n'avoit rien gâté, faillit à en être plus qu'ébloüi; mais pour les jeunes Seigneurs de la Cour, il n'y en eut pas un qui n'en fut blessé.

Elle n'avoit pas atteint sa douziéme année, & cependant avec une taille fort raisonnable, libre & infiniment bien dégagée, elle joignoit tout ce qui peut achever une jeune beauté.

Dès qu'elle se trouvoit en quelque part, elle étoit acablée d'une foule d'admirateurs qui n'étoient pas long-tems sans soupirer : mais soit ou qu'Amarance qui avoit été élevée dans une espece de solitude, ne se plût pas à ce grand embarras, ou que comme elle avoit déja infiniment de l'esprit, elle comprit fort bien ce qu'il faloit faire, elle repondoit à tout cela, avec une petite fierté, qu'elle accompagnoit toutefois de tant de bonne grace, qu'on ne pouvoit lui sçavoir mauvais gré de sa cruauté.

Ce fut pour elle qu'on fit ces vers, qui longues années après passerent en France, & dont on a fait de nos jours une de nos plus belles chansons.

*Hé quoi! dans un âge si tendre*
*On ne peut déja vous entendre,*
*Ni voir vos beaux yeux sans mourir.*
*Ah ! vous êtes pour nous, & trop jeune, & belle,*
*Attendez, petite cruelle,*
*Attendez à blesser quand vous pourrez guerir.*

Ces vers furent fort estimez, aussi sont-ils fort tendres, Amarance les leut avec plaisir ; & comme on s'acoutume aisément aux dou-

ceurs, elle commença de trouver bien-tôt que la vie de la Cour n'étoit pas peu delicieuse pour une jeune & belle personne.

Elle ne perdit pourtant rien de sa fierté ; mais du moins elle cessa de paroitre épouvantée de toutes les bagatelles qu'on lui disoit.

Le jeune Duc de Najera qui par sa naissance, son esprit & ses grands biens, tenoit un des premiers rangs dans la Cour, fut celui de tous les jeunes Seigneurs, qui s'attacha le plus obstinément à sa conquête.

La chose n'éclata pas dans le moment, & lui-même ne comprit pas d'abord sa défaite ; c'étoit un de ces Philosophes confirmez, & de ces insensibles de profession, pour qui il semble que la nature n'ait jamais travaillé. Les beautez qu'elle fait paroitre ne sont point faites pour leurs yeux, & si quelquefois ils s'y attachent plus opiniâtrement que de coutume, c'est un petit regal pour leurs yeux, où leur cœur n'a nulle part.

On avoit beau le recommander aux charmes des plus belles, tout jeune qu'il étoit, il faisoit gloire de s'en moquer ; & il est constant qu'il avoit veu sans nulle atteinte de tendresse, les plus rares beautez de toute l'Europe, où il avoit voyagé ; ainsi on ne l'appelloit plus que l'ennemi juré de la galanterie.

Pour lui, il plaisantoit toujours sur ce chapitre, & il n'étoit rien de plus agreable que de lui voir prendre le parti de sa dureté.

Quand je serois né insensible, disoit-il, & que la nature m'auroit accordé pour mon malheur ce panchant à l'amour, qu'elle donne si liberalement à tant d'autres, je serois devenu insensible par raison, & par politique depuis que je suis raisonnable.

Car, poursuivoit-il, où vit-on jamais plus de mauvaise foi qu'en amour? Il y en a plus que dans tous les commerces du monde; & n'en est-ce pas assez pour rendre insensible un cœur qui a de la probité. Toutes les femmes sont naturellement coquettes, & par consequent infidelles, & là-dessus il disoit cent plaisantes choses.

Il ne manquoit jamais de les apuyer du sentiment de certain vieux Barbon qui s'étoit nourri apparemment dans la haine du sexe, & qui ne pouvant se resoudre à faire grace à pas une femme, vouloit que la coquetterie fût le seul talent hereditaire du sexe.

C'étoit pousser la chose bien avant. Le jeune Duc n'étoit pas plus indulgent que son vieux maitre, & à l'entendre parler on lui eût donné cinq ou six avantures d'amour mal-plaisantes.

Parce que l'hipocrisie est d'un usage merveilleux en amour, il soutenoit que les plus habiles parmi les femmes, sont celles qui sçavent s'en servir plus finement, & qui déguisent avec plus d'adresse, les foiblesses d'un temperament qu'elles ne sçauroient surmonter long-tems.

Et en bonne foi, poursuivit-il, les faveurs de ces sortes de Dames, sont-elles pas des injures pour un honnête homme.

Car pour les autres, ajoûtoit-il, qui veulent avoir des cœurs à quelque prix que ce soit, qui font les premieres avances, & qui épargnent toujours aux gens la peine de soupirer, je ne comprens pas qu'une affection ainsi prostituée soit un grand ragout pour un bon cœur, puis qu'on la doit au seul hazard de se presenter, & qu'un mal honnête homme peut venir partager avec vous, lors que vous la croyez la mieux établie.

Voila sur quel pied vivoit à la Cour le Duc de Najera, lors qu'Amarance y parut, mais il ne fut pas long-tems de même.

Aussi-bien auroit-on pû acuser la nature d'injustice, d'avoir joint à un esprit si capable de connoitre tout ce qui est de l'amour, un cœur si peu capable de la sentir.

Il le sentit pourtant, & il étoit déja devenu plus qu'à demi tendre, avant qu'il s'en fut aperçeut.

Comme il n'étoit pas acoutumé à ces émotions amoureuses que l'on sent à la vuë de l'objet aimé, il ne connut pas d'abord son changement, son cœur avoit fait bien du chemin avant pu'il y prit garde, & il eut besoin de plus d'une reflexion pour connoitre qu'il se passoit en lui des choses, lors qu'il se trouvoit auprès d'Amarance, qu'il n'avoit pas acoutumé de ressentir.

Il en eut quelque honte dès qu'il s'en aperçeut, & n'envisageant l'amour, auquel son cœur étoit prêt de se rendre, qu'avec des yeux ennemis, comme il avoit fait toujours, il se resolut de ne rien oublier pour s'en défendre.

Le moment de l'abſence eſt tres-ſouvent un moment heureux pour ſurmonter un penchant que l'on ſent naitre. Le Duc prit ce parti, il crut qu'en s'éloignant d'Amarance, il redonneroit à ſon cœur un calme qu'il n'avoit plus, & dès le jour même il partit pour une de ſes maiſons de campagne, où en galant homme qui ne veut jamais avoir rien à démêler avec l'amour, il fit tout ce qu'il put pour y reſiſter.

La chaſſe étoit ſon occupation ordinaire, & pour chaſſer Amarance de ſon cœur, il n'oublioit pas un de ces innocens amuſemens de la campagne, qui nous font oublier toutes choſes avec tant de plaiſir.

Mais ſon cœur ne ſuivit pas ſes deſſeins, ce miroir qui ne conſervoit les images des choſes, qu'autant qu'elles étoient preſentes, comme il diſoit, lui fut trop fidele pour le coup : quelque abſente que fut Amarance, elle ocupoit éternellement ſon ame, & il ne lui fut pas poſſible de l'effacer de ſon eſprit.

Ce deſſein eut paru bizarre à tout autre ; le Duc y auroit pourtant reuſſi poſſible, avec l'aide du tems & de ſa dureté naturelle, ſi le mariage de l'Infante Catherine, que Philipphe II. donnoit au Roi de Portugal, ne l'eut rappellé à la Cour.

Si l'on eut ſceu ce qu'il rouloit dans l'ame, & le veritable ſujet de ſon éloignement, il auroit fait ſans doute, bien de l'honneur à la fête, & la raillerie qu'il auroit été obligé d'eſſuyer, n'auroit pas été le moindre divertiſſement de ce grand jour.

Il s'y trouva, mais plus rêveur que de coutume, & la jeune Amarance y parut plus belle que jamais.

L'Infante avoit été éblouye, comme les autres, de sa beauté ; elle avoit même découvert encore de nouveaux charmes en sa personne dans quelques conversations particulieres, & dès lors elle avoit conçeu pour elle une si forte amitié, qu'elle ne pouvoit plus vivre, si Amarance n'étoit toujours auprès d'elle.

Elle voulut l'avoir en titre d'office pour se l'attacher davantage ; ainsi dès qu'on songea à lui donner les personnes que sa nouvelle dignité l'obligeoit de prendre, elle la demanda au Roi son pere.

La chose n'étoit pas bien mal-aisée. Le Duc d'Olivera trouvoit en cela un nouvel apui contre ses envieux, aussi en temoigna-t-il une joye extrême, & il n'eut pas peu de sujet d'être content, quand il vit que cette Princesse la traita dès le premier jour en confidente, & en confidente bien-aimée.

Elle la fit parer si superbement le jour de la pompe, qu'il sembloit que ce fut pour Amarance seûle qu'on fit la fête ; elle y fit en effet bien de l'honneur, & le Duc commença dès ce jour à se repentir des efforts qu'il avoit faits pour se défendre de l'aimer.

Ce n'étoit pas un petit changement, ni une gloire peu commune pour les charmes d'Amarance ; elle n'en sçavoit pourtant rien encore, & le Duc étoit assez embarassé pour lui apprendre ce mistere.

Il fut assez long-tems à consulter sur le biais qu'il devoit prendre. Amarance avoit paru extrêmement fiere ; ainsi il ne voyoit pas trop de seureté pour son dessein, à lui en aller faire une declaration dans les formes. D'attendre que ses yeux & ses soupirs lui découvrissent sa passion ; il ne la croyoit pas encore assez sçavante en galanterie, pour se persuader qu'elle entendit ce langage.

Que faire dans cet embarras ? Il vouloit ce qu'il n'osoit pas entreprendre ; apparemment il eut souffert autant dans l'incertitude du chemin qu'il devoit tenir, que dans son premier dessein de deffendre son cœur, si le hazard qui preside à toutes choses, ne se fut encore mêlé de celle-ci.

Un jour que la Reine de Portugal avoit été extrêmement fatiguée à essuyer toutes ces ceremonies qui semblent n'être faites que pour gehenner, elle voulut décendre au jardin du Palais pour se delasser, & prendre la promenade.

Elle sort de sa chambre apuyée sur sa chere Amarance, & suivie avec ses filles de tout le reste de sa Cour. Elle trouva à l'entrée de la court par où il faloit passer pour aller au jardin, une Dame de la premiere qualité, qui venoit augmenter le nombre des incommodes.

C'étoit une de ces meres foles, qui idolâtrent toujours après un enfant, lors que le Ciel leur en a refusé plusieurs, & qui ne pouvant se resoudre de le perdre de vuë, embarassent toutes les compagnies où elles doivent se trouver.

L'enfant meritoit assurément toute sa tendresse, mais enfin tous les excez sont vicieux. C'étoit le plus bel enfant du monde, mais certaine ressemblance de traits avec Amarance, faisoit son plus grand charme ; elle étoit si grande & si parfaite, qu'à ne les connoitre pas on les eut pris pour freres.

On en railloit même quelquefois cette aimable fille, & on disoit qu'il ne pouvoit pas se faire qu'on ne lui eut enlevé ce frere pour la rendre plus riche, ou qu'on ne lui cachât sa veritable mere pour faire un meilleur parti à cet enfant.

On étoit sur ce chapitre, quand la Reine approcha d'un des cabinets du jardin, le Duc qui y avoit déja rêvé pendant quelques heures, sortit par respect pour lui ceder la place ; mais il en sortit comme un phantôme, avec des yeux & le visage d'un homme qui vient d'être surpris dans des desseins sur lesquels son ame n'est pas bien resoluë.

On n'avoit jamais veu le Duc en cet état. La chose parut si surprenante, que la Reine ne put s'empêcher de rire à sa vuë, & frapant des mains :

Quoi ! s'écria-t-elle, le Duc de Najera dans ce jardin à cette heure ? & le Duc de Najera, triste, rêveur, & melancolique, c'est une chose si surprenante, que j'aurois de la peine à en croire à d'autres, qu'à mes yeux.

Vôtre Majesté a raison, repondit le Duc avec une profonde reverence, & j'avouë que j'ai de la peine à le comprendre moi-même.

Voilà ce que c'eſt d'être inſenſible, ajouta la Reine, on eſt à couvert de bien des ſoupçons, à tout autre qu'à vous je ne ferois point grace ſur l'amour, & ne croirois pas me tromper ſi je le croyois amoureux, en le trouvant ici fort melancolique ; mais graces à vôtre naturel, on ne vous croira jamais capable de cette foibleſſe.

Il y a tant de divers ſujets de chagrin dans la vie, Madame, repartit le Duc, que Vôtre Majeſté pourroit ſe tromper ſur le chapitre d'un autre, comme elle me permettra de lui dire qu'elle le fait ſur le mien. On ne peut pas être toujours dans une même ſituation d'eſprit & d'humeur, le temperament & l'ocaſion nous l'ôtent ſouvent malgré nous.

Vous mettez donc les inſenſibles ſur le même pied que les autres, interrompit la Reine, ils ne le meritent pourtant pas, & l'on vous rendra toujours juſtice quand on croira que vous ne ſerez jamais que ce qu'il vous plaira.

Le Duc ne put s'empêcher de ſoupirer à ces dernieres paroles. Il avoit ſouvent attaché ſes yeux pendant cette converſation ſur le viſage d'Amarance. Il les y attacha pour le coup ſi tendrement, que toute ſon inſenſibilité ne put le ſauver de quelque leger ſoupçon qu'il n'eut du penchant pour cette aimable fille.

Une de celles de la Reine, que cette Princeſſe aimoit beaucoup, à cauſe de ſon enjoüement, avoit ſoigneuſement obſervé le Duc. Ainſi ne doutant pas que ce ſoupir

ne donnât encore lieu de le pousser davantage.

Hé ! Madame, dit-elle en riant, que Vôtre Majesté le sauve, s'il lui plait, du parjure, ne l'obligez pas de démentir lâchement ses yeux, & de vouloir nous persuader derechef le contraire de ce que son cœur vient tout à l'heure de nous apprendre.

Ces paroles jetterent un nouveau trouble dans l'ame de cet Amant ; la Reine prit garde à l'embarrás, elle en rit comme les autres, & nôtre enjoüée voulant lui donner le plaisir entier, poursuivit, en disant ou qu'elle ne s'entendoit point en soupirs, ou que celui qu'il venoit de pousser, étoit le soupir d'un amour bien tendre.

Encore oserois-je dire, ajouta-t-elle, en regardant le Duc, que ce n'est pas là le soupir d'un amour bien longue, mais d'un amour qui est encore dans le berceau.

Le Duc avoit eu le loisir de calmer son trouble, il ne parut nullement deconcerté, & il repondit froidement à cette fille, qu'il voudroit pour son honneur, que l'ambition ne fit jamais soupirer, afin qu'elle eût la gloire entiere d'entendre parfaitement ce langage.

Je vous recommande cependant aux charmes, repliqua-t-elle, elle alloit dire d'Amarance ; mais le Roi qui venoit faire voir à sa fille quelque chose de rare qu'on avoit aporté des Indes, & dont on lui avoit fait present, troubla la conversation.

Le Duc à qui elle le dit à l'oreille, fut le seul qui sçeut, que c'étoit d'Amarance de qui elle vouloit parler.

Tout le monde admira ce chef-d'œuvre, & insensiblement on prit la promenade dans les allées. Les Seigneurs qui avoient suivi le Roi, furent obligez de donner la main aux Dames qui la leur presenterent, & le Duc resta auprès d'Amarance.

Il n'auroit pas laissé échaper une occasion si favorable, mais cette enjoüée dont nous avons déja parlé vint troubler ce que le hazard avoit heureusement ménagé.

Elle étoit malicieuse autant qu'enjouée, elle avoit pris garde à la rencontre, & quittant brusquement ses compagnes, qui alloient prendre une autre allée, elle vint se joindre à eux.

L'air avec lequel le Duc la reçeut, lui fit bien connoitre le depit qu'il en avoit dans l'ame, mais elle feignit de n'y prendre pas garde, & abordant le Duc avec son air ordinaire :

Avouez, dit-elle, qu'on est heureux d'être insensible, car on est toujours à couvert des gens incommodes. Comme on n'a jamais rien de particulier à dire, on souffre tout le monde sans peine, & on se voit avec un œil indifferent, ou seul, ou en compagnie auprés d'une belle personne.

Le Duc comprit bien où alloit sa malice, & cette fine raillerie, avec le chagrin secret qu'il avoit de ne pouvoir profiter de l'occasion que sa bonne fortune lui mettoit si heu-

reusement entre les mains, faillit à le déconcerter entierement.

Amarance y prit garde, & soit qu'elle en devinât la cause, ou par un pur principe de cette bonté qui lui étoit si naturelle, elle voulut lui épargner cet embarras.

Elle dit à sa compagne qu'elle étoit aussi peu sage que ces insensibles dont elle parloit, qu'on n'étoit plus au siecle des Philosophes, que ces Messieurs étoient tous faits comme les autres, & que l'histoire secrete nous assuroit même, que quoique leur sagesse imposât scrupule de probité, leurs cœurs avoient des endroits mal defendus, par où l'amour se glissoit aussi bien que dans ceux du vulgaire.

L'apparence seule, ajouta-t-elle, mettoit quelque difference entre-eux, ils devoient assez à l'opinion que le monde avoit conçuë de leur vertu, pour ne les pas convaincre d'erreur ; ainsi ils se ménageoient un peu mieux, & l'amour ne s'introduisit chez eux que sous la figure de la vertu.

Je ne sçai, repartit sa compagne, si nous sommes encore au siecle des Philosophes, ou depuis quand il a fini ; mais je connois un homme, dit-elle en souriant toujours, & regardant le Duc, qui n'a cessé de l'être que depuis peu de jours.

Le Duc ne pouvoit plus douter qu'on n'eût connu ce qu'il avoit caché jusques alors. Il alloit repondre lors que le hazard qui lui ménageoit encore une occasion plus favorable, l'en empêcha par un accident assez bizarre.

Cet enfant gâté dont nous avons parlé, badinant auprès d'Amarance, tandis qu'elle parloit, & qu'elle écoutoit sa compagne ; il étoit malin, & il venoit de lui joüer un petit tour qu'elle n'auroit pas pardonné à un autre.

Pour s'en vanger à sa maniere, voyant que l'enfant prenoit la fuite, elle mit son pied sur la queuë trainante de sa robe, & après qu'il eut fait tous les foibles efforts qu'il pouvoit pour se dégager elle lâcha le pied, & l'enfant alla tomber à quatre pas de là sur la poussiere.

Il ne pleura pas comme font les autres pour l'ordinaire, la petite vangeance qu'il medita d'abord le consola dans le moment. Il remplit sa main de poudre, & approchant derechef d'Amarance, comme pour s'en vanger par un nouveau tour : il lui jetta cette poudre aux yeux avec tant de force, qu'elle crut d'abord avoir perdu la vuë.

Elle fit un si grand cri, que toutes ses compagnes en furent épouvantées, celle qui étoit auprès d'elle la prit entre ses bras, & le Duc faillit à mourir de la voir en cet état.

L'empressement avec lequel il cherchoit à la soulager, fit rire cette malicieuse compagne ; on ne s'empresse pas de la façon quand on n'a que de l'estime, & le trouble qui paroissoit sur son visage, lui parut un sujet assez riche pour ne le pousser pas à demi.

Elle vouloit pour lui faire plus de peine, qu'il comprît bien qu'elle n'ignoroit pas

le mistere, & pour ne l'en laisser plus douter : Quoi ! dit-elle, en le regardant avec sa malice ordinaire, un peu de poudre vous fait peur, vous vous mourez, parce qu'Amarance souffre un peu, & vous êtes insensible ? Ah ! Monsieur le Duc, poursuivit-elle, prenez mieux vôtre tems une autrefois, quand vous voudrez faire de semblables contes, ou cherchez des personnes qui ayent assez de complaisance pour croire ce que vous aurez bien l'esprit de leur persuader.

Il n'en faloit pas davantage pour déconcerter le Duc ; il le fut en effet, & il eut bien de la peine à sortir de cet embarras. Il se remit pourtant bien-tôt sur le bon pié, & il fit fort galamment des reproches à cette personne, de ce qu'elle venoit démêler dans son cœur des sentimens qu'il s'étoit caché long-tems à lui-même, & il avoua fort ingenument, qu'il les avoit même combatus autant qu'il lui avoit été possible.

L'avû ne paroissoit pas d'abord trop avantageux pour la Belle ; il sembloit qu'Amarance ne lui avoit pas grande obligation, puis que son cœur n'étoit à elle, que parce qu'il n'avoit pû l'en empêcher.

Il vouloit qu'il ne fut jamais qu'à lui-même ; & en effet, il lui avoit été assez fidelle jusques-là. Son insensibilité l'avoit acompagné dans toutes les Cours de l'Europe, elle l'avoit suivi par tout, & en repassant la mer elle ne l'avoit pas laissé derriere ; mais là où Amarance paroissoit, il n'étoit pas bien possible d'être le maitre.

Le Duc s'expliquoit à peu près en ces termes. Amarance qui tenoit toujours son mouchoir sur ses yeux, l'interrompit pour prier sa compagne de remarquer si son visage ne démentoit point ses paroles : car il n'a eu garde, ajouta-t-elle, de parler de la façon tandis que j'ai eu des yeux, de peur que je ne remarquasse l'imposture.

C'étoit en dire assez. Amarance étoit charmante, le Duc l'aimoit, & il avoit infiniment de l'esprit ; l'arrivée pourtant des filles de la Reine, qui avoient acouru au bruit d'Amarance, l'empêcha d'aller plus avant, & il ne put que l'assurer seulement, que comme il n'étoit pas coupable du crime de fausse tendresse, on ne l'accuseroit aussi jamais avec justice d'être imposteur.

La conversation tourna d'abord sur l'avanture, elle devint après generale, & la Reine ayant témoigné que le jardin ne lui plaisoit plus, il falut que tout le monde se retirât.

Le Duc accompagna sa nouvelle maitresse aussi avant qu'il lui fut possible, & cette malicieuse personne qui l'avoit interrompu si mal à propos, voulant reparer sa malice, fit si bien par un coup d'adresse, dont le Duc lui fut obligé, que personne ne les troubla.

Ainsi ce nouvel Amant eut tout le loisir de faire connoitre à Amarance combien il l'aimoit déja, & de remarquer que tous ses sentimens ne la mettoit point en colere.

Dès que les filles de la Reine furent dans sa chambre, cette enjouée ne manqua pas de

lui raconter tout ce qui s'étoit passé pour la divertir ; & comme le silence & la bonne foi ne sont pas les vertus de la Cour, la chose ne fut pas long-tems cachée.

Tous ceux qui faisoient des vers ne l'oublierent pas en cette rencontre, les Poëtes à pension ne furent jamais plus occupez. On en fit de toutes manieres, mais on estima sur tout un *imprómptu* qui fut envoyé sur le champ à Amarance, à qui, comme nous avons dit, l'enfant gâté ressembloit beaucoup.

# A IRIS

## SUR SA POUDRE AUX YEUX.

## MADRIGAL.

*CEt Enfant, belle Iris, qui s'en prit à vos yeux,*
*Se seroit attiré la colere des Dieux,*
*Si sa grande beauté n'eût arrêté leur foudre,*
*Ils trouverent en lui tant de choses de vous,*
*Que cette ressemblance appaisa leur courroux,*
*Et leur ôta le cœur de le reduire en poudre.*

La poudre aux yeux d'Amarance fit encore moins de bruit que le changement du Duc de Najera. La conversion d'un homme qui faisoit une si haute profession d'insensibilité, paroissoit une chose incroyable.

Il ne se parlera plus que de la gloire d'Amarance ; & en effet,ce n'étoit pas peu pour ses charmes, que d'avoir sçeu mettre à la raison dans si peu de tems, un ennemi declaré de la galanterie.

Il eut pendant quelques jours de furieuses railleries à essuyer ; & un jour qu'il se trouva au diné du Roi, ce Prince qui avoit ri de l'avanture, comme les autres, voulut s'en divertir encore, & il le poussa le plus agreablement du monde sur certains ennemis secrets dont il lui faisoit craindre les efforts.

Le terme d'ennemi a toujours quelque chose d'affreux, les moins timides commencent à le devenir à la Cour, dès qu'on les menace sur ce ton, & on ne se persuade pas aisément qu'on veuille plaisanter, quand on met ce terme en usage dans un discours.

Le Duc prit la chose de ce côté, & l'air avec lequel il regarda le Roi qui lui parloit dans le dernier serieux, lui demandoit toute sa protection, & l'assuroit qu'il ne craindroit pas beaucoup, si sa Majesté ne l'abandonnoit pas à leur fureur.

Ma protection ne peut pas vous servir beaucoup sur ces affaires, dit le Roi ; car c'est à vôtre honneur à qui ils en veulent, & ils publient impudemment, qu'un peu de poudre jettée aux yeux de la jeune Amarance, a fait plus de fracas sur vôtre cœur, que toute celle du canon de nos Alliez n'en a fait dans l'armée ennemie à la derniere déroute.

A ces mots le Duc fe remit un peu du trouble où la nouvelle de fes ennemis fecrets l'avoit jetté, & voyant bien qu'il en feroit quite pour la raillerie, il fe prepara à l'effuyer galamment.

Il repondit au Roi, que cette poudre n'avoit pas fait le fracas que fes ennemis publioient, qu'elle avoit feulement évanté la mine, & fait connoitre qu'il n'étoit plus ce qu'on croyoit qu'il fût encore.

Le Roi ne l'attendoit pas là, cet aveu fincere le furprit; il croyoit que le Duc feroit du moins la grimace, & qu'ainfi on auroit lieu de s'en divertir.

Il falut donc changer de ton; il fit femblant de n'en croire pas même à fes paroles; il traita ces fortes de gens de calomniateurs & d'envieux de fa gloire; & quoi qu'il eût avoué la dette, il dit qu'il ne vouloit pas lui faire le tort de le croire fincere fur ce chapitre.

Le Duc s'éforçoit au contraire de perfuader le Roi qu'il difoit vrai, & il foutenoit que fi fa Majefté s'étoit donné la peine de confiderer la beauté d'Amarance, elle n'avoit befoin que du temoignage de fes propres yeux, pour avouer que c'étoit une de ces beautez furprenantes contre qui un cœur ne peut pas tenir.

Oui, dit le Roi, lors qu'il ne fe rencontre que des cœurs du commun, mais qu'un cœur comme le vôtre fe foit rendu, & que plufieurs années de philofophie ayent fuccombé aux attaques des premiers regards

d'une beauté naiſſante, c'eſt ce que je ne pourrois croire, ſi vous même ne l'aviez ingenument confeſſé.

Si Amarance eût eu quelque pitié de ma philoſophie, je ſerois encore inſenſible, repliqua le Duc, mais ſes regards ne font point quartier, & ſoit en force ou trahiſon, ils ont revolté dans le moment qu'ils ont paru, mon cœur & mes ſens contre ma raiſon.

Il diſoit vrai, toute ſa morale étoit à bas, & depuis qu'il avoit veu Amarance il ne raiſonnoit plus comme il faiſoit; en devenant amoureux il avoit changé de langage, & il ne parloit plus que comme tous les amans.

Le Roi le pouſſoit là-deſſus, & rappellant toutes les vieilles maximes des inſenſibles, il en demandoit compte au Duc. Comme l'amour a les ſiennes, repondit-il, il ne faut pas s'étonner, ſi dès qu'on commence d'être amoureux on quite toutes les autres pour ſuivre celles de l'amour, & tout ce que Vôtre Majeſté vient de dire, doit être regardé comme autant d'hereſies en amour. Vous ne faites pas aujourd'hui une petite converſion, dit le Roi, en ſe levant de table, que de me donner de la foi pour vos paroles, mais puis que vous êtes converti vous-même, pourquoi ne le ferions nous pas ?

Cette raillerie avec les autres de toute la Cour, bien loin d'embarraſſer le Duc, ne ſervoient qu'à le divertir, & il trouvoit quelque choſe de bien doux pour lui, de ſçavoir qu'Amarance, n'ignoroit plus qu'il l'aimât, & qu'il l'aimât avec paſſion. Il

avoit ſçeu profiter des faveurs du hazard, l'avanture du jardin avoit été bien ménagée, & il pouvoit la regarder comme le dernier acheminement à ſon bonheur, puis qu'elle lui avoit donné occaſion de ne plus ſe taire.

C'eſt un faiſeur d'avanture que le hazard, il eſt conſtant que lors qu'il ſe mêle d'une intrigue, on ne manque jamais d'y reuſſir, à moins qu'on ne gâte tout par une trop grande precaution.

Le Duc ne fut pas de ces mal-habiles : il vécut dès le premier jour, comme s'il eût aimé toute ſa vie : il avoit cent égards obligeans, & il découvroit cent petites choſes pour faire ſa cour à Amarance, que les plus éclairez auroient negligées : il avoit gagné tous ceux qui étoient auprés d'elle ; la plûpart de ces ſortes de perſonnes ne ſont jamais inſenſibles aux honnêtetez qu'on leur fait ; & comme les plus ſeveres ne le ſont pas aſſez pour reſiſter aux preſens d'un homme de qualité, amoureux & liberal, il n'ignoroit rien de toutes les parties d'Amarance. Si elle avoit fait deſſein d'employer à la promenade le peu de tems que la Reine lui laiſſoit, le Duc en étoit d'abord averti, & il n'y oublioit rien, non plus que par tout ailleurs pour faire connoitre ſa paſſion.

Il lui faiſoit cent petits preſens, mais de ces ſortes de preſens qu'une honnête perſonne ne peut pas refuſer de la main d'un galant homme, & parce qu'Amarance aimoit les vers paſſionnément, il acompagnoit le plus ſouvent ces petites galanteries de quelque poëſie.

Il avoit des Poëtes à penſion qui lui en fourniſſoient tous les jours ſur toutes choſes ; ſi bien que ſoit qu'Amarance ſe promenât, ou qu'elle prit quelque parure nouvelle, elle ne manquoit jamais d'être regalée de quelque choſe de nouveau.

Cependant cette Belle l'écoutoit toujours, mais ſon cœur ne ſe donnoit pas ; elle avoit pour le Duc tous les égards que ſa qualité, & ſon merite lui attiroient de tout le monde, poſſible même eût-elle eu plus que de l'eſtime pour lui, mais ſon heure d'aimer n'étoit pas encore venuë.

Il ne s'eſtimoit pourtant pas trop malheureux, & il n'avoit pas raiſon de le croire : il voyoit ſa maitreſſe quand il vouloit, il lui parloit librement de ſa paſſion ; & ſi dans le plaiſir de la lui témoigner toute entiere il ne jouiſſoit pas de celui d'entendre une reponſe dont ſon amour ſe pût loüer, on ne lui diſoit du moins rien qui put le deſeſperer.

L'eſpoir eſt un doux poiſon dont tout le monde ſe repait, mais ſur tout les Amans ; on le laiſſoit tout entier au Duc, du moins il s'en flatoit, & ſelon toutes apparences il auroit jouy long-tems de ce plaiſir, ſi le mariage de l'Infante qui faiſoit toute la joye de la Cour, n'eût été cauſe de ſon infortune particuliere.

Le Roi de Portugal avoit envoyé auprès de Philippe I I. le Marquis de Caſcais en qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire, & il lui avoit donné une procuration pour épou-

ſer

ser l'Infante à son nom. Le Marquis s'étoit acquité dignement de son emploi, son entrée avoit été des plus magnifiques,& le Roi d'Espagne n'avoit rien oublié pour la pompe de la fête. Le Comte de Saint Jean avoit suivi de bien près le Marquis ; il venoit porter à la Reine des presens magnifiques de la part du Roi son maitre, le Marquis devoit lui offrir le trône & la couronne de Portugal, & le Comte venoit l'assurer du cœur & de toute la tendresse du Prince.

C'étoit le favori du Roi, fils de ce fameux Comte de Saint Jean, qui dans les derniers troubles du Portugal avoit sauvé plus d'une fois l'Etat d'une entiere ruine ; mais le souvenir des obligations qu'on avoit au pere, lui avoient moins attiré l'amitié dont le Roi l'honoroit, que son merite particulier : il étoit grand & bien fait, & les cœurs des Dames tenoient peu auprès de lui, quand il avoit fait dessein de se faire l'honneur de leur conquête ; il entendoit admirablement bien toutes les langues de l'Europe, & il parloit & écrivoit en prose & en vers aussi delicatement que les naturels de la plûpart des pays.

Tout le monde l'admiroit, sur tout dans la maniere de se bien mettre, jamais homme ne l'a entendu mieux que lui, & quoi qu'il ne fût pas comme la plûpart de ces gens du bel air, qui ne croyent jamais trouver des cœurs à l'épreuve de leur parure, il prenoit toujours un soin extrême d'être bien mis, & les plus habiles prenoit celui de l'imiter.

Le Comte n'eut pas plutôt été presenté au Roi d'Espagne, que ce Prince fit paroitre mille égards obligeans pour sa personne ; il donna ordre qu'on prit un soin particulier de le divertir, & dès le premier jour on lui fit voir Amarance comme ce qu'il y avoit de plus rare dans le Royaume.

Il en tomba aisément d'acord, son cœur même lui fit faire plus de chemin, & il lui persuada bien-tôt qu'il n'y avoit rien de semblable dans tout le monde.

Il étoit aussi peu insensible que les Portugais ont acoutumé de l'être ; il ne put pas tenir contre tant de charmes, & quand ses meilleurs amis commencerent de lui en parler, il avoua que veritablement il aimoit Amarance, parce qu'il étoit bien aise de lui donner de bonne grace ce qu'il sentoit bien que ses yeux lui auroient arraché malgré lui.

Jusques à ce que l'amour soit assez fort dans un cœur pour secouer le joug de la contrainte, il se montre & ne parle pas, il veut voir si ceux qui l'on fait naitre le reconnoitront ; mais quand il s'est declaré, rien ne lui coute plus à dire : il ne lui est pas même facile de se taire quand il s'est pû resoudre une fois à rompre le silence qu'il gardoit.

Mais il faut toujours le rompre ce silence, & c'est ce que le Comte ne pouvoit faire ; il avoit pour Amarance cette sorte de respect qui tient de la timidité & de la honte, & qui ôte pendant long-tems la liberté de s'expliquer.

Il faisoit tous les jours mille petites galanteries, où il faisoit paroitre tant de brillant, & il les acompagnoit d'une grace si peu commune, qu'il n'y avoit point de Dame à la Cour, qui ne fit des vœux secrets pour se l'attacher.

Les plus severes cessoient de l'être en sa faveur ; mais quoi qu'il fut encore dans un âge, où le rôle d'indifferent ne sied pas bien, il étoit si fort ocupé à se rendre agreable à Amarance, qu'il ne faisoit pas même l'honneur aux autres de prendre garde à leurs empressemens.

Il faisoit souvent de petits vers où sa passion étoit vivement dépeinte, mais parce qu'il étoit du nombre de ces Amans honnêtes & respectueux qui se défient toujours de leur merite, parce qu'ils ont une trop haute estime de celui de leur maitresse ; il n'osoit jamais nommer la sienne, & Iris, Caliste ou Silvie recevoient tous les jours des vœux qui n'étoient que pour Amarance.

Elle n'en sçavoit pourtant rien, & elle l'auroit même ignoré long tems, si le hazard qui avoit si bien conduit les affaires du Duc de Najera, ne se fût encore mêlé de celles du Comte de Saint Jean.

La Reine étoit allée à l'Escurial, qui est cette Maison delicieuse des Rois d'Espagne, pour y prendre le divertissement de la saison. Le Comte n'avoit pû suivre le reste de la Cour, à cause d'une legere indisposition ; mais le jour d'après il y acompagna la Marquise de Cascais. La Reine étoit dans le parc

quand ils arriverent, elle s'étoit assise au bout d'une allée, au milieu de deux ou trois vieilles Dames de la Cour, dont la conversation n'étoit pas fort ragoutante, mais elle donnoit quelque chose à leur âge, & à l'amitié dont le Roi les honoroit.

Le reste de la Cour avoit pris parti chacun selon son plaisir, ou son devoir. Le Duc de Najera étoit auprès d'Amarance, la Reine l'aimoit toujours avec tant de tendresse, qu'elle ne la pouvoit plus perdre de vuë, & cette aimable fille écoutoit alors avec quelques-unes de ses compagnes les douceurs que leur contoient quelques Seigneurs de la Cour.

La Marquise étoit restée auprès de la Reine, & le Comte après l'avoir saluée, se retira auprès de cette galante troupe.

Comme il avoit l'esprit infiniment bien tourné, il rendit la conversation plus agreable, & il dit tant de jolies choses, & d'un tour si delicat, qu'Amarance ne put s'empécher de faire connoitre la difference qu'elle mettoit entre sa conversation, & celle des autres.

La tendresse du Duc en fut allarmée, & de peur que le triomphe du Comte n'allât plus avant, il se resolut de le troubler, en faisant naitre quelque desordre. Celui qu'il y apporta fut un veritable desordre, puis qu'il fut le commencement de celui de son amour.

Il ne cherchoit que l'occasion de faire changer la conversation, & il crut l'avoir trouvée sur une chose que son mauvais genie lui reservoit sans doute pour le perdre.

Il prit garde à quelques papiers qui paroiſſoient dans la poche du juſte-au-corps du Comte, chez un homme qui ſe piquoit de faire des vers, ils devoient apparemment être remplis de quelque galanterie ; il ne ſe trompoit pas, ils l'étoient en effet. Il tire donc adroitement ſon mouchoir, & comme il l'avoit preveu, il arrache avec le mouchoir deux papiers differens qui contenoient deux differentes petites pieces.

Amarance en releva un d'abord, & le Duc ſe ſaiſit de l'autre. Cela cauſa un peu d'embarras, & donna lieu à la Reine de faire ceſſer celui que lui cauſoit un trop grand ſerieux.

Elle avoit pris garde à ce qui s'étoit paſſé ; ſi bien que regardant le Duc qui liſoit déja les vers qui lui étoient tombé entre les mains, & prenant la parole :

Voilà bien de l'embarras pour peu de choſe, dit-elle en ſouriant, & voilà des papiers qui ne cauſent pas peu de bruit. Auſſi contiennent-ils quelque choſe de bien tendre, Madame, repondit le Duc avec une profonde reverence, & ſi l'Amant fidelle qui les a faits ne temoignoit pas qu'il eſt dans le chagrin, on les liroit avec bien de la joye.

Diſant ces dernieres paroles il fit derechef une profonde reverence, & s'aprochant de la Reine qui tendoit déja la main pour ſe les faire donner, il les lui preſenta.

La Reine connoiſſoit bien le caractere du Comte, & ne doutant pas que celui de ſon eſprit ne fut toujours également delicat, elle

voulut n'en pas priver la compagnie. Elle lut donc tout haut ce qui suit :

# L'AMANT FIDELE.

## MADRIGAL.

*Que mon cœur est fidele, & tendre!*
*Je le reconnus l'autre jour*
*Au compte qu'il rendit de toute son amour,*
*J'avois dessein de le surprendre,*
*Mais la chose pourtant n'arriva pas ainsi.*
*Il fut tout prêt à me le rendre*
*Jusqu'au moindre petit souci.*

Voilà qui est assurément bien tendre, comme vous disiez ; dit la Reine au Duc, en lui rendant le papier ; mais je ne sçaurois croire, ajouta-t-elle, que le Comte de Saint Jean les ait faits, ou qu'il les ait faits pour lui même. Est-ce, Madame, repondit le Comte fort respectueusement, que Vôtre Majesté croiroit que j'eusse l'ame ou assez insensible, ou assez forte pour être à couvert des chagrins. Je ne sçai comme vous êtes en Espagne, reprit la Reine ; mais je sçai bien que la Chronique scandaleuse porte que vous avez été insensible en Portugal à plus d'une beauté ; ainsi ce

n'est pas ce que je veux dire, mais je ne comprens pas que vous puissiez être chagrin aprés tous les soins que le Roi veut bien qu'on prenne pour vous empêcher de le devenir.

Le Comte reçut cette douceur comme il dévoit ; il repondit à la Reine qu'il étoit confus de toutes les bontez que le Roi avoit pour lui ; mais qu'il oseroit dire à sa Majesté, qu'il est une espece de chagrin dont les Rois ne sçauroient nous mettre à couvert, quand même ils partageroient avec nous leurs trônes.

Les Dames qui étoient auprés de la Reine, dirent qu'en effet il avoit raison, qu'il ne faloit pas s'étonner qu'ayant été si sensible en Portugal, il fut chagrin en Espagne, & qu'il lui seroit même honteux de ne l'être pas, puis qu'il étoit éloigné de ce qu'il aimoit.

La Marquise ajouta même fort galamment, qu'elle trouvoit un peu étrange que la belle Amarance qui étoit naturellement bonne, n'eût pas pris quelque soin de le consoler sur cette absence.

Ce n'est pas, repondit Amarance, que la conquête d'un aussi galant homme que le Comte de Saint Jean, ne promette une gloire bien peu commune ; mais comme j'aime infiniment la vie, ajouta-t-elle, je ne veux point d'un Amant qui veut mourir ; & c'est pourtant l'envie du Comte, s'il est lui-même la personne dont il parle dans ces vers.

La Reine voulut encore voir ce que c'étoit, & Amarance lui presenta le papier qu'elle tenoit entre ses mains. Les vers qu'il contenoit étoient faits d'une maniere particuliere, & sur un assez plaisant sujet. Le Comte avoit pris un habit noir le jour d'auparavant. Un de ses amis qui ne l'avoit jamais veu dans un si grand serieux, lui en demanda la cause. Il repondit en riant, qu'il vouloit porter le deuil de sa mort avant que d'expirer, parce qu'il sentoit bien qu'il ne pouvoit pas vivre long tems, puis qu'il ne sçauroit se resoudre à faire connoitre son amour à celle qui la causoit. La pensée étoit expliquée fort galamment, elle plût à toute la compagnie, toutes les Dames s'écrierent que c'étoit le Comte par tout, & que dans tout ce qu'il faisoit, on voyoit toujonrs un caractere si tendre & si spituel, qu'on le reconnoitroit toujours parmi tous les autres.

Vous me repondrez pourtant de sa vie, ma pauvre enfant, dit la Reine à Amarance; car c'est assurément vous-même, ajouta-t-elle, qui êtes celle dont il se plaint.

Amarance repondit modestement qu'elle ne sçavoit pas sur quel pied le Comte avoit mis les Belles de Portugal, & que si elles faisoient les premieres avances en ce pays-là, elle pouvoit l'assurer que ce n'étoit pas la mode en Espagne. S'il m'eût temoigné qu'il sentoit quelque chose pour moi, poursuivit-elle avec un petit sourire, j'aurois veu ce que j'aurois eu à lui repondre, & je crois de

bonne foi que j'aurois cessé d'être insensible, quand je la serois naturellement, plutôt que de laisser mourir un homme, à la vie duquel sa Majesté prend tant de part.

Ce tour étoit obligeant, le Comte l'en remercia, & l'assura que ce n'étoit pas d'elle de qui il avoit à se plaindre, mais qu'il eût voulu qu'elle eût eu moins d'apas, qu'ils ménageoient mal la liberté des Etrangers, & qu'ils n'avoient pas assez de respect pour le droit des gens qui donne la seureté par tout ; que cependant on ne pouvoit pas leur sçavoir mauvais gré du guet-à-pan qu'ils dressoient, & qu'il n'y avoit point d'honnête homme qui ne rendit graces à la fortune de s'y voit embarrassé.

Tandis que le Comte repondoit ainsi à la galanterie d'Amarance, le Duc de Najera souffroit de mortelles inquietudes ; il voyoit qu'il s'étoit attiré un Rival redoutable par son merite particulier, & par l'estime que leurs Majestez avoient conçuë de sa personne. Il trouvoit encore quelque chose de plus cruel, de voir que c'étoit lui-même qui se l'étoit attiré par son imprudence, & en effet le Comte se seroit tû possible sans une rencontre si favorable.

Quelque effort que fit le Duc pour déguiser la douleur qu'il en avoit dans l'ame, elle ne laissa pas d'éclater sur son visage ; on soutient mal-aisément ces sortes d'affaires sans émotion.

Tout le monde y prit garde, & une des Dames qui étoient auprès de la Reine, tou-

chée de quelque pitié pour son embarras, demanda bonnement que deviendroit le Duc de Najera, & s'il pourroit voir sans mourir, auprès de sa maitresse, un rival aussi dangereux que le Comte.

Il n'y a rien à craindre pour lui, repondit Amarance en riant, à moins que mon cœur cessât d'être le même, ou que l'estime que j'ai pour le Comte de Saint Jean, ne fit plus de chemin que je lui en ai marqué; mais j'oserois vous assurer, Madame, dit elle à celle qui avoit temoigné tant de compassion pour le Duc, que la preference que je ferai de l'un & de l'autre, ne les fera jamais mourir.

On trouva cependant que la Dame avoit raisonné juste, & que pour prevenir toutes les suites, il faloit que sa Majesté établit quelque ordre parmi eux.

Les affaires du cœur sont toujours chatouilleuses. La Reine ne voulut pas s'expliquer, & elle repondit qu'on ne devoit pas trouver mauvais qu'elle restât neutre toutes les fois qu'on voudroit lui faire prendre parti entre un Espagnol aussi galant homme que le Duc de Najera, & un Portugais fait comme le Comte de Saint Jean.

Tout le monde se mêloit cependant de dire son avis, parce qu'on voyoit que la Reine y prenoit un plaisir extrême, mais on n'en approuvoit aucun.

Celui de l'Ambassadrice de Portugal fut le seul qui eut l'applaudissement general, elle dit qu'il faloit que l'esprit des deux Cavaliers decidât de la bonne fortune de leurs

cœurs, & que sur la declaration qu'ils seroient obligez de faire sur le champ, on jugeroit lequel des deux meritoit d'être le mieux traité. Mais parce qu'il n'est point de tour qu'un galant homme ne sçache sur ces matieres, elle ajouta qu'il faloit leur en donner une particuliere, & les obliger à faire une declaration, sans pourtant se servir de pas un des termes ordinaires, & sans mettre en œuvre le terme d'amour & de passion.

Il ne falut pas en dire davantage, les deux Amans prirent leur parti, & chacun songea à ses affaires, c'est à dire qu'ils s'efforcerent à l'envi autant qu'ils purent à faire connoitre leur amour à Amarance, & se rendre dignes du prix qu'on leur proposoit. La Reine même, pour leur laisser la liberté entiere de suivre leur penchant, alla prendre la promenade avec tout ce qui se trouva auprès d'elle, dans une autre allée, de peur que si l'esprit étoit gehenné, les sentimens du cœur ne le parussent de même.

Ceux qui sçavent ce que c'est que travail de l'esprit, n'ignorent pas qu'il faut qu'il soit dans une assiete douce & tranquille, pour en tirer quelque chose de raisonnable. Comme celui du Duc n'y étoit pas, il parut fort confus & embarrassé dans un petit billet qu'il fit, lui qui d'ailleurs écrivoit fort galamment; si bien que la gehenne de son esprit fut une marque certaine de celle que son cœur souffroit.

Le Comte au contraire fut infinimens

heureux ; il avoit l'esprit en repos, parce que son cœur trouvoit son compte, & sa bonne fortune ayant redoublé sa gayeté ordinaire, il fit des vers, qui pour avoir été faits à la hâte, furent estimez infiniment, Le sujet en étoit bizarre, puis qu'il faloit faire une declaration sans la faire ; mais ses vers ne manquoient ni de douceur ni de netteté. Ils portoient pour titre, *Declaration sans declaration*, & ils étoient conçus de la sorte :

******** ****** ***

# DECLARATION
## sans declaration
## POUR LA BELLE
## AMARANCE.

*AMour qui m'as apris les plus douces chansons*
*Que je chantois ailleurs pour la belle Climene,*
*Je te conjure prens la peine*
*De me donner ici quelques justes leçons,*
*Ne dis rien de mes feux, déguise bien ma flame,*
*Cache tout ce que j'ai dans l'ame,*
*Il le faut pour plaire à Cloris,*
*Prens bien garde à ce que je dis.*
*Mais après ta chanson si l'on la voit sourire,*

*Sçache qu'elle aura deviné,*
*Tant elle a l'esprit bien tourné,*
*Tout ce que je n'ose lui dire.*

A suivre les loix qui avoient été prescrites, le Comte devoit assurément l'emporter, & Amarance auroit été condamnée à donner la preference à ce Cavalier dans son cœur & dans son estime ; mais comme la Reine avoit voulu être neutre, personne n'osoit s'expliquer. Cependant on attendoit son jugement, les deux Amans avoient accepté le parti, & le Duc ne doutoit point de son infortune.

La Reine ne voulut pas l'acabler en si bonne compagnie, & pour n'être pas aussi entierement injuste envers le Comte, elle dit que puis que c'étoient là les affaires d'Amarance, qu'elle en jugeât elle-même ; & qu'elle condamnoit les Cavaliers à s'en raporter absolument à ses sentimens. Chacun des Amans lui parla d'abord par ses regards ; le Duc lui demandoit grace pour son embarras, & le Comte vouloit qu'on lui rendit justice.

Amarance eut besoin de tout son esprit pour les sortir d'affaires sans les perdre, elle repondit que puis que la Reine n'avoit pas daigné le faire, ce seroit à leur respect & à leurs manieres à en decider, & qu'elle n'en jugeroit que par là. La Reine parut infiniment satisfaite de ce ménagement, elle railla le Duc, & fit craindre plus d une fois au Comte, un aussi dangereux rival que celui-là,

Cependant Amarance ne s'expliquoit pas. Ces Amans avoient beau faire parler leur

respect & leur tendresse, elle ne prononçoit rien en faveur de pas un d'eux, & si par ses manieres elle ne leur ôtoit pas tout à fait l'espoir, elle ne leur laissoit pas une trop grande confiance. Une jeune & belle personne est obligée d'essuyer tous les jours à la Cour cent bagatelles. Amarance regardoit dans cette vuë tout ce qu'elle souffroit de ses deux Amans, elle en faisoit un amusement de cœur; mais ce n'étoit en effet qu'un veritable amusement pour elle;jamais ces deux Cavaliers, quelques adroits & quelques spirituels qu'ils fussent, n'en purent faire une affaire serieuse avec elle.

On voyoit bien que c'étoient les deux qu'elle estimoit davantage de toute la foule des Courtisans qui lui en contoient; mais il n'étoit pas si aisé de sçavoir pour lequel des deux elle avoit un plus grand panchant. Si son cœur s'expliquoit en secret, son air n'en faisoit rien paroitre, & jamais Amans ne furent plus à couvert de cette facilité generale qui dégoute les gens delicats.

Ils vécurent long-tems en cet etat, incertains pour qui se declareroit la fortune: mais enfin, soit que le cœur d'Amarance eût quelque honte d'être si long-tems sans amour, ou que son heure approchât,ou que le Comte comme un vieux routier en amour, sçeut des détours qui étoient encore inconnus au Duc, il s'insinua effectivement un peu mieux que son rival, dans le cœur de sa maîtresse.

L'amour est une de ces choses qu'on ne sçauroit cacher. Le Duc s'apperçut que le

cœur d'Amarance étoit d'intelligence avec la fortune pour le trahir. Il souffrit ce coup avec toute la douleur qu'un cœur tendre & bien fait a coutume de recevoir les coups de cette nature. Il se prit aux Astres de son malheur, & il ne put s'empêcher de s'en plaindre à Amarance même.

Un jour qu'il la trouva un peu à l'écart dans la chambre de la Reine, il s'approcha d'elle fort respectueusement à son ordinaire, & lui dit qu'il sçavoit bien qu'il n'avoit pas droit de lui rien demander, ni de lui faire nuls reproches, qu'elle ne commettroit point d'injustice quand il lui plaitoit d'oublier un malheureux qui l'aimoit éperduëmenr ; mais que cependant elle ne trouvât pas mauvais qu'il lui dit que... Je ne souffrirai pas que vous me disiez rien, interrompit precipitamment Amarance, qui devina ce qu'il vouloit dire, si vous ne changez de langage ; je suis peu accoutumée à vous entendre plaindre, & je m'assure si fort de ne vous en donner jamais aucun sujet, que je ne sóuffrirai pas que vous me parliez long-tems sur un ton plaintif.

Ce peu de paroles prononcées d'un ton flateur, calmerent la douleur du Duc. Il crût avoir vû les choses dans un faux jour, & il ne douta pas que la jalousie qui trouble ordinairement les esprits, ne lui eût fait prendre pour une preference, ce qu'Amarance donnoit au Comte par une complaisance generale. Mais ce qu'elle ajouta en le quitant, acheva de le confirmer dans un mal-

heur dont il avoit eu déja d'assez forts pressentimens. La Reine l'ayant fait appeller pour lui rendre compte de quelque chose, elle le quita, mais ce fut seulement après lui avoir dit de ne s'ériger point en Jeremie, s'il vouloit lui plaire. Vous n'aurez jamais besoin de vôtre secours auprès de moi, poursuivit-elle, vivez en repos, puis que je veux bien vous avouer, que quelque chose de plus fort que vous-même, vous assure de mon souvenir & de mon estime.

Il n'est point de cœur à l'épreuve de ces douceurs, le Duc s'y abandonna entierement, & il y repondit par une profonde reverence, mais animée d'un transport de joye si grand, qu'il ne fût pas mal-aisé à ceux qui le virent, de connoitre qu'il venoit d'entendre quelque chose de fort obligeant. Il s'en retourna chez lui infiniment satisfait, & plus convaincu que jamais des bons sentimens d'Amarance. Il est constant que ce qu'elle sentoit pour le Comte ne pouvoit pas s'appeller amour. Cette insensibilité pretenduë étoit demeurée dans des termes qui devoient plutôt la faire passer pour une moindre insensibilité, que pour un veritable penchant. Ce qui suit le fit bien connoitre, & on peut dire que tout ce que ce jeune cœur faisoit alors, n'étoit que pour se disposer à bien aimer un jour.

Cependant le Comte s'ennuyoit de n'avoir pas un retour plus considerable ; il mesuroit la recompense qu'il attendoit, à l'amour qu'il avoit pour Amarance, il n'ou-

blioit rien pour meriter toute la sienne, & le Duc eut bien-tôt de plus justes sujets de jalousie. Il ne se croyoit pas peu malheureux, il n'osoit plus se plaindre après la défense d'Amarance, & il étoit trop amoureux pour n'être pas sensiblement touché. La fortune prit pourtant soin de le consoler un peu de ce côté-là, tandis qu'elle travailloit d'ailleurs à la ruine entiere de ses affaires.

Ce n'est pas un petit soulagement dans nos malheurs qu'un ami fidele qui prenne part à nos infortunes, & à qui nous puissions les communiquer. Elle en fit naitre un au Duc tout à propos. Il avoit lié autrefois à Rome une étroite amitié avec l'homme du monde le plus aimable, & depuis ce tems ils avoient entretenus par lettres ce doux commerce. Cet ami du Duc avoit toutes les belles qualitez qu'on peut desirer en un homme de haute naissance. Il étoit Espagnol, quoi qu'on lui eût donné un nom à la Romaine, & l'air dont on le faisoit élever marquoit bien qu'il n'étoit pas un homme du commun. Il avoit été envoyé à Rome si jeune qu'il ne s'en souvenoit quasi pas; & on s'étoit contenté de lui dire qu'il n'y alloit de rien moins que de sa vie, si on venoit à le découvrir. Quoi que Rome dût passer pour sa patrie, puis qu'il y avoit été élevé dès son bas âge, il avoit toujours conservé pour l'Espagne ce tendre penchant qui est si naturel aux honnêtes gens pour leur pays. Il voulut absolument aller faire un voyage à Madrid, dans le tems où le Duc de Najera avoit be-

soin, comme nous avons dit, d'un ami fait comme lui. Il ne voulut pas le surprendre, il lui fit sçavoir son dessein par un billet qu'il mit dans une lettre qu'on lui écrivoit, le billet étoit conçu en ces termes :

BILLET.

„ JE ne sçai ce que le sort me prepare au-
„ près de vous ; mais je m'y sens attiré
„ par une force secrette à laquelle je ne sau-
„ rois plus resister, mon cœur est naturelle-
„ ment tendre, comme vous sçavez, pour lui
„ donner d'abord quelque exercice, prevenez
„ celui de quelques-unes de vos Belles en
„ ma faveur, je me consolerai par là de la
„ perte de mon Iris que j'abandonne, nôtre
„ commerce sera si tendre, que nous pour-
„ rons donner aux plus insensibles l'envie
„ d'entrer en quelque traité d'amour, & nous
„ servirons d'exemple à tous ceux qui vou-
„ dront aimer passionnément. Adieu, atten-
„ dez-moi avec autant d'impatience que j'en
„ ai de vous embrasser.

DOM CAMILLE.

Le Duc reçut ce billet avec toute la joye qu'on ressent pour l'ordinaire à une nouvelle de cette nature, mais l'arrivée de ce fidele ami fut pour le Duc un de ces redoublemens de joye qu'on ne goute que rarement. Il ne put pas même la lui temoigner toute entiere à cause de l'embarras de la journée. Il y

avoit bal chez la Reine, & le Duc qui vouloit paroître d'une maniere à meriter tous les regards d'Amarance, n'avoit pas une legere occupation.

Dom Camille l'auroit suivi s'il eut été moins fatigué; mais le repos étoit pour lui un regal plus agreable que celui que la beauté des Dames eut pû donner à ses yeux. Pourtant comme il n'étoit pas encore hors de la saison des violentes tentations, ce que le Duc lui avoit dit de la galanterie de la Cour, lui revint dans l'esprit, & il commença de se repentir de n'avoir pas suivi le Duc qui avoit voulu l'amener.

Un jeune Cavalier étranger qui logeoit dans le même Hôtel où on lui avoit preparé un appartemeut, s'offrit à l'acompagner lors qu'il l'entendit se plaindre, & il le pressa même après cela de si bonne grace, que Dom Camille se resolut enfin d'aller voir une pompe qui ne se voit pas tous les jours.

Amarance dansoit quand ils arriverent, nos deux Etraugers furent également éblouis de sa beauté, & Dom Camille sentit dans le moment pour elle, ce qu'il n'avoit senti pour personne, lui qui avoit pourtant fort aimé. Ils tomberent d'acord qu'on ne pouvoit rien voir de semblable, & qu'une intrigue galante avec cette aimable personne, feroit bien de l'honneur, à celui qui pourroit être assez heureux pour en devenir le Heros. La curiosité les poussa également de savoir son nom, & celui à qui ils s'adresserent, pour la contenter, leur dit qu'elle s'appelloit Amarance,

& qu'elle avoit l'honneur d'être auprès de la Reine de Portugal qui l'aimoit éperdûment.

L'amour jouoit cependant son rôle, mais il ne faisoit pas également du chemin. Dom Camille regardoit incessamment Amarance, & avaloit à longs-traits par ses yeux, un poison qui faillit aprés à lui couter la vie. Pour l'autre qui n'avoit pas le cœur si sensible, la beauté d'Amarance n'avoit pas fait sur lui un si prompt effet. Il avoit consideré à loisir toutes choses, & songeoit déja à s'en retourner avant que Dom Camille eût fait l'honneur aux autres beautez de remarquer leurs apas. Il falut pourtant s'en separer; mais il ne s'en separa que des yeux, & il s'en revint chez lui si plein de cette belle idée, que le sommeil même en eut du respect.

Le Duc étoit déja dans sa chambre qu'il n'avoit pas encore fermé l'œil, il venoit savoir comme il se portoit. Assez mal pour mon repos, dit-il galamment, & si vous ne vous hâtez à me livrer à cette Iris que je vous ai demandée, je sens bien que mon cœur vous échapera, & que je n'en saurois être long-tems le maitre. Le Duc ignoroit qu'il eût veu la Cour, il se prit à rire de cette soudaine passion, & remarquant dans la chambre où étoit Dom Camille, un tres-beau portrait, il crut qu'il vouloit lui dire en riant, qu'il étoit déja amoureux de la personne que cette peinture representoit. Vous êtes donc bien tendre, mon cher, dit-il, hé que feriez-vous si vous aviez vû ma mai-

treſſe qui eſt une beauté parfaite, puis qu'une autre qui ne peut être que l'effet de l'imagination d'un Peintre, vous met en feu?

Dom Camille étoit trop preoccupé de ſon idée, pour remarquer toutes les paroles du Duc; ainſi il lui fit une reponſe generale, & lui dit, que pourvû qu'il pû toucher le cœur de celle dont il parloit, il l'aſſuroit qu'il ne deviendroit jamais ſon rival. Il ne doutoit pas que la maitreſſe du Duc ne fut infiniment parfaite, ſon attachement n'en juſtifioit pas mal la beauté; il ſçavoit que le Duc avoit le goût delicat, & qu'une beauté mediocre n'étoit pas capable de lui donner dans la vuë, ni de rendre ſenſible un cœur qui l'étoit naturellement. Mais il ne pouvoit pas ſe perſuader qu'il ſe put même trouver dans le monde quelque choſe de plus parfait que ce qu'il avoit veu.

Je vous recommande à tantôt, mon brave, lui dit le Duc en riant, & cependant, pourſuivit-il, prenez la peine de vous lever, & aprés un méchant diné que je veux que nous allions prendre enſemble, je vous détromperai facilement. Là-deſſus il lui fit cent queſtions ſur ſes anciennes connoiſſances de Rome. Il demanda les particularitez de la vie & de l'emploi des perſonnes qu'il avoit eſtimées en ce pays-là, il lui fit rendre compte de toutes ſes intrigues galantes, & Dom Camille contenta pleinement ſa curioſité. Mais aprés lui avoir rendu compte de tous ſes pechez ſecrets, c'eſt ainſi qu'il appelloit ſes galanteries avec ſes Cloris & ſes Caliſtes,

il voulut ſavoir quelles influences benignes les Aſtres avoient pû verſer dans ſon ame, pour l'avoir pû rendre ſenſible,

L'hiſtoire de la ſenſibilité du Duc avoit plus d'un accident, l'amour ſembloit avoir pris plaiſir de les ménager, & tout cela demandoit un peu plus de tems qu'il ne leur en reſtoit. Le Duc s'excuſa là-deſſus, & lui promit après le diné de lui en faire un recit fidele. Cependant, ajouta-t-il, je ne doute pas que vous n'ayez été ſurpris à la nouvelle de mon changement. Dom Camille avoua que c'étoit-là un de ces coups rares qui n'arrivent pas tous les jours, & qu'on peut regarder comme des miracles d'amour, & pourquoi l'amour n'auroit-il pas les ſiens comme la nature? Mais il en avoit été moins ſurpris, que ceux qui ne ſe connoiſſoient pas aux effets de l'amour auſſi-bien que lui. Mais, pourſuivit-il, ne ſuis-je qu'un demi Prophete, & n'avez-vous point eſſuyé les malheurs dont je vous menaçois? Cette fierté inconcevable avec laquelle vous rejettiez autrefois les careſſes & les avances engageantes de.... ne vous a-t-elle point attiré de méchantes affaires? L'eſprit, le merite, & la beauté de ces aimables perſonnes, les rendoient aſſurément dignes d'une plus heureuſe fortune que celle qu'elles rencontroient chez vous, & je vous avouë que les froideurs avec leſquelles vous les receviez, meriteroient de n'avoir pas été ſans punition. Je vous entens, repondit precipitamment le Duc; ſavoir ſi l'amour ne ſe vange

pas comme vous disiez, & s'il ne m'a point livré pour punir mon orgueil, entre les mains d'une personne qui rejette mes vœux & mes soupirs, comme je méprisois autrefois les avances des autres. Je vous avouë, poursuivit-il ingenument, que je ne puis pas m'estimer tout à fait heureux, mais graces à l'amour, j'en connois de plus miserables, & je ne crois pas que j'attire fort vôtre compassion, quand vous saurez qu'avec la liberté du cœur & des yeux que l'on me laisse, on ne me défend pas de parler.

Cependant ils étoient arrivez chez le Duc en discourant de la façon, & ils commençoient de renouveller leurs tendresses, quand ils virent entrer un des amis du Duc qui mangeoit quasi tous les jours avec lui, & qui venoit encore ce jour-là dans le même dessein.

Le Duc avoit donné ordre qu'on le laissât seul avec Dom Camille, mais ses gens ne crurent pas qu'on dût fermer la porte à celui-ci; ainsi il se vit obligé de souffrir la compagnie d'un homme, qui en toute autre rencontre ne lui auroit pas été incommode.

Les incommodes ne le sont jamais à demi. Cet homme qui étoit naturellement grand causeur, voulut leur faire part de quelque querelle qui s'étoit passée à l'issuë du bal, & de ce conte passant à un autre, il enfila une si longue suite, que non seulement pendant le repas, mais même long-tems après, ils furent contrains de garder quasi toujours le silence.

Il les auroit même fatiguez davantage, si celui qui avoit ordre d'aller savoir tous les jours à quelle heure Amarance étoit visible, ne fut venu avertir qu'il faloit qu'il se dépêchât, s'il vouloit jouir ce jour-là de cet avantage.

La Reine de Portugal devoit donner audiance à quelques Ambassadeurs, après quoi elle devoit être seule le reste de la journée, & on ne doutoit pas qu'Amarance ne fut obligée de s'enfermer avec elle.

*Fin de la troisiéme Partie.*

JOURNAL

# JOURNAL AMOUREUX D'ESPAGNE.

## QUATRIEME PARTIE.



LE Duc accourut precipitamment au Palais avec son ami, dès qu'on lui eut apris le danger où il étoit de ne pas voir Amarance de la journée ; mais à peine avoient-ils resté un moment dans l'antichambre de la Reine, que Dom Camille se vit embrassé par un homme qu'il avoit connu fort particulierement en Italie. C'étoit un homme de fortune, mais de grand merite, qui ayant quité la Ville de Rome pour quelque chagrin secret, avoit passé dans l'Espagne, & s'étoit insinué si adroitement auprès d'une Dame de la premiere qualité, qu'elle

en avoit fait son époux, & lui avoit acheté une des premieres charges à la Cour.

Dom Camille repondoit aux honnêtetez de ce galant homme, lors qu'Amarance sortit de la chambre de la Reine pour aller chercher dans la sienne quelque chose que la Princesse lui demandoit. Le Duc courut precipitamment à elle, & s'aprochant doucement de son oreille, lui demanda un quart d'heure dans la journée pour lui presenter un de ses amis, qui avoit passé la mer, dit-il en riant, pour lui venir rendre ses hommages. Amarance lui repondit obligeamment que ses amis seroient toujours si bien venus auprès d'elle, qu'elle ménageroit même plus de tems qu'il ne lui demandoit, afin de lui faire connoitre qu'il ne lui étoit pas indifferent. Et après ce peu de paroles elle se démêla de toute la foule des Courtisans, qui vouloient à l'envi lui donner la main pour la conduire ; si bien quà peine Dom Camille put-il la voir.

Le trouble secret que l'on sent aux approches de ce que l'on aime, lui apprit bien-tôt que c'étoit, & sans le sçavoir precisément, il comprit que c'étoit celle-là même qui dès le soir auparavant avoit commencé de le consoler si avantageusement de tout ce qu'il avoit abandonné en Italie. La vuë du Duc qui revint dans le moment d'auprés d'Amarance, augmenta ce trouble ; il avoit suivi comme les autres, & il venoit rendre compte à son ami de ce qu'il avoit fait.

Ce trouble n'étoit pas assez grand pour déconcerter Dom Camille, mais il ne pût

s'empêcher d'en rougir. Le Duc n'en comprenoit pas le mistere, il ignoroit que Dom Camille eût été au bal ; si bien qu'il crut de bonne foi qu'il rougissoit de honte d'avoir été detrompé,& d'avoir vû quelque chose en la personne d'Amarance de plus parfait que tout ce qu'il avoit pû imaginer. Il lui sçeut même bon gré de ce petit embarras, parce qu'il ne faisoit pas peu d'honneur à la beauté de sa maitresse, & il commença de lui demander son avis sur ce qu'il venoit de voir ; que vous en semble,Dom Camille,lui dit il, ne voila-t-il pas dequoi faire oublier toute l'Italie ensemble ?

D. Camille ne repondit à ce peu de mots que par un soupir qui auroit sans doute expliqué au Duc une chose qu'il auroit été bien marri d'entendre s'il eût été moins preoccupé de sa passion. Il vouloit la faire connoitre à son ami, si bien que sans écouter autre chose que ce qu'elle lui inspiroit, il fit en peu de mots le portrait d'Amarance tel que l'amour l'avoit gravé dans son cœur, & ensuite lui avoua que c'étoit celle-là même qui avoit soumis à l'amour un cœur qu'il croyoit insensible jusques au tombeau.

Mais ce n'étoit pas assez pour un ami, il faloit lui découvrir le commencement & le progrez de cette passion, c'est ce qu'il fit. Il lui raconta en peu de mots ce qu'il avoit fait pour s'empêcher de l'aimer, l'avanture du jardin,l'arrivée de son rival ; en un mot toute la suite de son histoire.

Cette confidence déconcerta encore da-

vantage Dom Camille, il fut si surpris d'entendre ce que lui disoit le Duc. qu'il n'auroit sçeu l'être davantage, & il ne se vit pas peu embarrassé à savoir ce qu'il avoit à faire ; il aimoit déja passionnément Amarance, & d'ailleurs il étoit ami, mais sincere du Duc de Najera, si bien que de quelque côte qu'il se tournât il prevoyoit des choses fort cruelles pour son repos. S'il perseveroit dans son amour, il trahissoit son ami ; s'il se piquoit d'être fidele, il s'arrachoit le cœur, & se condamnoit le reste de ses jours à une gehenne épouventable, ainsi l'amour & le devoir déchiroient ce cœur trop fidele, & trop amoureux tout ensemble.

Le Duc y auroit aisément pris garde s'il avoit été moins attaché à faire le recit de son histoire, l'arrivée des Ambassadeurs lui en ôta même tout à fait le moyen. La ceremonie fut assez longue, Dom Camille eut tout le tems qu'il faloit pour se rassurer, & le Duc à qui un de ses amis vint raconter quelque chose en secret, lui laissa assez de loisir pour penser à ce qu'il avoit à faire.

Il resolut donc de ne rien faire connoitre à son ami de ce qui se passoit dans son ame, & de se ménager si bien avec Amarance dans l'entrevuë qu'elle avoit fait esperer, qu'il ne donnât rien à connoitre de son amour. Pour cet effet il resolut de ne rien dire d'obligeant & de flateur à Amarance, que ce que la civilité ne veut pas qu'on taise. Mais que les resolutions des Amans sont frivoles, la vuë d'Amarance lui fit oublier tous ses des-

seins, & il falut que l'ami cedât à l'amant dans cette rencontre.

Aprés que la Reine eut donné audience, elle s'enferma dans son cabinet, comme elle avoit resolu, & Amarance profita de ce moment de liberté pour tenir sa parole au Duc de Natera. Ce genereux ami lui presenta Dom Camille, avec cette confiance que l'on fait paroitre ordinairement quand on a des amis qui nous font honneur, & il dit à sa maitresse cent choses obligeantes sur l'esprit & le merite de son ami ; laissant, disoit-il, faire le reste à sa bonne mine.

Dom Camille ne détruisit pas ses bons sentimens, il repondit à toutes choses fort galamment, & tourna tout ce qui se dit d'une maniere si flateuse, & si engageante pour Amarance, qu'il l'engagea en effet. Elle n'en fut plus la maitresse, & dés ce moment elle sentit pour lui des choses qu'elle ne se seroit point pardonnées, si la suite ne lui eut fait connoitre que c'étoit un de ces effets de simpathie dont on ne sçauroit rendre raison.

Le Cavalier avoit assurément tout ce qu'il faut pour gagner plus que l'estime des belles personnes ; mais à ce moment tout son air étoit passionné, & ses yeux ne promettoient rien que son cœur n'eût bien voulu tenir ; Amarance y prit garde avec plaisir, mais elle eut quelque honte de voir qu'un inconnu fit sur son cœur dans une premiere conversation, ce que la galanterie de toute la Cour n'avoit pû faire depuis si long-tems. Pour la faire cesser, elle prit un faux fuyant pour les

quiter, mais elle les quita d'une maniere si obligeante pour Dom Camille, qu'elle lui fit bien connoitre que sa conversation ne lui avoit pas déplû.

Le Duc qui ne soupçonnoit ni l'ami ni la maitresse, prit toutes ces douceurs sur le pied des civilitez ordinaires, & également charmé de l'un & de l'autre s'en retourna chez lui avec son ami. Il le croyoit pleinement détrompé de ses premieres imaginations, c'est ainsi qu'il traitoit les premiers sentimens que Dom Camille avoit fait paroitre ; ainsi ils ne parlerent plus que des belles qualitez d'Amarance, & ils ne se separerent que pour aller prendre du repos.

Le Duc qui s'étoit aprivoisé avec l'amour dormit à son ordinaire, mais Dom Camille ne reposa jamais plus mal, la maitresse & l'ami combatoient dans son cœur d'une maniere cruelle, & parce que chacun vouloit être le maitre, il n'y en avoit pas un qui triomphât. Le combat dura plusieurs jours, la vuë d'Amarance en redoubloit la violence, mais il devint enfin si rude, que Dom Camille en fut malade. Son ami en attribua la cause à la fatigue du voyage ; mais l'éclairée Amarance en découvrit la verité, il n'en faloit pourtant rien témoigner.

Elle le fit en effet ; quand le Duc lui en porta la nouvelle elle feignit de n'y prendre part qu'à sa consideration, mais dans l'ame elle en eut une douleur mortelle.

Elle avoit fait confidence à une des filles de la Reine, qui étoit sa meilleure amie, de sa

premiere converſation avec Dom Camille, de la bonne grace, de l'eſprit & du merite du Cavalier ; elle ne lui cacha pas non plus ſon chagrin, & elle s'y abandonna ſi fort, que cette fille ne put s'empêcher de lui en faire des reproches, Quoi, dit-elle, cette Amarance qui a veu ſans amour celle de toute la Cour, que la paſſion du Duc de Najera n'a pû toucher, à qui les empreſſemens du Comte de Saint Jean ont été indifferens, ſe rendra à la premiere vuë d'un Italien, qui ſuivant l'humeur ordinaire des jeunes gens, l'abandonnera au premier jour, comme il a abandonné ce qu'il aimoit apparemment en ſon pays. Ah ! ſoyez plus raiſonnable, Amarance, & ſouvenez-vous que vous êtes faite pour quelque choſe de plus grand.

Amarance lui repondit que c'étoient les avis d'une bonne amie ; qu'elle voyoit bien qu'ils partoient d'une ame bien faite, mais qu'ils ne penetroient pas ſon cœur ; qu'elle ſentoit quelque choſe qui lui parloit ſi avantageuſement pour Dom Camille, qu'il ne lui étoit pas poſſible de le regarder comme le reſte des hommes. J'ai des égards pour lui, ajoutoit-elle, que je n'ai jamais eus pour perſonne ; & j'oſerois dire avec tout cela que ce n'eſt point là de l'amour. Si ce n'eſt pas amour, repondit ſon amie en riant, c'eſt du moins une grande diſpoſition à le devenir.

Amarance étoit reſoluë d'y mettre ſi bon ordre, qu'on ne lui reprochât jamais cette foibleſſe. Mais quoi qu'elle n'oſât pas ſeule-

ment concevoir la moindre pensée d'effacer Dom Camille de son cœur, elle sentoit bien qu'elle mouroit plutôt que de lui faire connoitre de quelle façon il y étoit.

L'amour & la fortune travailloient ainsi pour cet heureux Etranger; cependant il s'oposoit à leurs bons desseins. Comme il étoit infiniment bon ami, il imaginoit quelque chose de si honteux pour lui d'être venu au delà des mers pour ruiner son ami auprès de sa maitresse, ou du moins pour troubler sa felicité, qu'il étoit enfin resolu de n'écouter plus que l'honneur.

Il est constant que son ami meritoit quelque sacrifice, l'honneur vouloit qu'il lui en fit un entier de ce qu'il avoit commencé de sentir pour Amarance, & c'est ce qu'il vouloit faire aussi. Quoi qu'il fut veritablement toujours un peu malade, il feignoit pourtant de l'être encore davantage, pour avoir un pretexte honnête de ne pas revoir Amarance, & laisser ainsi effacer ses premieres impressions. Mais il avoit beau faire, on ne se joüe pas impunément à l'amour. Amarance regnoit déja si imperieusement sur son cœur qu'il ne lui étoit pas possible de l'en effacer entierement. Ses efforts le consoloient, & en effet il n'oublioit rien de tout ce que devoit faire un bon ami. Il s'occupoit à faire de petits vers, & le bon Duc de Najera ne manquoit pas de les porter à Amarance, parce qu'il savoit qu'elle se plaisoit à ces bagatelles.

Un jour que sa bonne fortune lui faisoit esperer quelque changement dans son destin,

& qu'il imaginoit le plaisir qu'il auroit de pouvoir acorder l'ami avec la maitresse, & l'honneur avec son amour, il fit un Madrigal qui fit connoitre au Duc, qui le porta d'abord à Amarance, qu'il n'étoit pas bien loin du dernier periode de son malheur. Le Madrigal étoit conçu de cette maniere :

## MADRIGAL.

*SI j'étois aimé de Silvie,*
*Ah! vous n'oseriez pas vous en prendre à ma vie ;*
*Ennuis qui me faites souffrir,*
*Si mes égards vous ont fait naitre,*
*Quelque jour vous saurez peut être,*
*Qu'un de ses doux regards peut vous faire mourir,*

Amarance trouva celui-là plus tendre encore que tous les autres, mais ce terme d'égard ne lui plut pas ; elle donna dans le sens de Dom Camille, mais elle crût que le Duc lui avoit demandé ces égards, dans la confidence qu'il pouvoit lui avoir faite de son amour.

Les depits de l'amour sont plus violens que les autres. Amarance ne put cacher celui qu'elle avoit dans l'ame, & la froideur qui parut sur son visage après la lecture du Madrigal, fit connoitre au Duc qu'il s'y passoit quelque chose qui ne lui étoit pas avanta-

geux. Elle se contenta donc de lui demander des nouvelles de son ami, & de lui recommander de le guerir au plus vîte.

Après cela elle se retira sans souffrir qu'il l'entretint de sa passion, comme il avoit accoutumé, mais elle se retira d'une maniere si pleine de dédain, que le Duc faillit à en mourir de douleur. Il vit encore le lendemain Amarance, & la trouva toujours dans de nouvelles froideurs dont il ne pouvoit pas deviner la cause. Il ne se sentoit coupable de nul crime sur le chapitre de l'amour, & il ne pouvoit rejetter ce changement d'Amarance, que sur ce fonds inépuisable de legereté & d'inconstance qui est si ordinaire au sexe.

Dom Camille étoit trop son ami pour lui laisser ignorer plus long-tems sa douleur. Le Duc lui en fit confidence, & Dom Camille qui y auroit possible été plus sensible s'il eût moins aimé, lui conseilla de renouveller ses respects, & de faire agir auprès d'elle une conduite de tendresse si touchante, qu'elle l'obligeât à reprendre ses premiers sentimens.

Pour le servir même à sa maniere, il voulut lui faire des vers pour presenter à Amarance, puis qu'elle avoit temoigné que ceux de son air & de son caractere lui plaisoient, afin de tâcher de la faire revenir à ce temoignage de tendresse. Ils expliquoient fortement la sienne, d'abord ils faisoient voir comme quoi il méprisoit toute la nature pour elle, qu'il ne pouvoit souffrir des faveurs d'ailleurs, qu'il preferoit les maux qu'elle vouloit

bien qu'il souffrit, aux douceurs les plus agreables ; enfin après avoir bien dépeint toutes ses peines, il vouloit bien lui apprendre que bien loin de demander un retour qui paroissoit si juste, il n'osoit même élever sa pensée jusqu'au desir, qu'il conservoit de l'amour sans nul espoir, & que quand on aimoit de la façon, on meritoit d'être aimé si on n'avoit pas le bonheur de l'être.

Le Duc plia ces vers le plus galamment du monde, & les envoya à Amarance par un des siens, avec ordre de lui demander quelque reponse. Elle crut voyant le papier, que le Duc ne manqueroit pas de lui mander des nouvelles de son ami, ainsi elle le reçut avec empressement. Mais dès qu'elle apperçut que c'étoient des vers, & que le Duc ne lui parloit apparemment que de sa passion qui commençoit déja de l'importuner, elle ne se donna pas la peine de les lire, & elle repondit froidement à celui qui les avoit porté, qui lui demandoit quelle reponse il feroit à son maitre, que la chose n'en meritoit pas.

Cette froide repartie jetta ce pauvre Amant dans le dernier emportement, & toute sa raison avec ce que Dom Camille put lui representer, ne fut pas capable de le sauver de ce coup : il ne s'emporta pas contre sa maitresse, le Comte de Saint Jean fut la victime qu'il proposa à son ressentiment & à sa colere, il le regardoit comme la source de son malheur, & il ne songea plus qu'à s'en vanger. Le Comte étoit assurément son rival, mais il n'en étoit pas plus heureux, & il

commençoit de rejetter sur le Duc tous les dégouts qu'il remarquoit déja pour lui, sur le visage d'Amarance. Ainsi chacun faisoit son rival plus heureux qu'il ne l'étoit, & celui qui l'étoit veritablement sembloit ne vouloit pas l'être.

Le Comte paroissoit plus maitre de son empottement, mais il n'en sentoit pas moins toute sa disgrace. Il avoit regardé d'abord tout ce qu'il faisoit auprès d'Amarance, comme une simple galanterie, mais dès qu'il avoit sçeu qu'elle devoit suivre la Reine en Portugal, il étoit allé jusqu'au sacrement. Pour le Duc il ne se possedoit plus, & son ressentiment auroit assurément éclaté contre un homme qui ne meritoit pas sa haine, si Dom Camille ne l'eut assuré qu'on pouvoit trouver des biais pour se vanger plus seurement, & avec moins d'éclat.

La Reine avoir mille égards obligeans pour le Comte, & c'est ce qui obligeoit Dom Camille de parler ainsi ; mais soit qu'il le regardât comme un rival qui pouvoit devenir dangereux, ou qu'il n'eût en vuë que le repos de son ami, il trouva le biais dont il avoit flaté le Duc. Il trouvoit plus d'un avantage en ce qu'il imaginoit. La Reine honoroit toujours le Comte de quelques heures de son loisir, & Amarance s'y trouvoit toujours; les plus éclairez ne doutoient pas que la Reine ne prit plaisir à se faire entretenir de son époux, & de son royaume, mais le jaloux Duc de Najera ne pouvoit pas se persuader que ce ne fut pour hâter le mariage du Comte avec Amarance.

Ce que Dom Camille imaginoit devoit découvrir toutes choses,& il entendoit de bâtir là-dessus la ruine entiere du Comte. Il fut donc d'avis que le Duc gagnât par des presens considerables quelqu'une des femmes de chambre de la Reine. Comme la fidelité des domestiques n'est guere à l'épreuve d'une grande liberalité, il ne lui fut pas malaisé ; & un jour il se fit cacher dans un petit cabinet qui repondoit à la chambre de la Reine, un moment avant l'heure ordinaire de ses entretiens.

A peine y étoit-il entré que le Comte parut dans la chambre de la Reine, on fit retirer tout le monde, & quelque part qu'Amarance eût au cœur de la Reine, elle n'en eut pas ce jour-là en leur entretien. Ils entrerent d'abord en matiere ; & la Reine après avoir un peu parlé du Roi son époux, se fit redire les particularitez de quelques affaires d'état, dont le Comte lui avoit parlé le jour d'auparavant.

Cet entretien fut infiniment agreable au Duc, parce qu'Amarance n'y entra pour rien. Il sortit secretement de son poste dès que le Comte se fut retiré, & il courut au plus vite chez Dom Camille, pour lui apprendre le veritable sujet des entretiens. Dom Camille qui ménageoit sa crainte pour ne pas faire connoitre au Duc toute son amour, eut d'abord de la peine à l'en croire, mais qui est-ce qui ne se flate pas en amour ? La joye qui paroissoit sur le visage du Duc ne justifioit pas mal ses paroles, mais son cœur n'étoit

pas content. Le Comte ne lui paroissoit pas alors trop heureux, mais c'étoit assez qu'il put le devenir pour meriter toute sa haine. Il vouloit absolument trouver le moyen de l'écarter, & il ne sentoit pas son bonheur trop assuré, tandis qu'il verroit le Comte auprès d'Amarance.

Dom Camille le vouloit de même, mais en ruinant les affaires du Comte il vouloit qu'on ne perdit rien du respect qu'on devoit à la Reine. Il sera assez mal-aisé, dit le Duc, mais tout le respect que je dois à la Reine ne sauroit m'empêcher d'écouter mon cœur, & ses interêts me doivent être plus chers que le repos de la Princesse. Là-dessus, il dit à Dom Camille qu'il vouloit se servir de ses entretiens secrets de la Reine avec le Comte, pour la ruine de son rival. Il avoit des gens à sa devotion tous prêts à publier jusques au crime, s'il eût eu l'ame assez noire pour y penser, mais il se contentoit qu'ils fissent glisser adroitement le soupçon de quelque legere tendresse de la Reine pour le Comte, sur l'indiscretion du Portugais.

Tout cela même peut se faire, reprit Dom Camille, sans causer d'embarras à une Princesse qui aime Amarance avec tendresse; faites-le lui savoir à elle seule, & comme elle ne croira pas qu'on ait cette precaution, elle ne manquera pas de traiter le Comte, comme si veritablement il l'avoit publié à toute la terre. Le Duc qui n'en vouloit qu'au Comte, donna dans le sentiment de Dom Camille, il n'y trouvoit pas moins de seureté qu'en son

dessein, mais se souvenant d'avoir vû un tres-riche bijou entre les mains du Comte, il crut qu'il faloit l'apuyer encore par là.

Il écrivit un billet pour la Reine, comme si une personne zelée pour sa gloire lui eut donné, puis que le Comte de Saint Jean ne cachoit pas qu'il étoit assez heureux pour ne lui être pas indifferent, & qu'il faisoit même voir quelque marque de ses faveurs. Le billet étoit conçu en ces termes :

---

## Avis à la Reine de Portugal.

MADAME,

,, On vous trahit, & la tendresse dont vous ,, honorez le Comte de Saint Jean n'est plus ,, un secret, celui qui le publie étourdiment ,, connoit mal le prix de l'honneur que vous ,, lui faites. & le bijou que V.M. lui a donné ,, est une faveur dont il se rend indigne par ,, son peu d'ambition ; prenez-y garde, ,, Madame, ou craignez que cet indiscret ,, qui m'a sacrifié le secret de vos entretiens ,, & de vos faveurs, à moi qui ne demandoit ,, pas à les savoir, ne les découvre à quel- ,, qu'autre qui sera aussi peu sage que lui.

Il ne faloit plus que faire glisser ce billet entre les mains de la Reine, sans qu'elle s'en

apperçut. Le Duc le plia comme une lettre dont on a jetté l'envelope, & le mit entre les mains de cette femme qui n'avoit pas été insensible à ses honnêtetez.

Cette adroite fille joüa si bien son rôle, qu'un matin ce papier tomba d'avec les jupes de la Reine, lors qu'elle sortoit de sa chambre. Elle crut que c'étoient quelqués-unes des derniers vers qu'Amarance lui avoit fait voir : ainsi elle le reçut de la main de celui qui le releva, sans se mettre en peine de les lire. L'apresdinée, causant tête à tête à son ordinaire avec Amarance, sur le chapitre de ses galans, ils tomberent sur les derniers vers du Duc. La Reine lui demanda quelle colere il lui reprochoit. Nulle, Madame, repondit Amarance ; il me semble pourtant, dit la Reine avec un petit sourire, qu'il écrit à l'irritée Amarance : c'étoit en effet le titre des vers : disant ces mots elle mit la main dans sa poche, elle croyoit de les y trouver ; mais elle fut bien surprise lors qu'au lieu des vers qu'elle cherchoit, elle vit une espece de lettre écrite d'une main qui ne lui étoit pas connuë.

Le seul titre d'avis lui causa un dépit extrême pour cette hardiesse peu commune, dès qu'elle y eut jetté les yeux ; mais aussitôt qu'elle eut fait la lecture ent ere, elle en fut étourdie jusques à l'accablement. Amarance fit tous ses efforts pour le dissiper, mais il ne se dissipa que pour faire place à une colere horrible. Elle courut chez le Roi, & le trouvant dans son cabinet elle y entra brusquement, & par un torrent de larmes que la

colere & la douleur lui faisoient verser, elle lui demanda justice de l'insolence du Comte.

Le Roi fut touché des pleurs de sa fille, mais il avoit conçu trop d'estime pour le Comte, pour le croire capable de manquer de respect pour la femme d'un Prince qui l'honoroit de ses bonnes graces. Il dit donc à sa fille qu'elle s'étoit émuë legerement, que le Comte étoit trop sage pour vouloir lui déplaire, & qu'il craindroit trop son courroux & celui du Roi de Portugal, pour s'exposer à le fâcher. Je n'en suis que trop convaincuë, reprit la Reine, & le zele d'une personne à qui il en a fait une fausse confidence, ne vous en laissera pas douter, si vous prenez la peine de lire ces lignes.

Elle presenta le billet au Roi achevant de parler ainsi. Ce Prince ne fut pas peu embarrassé après l'avoir lû ; il avoit de la peine à croire le Comte coupable, mais aussi après des termes si precis, malaisément pouvoit-on le croire innocent. Il s'arrêta un moment sans rien dire, après quoi il fut d'avis que la Reine l'envoyât chercher chez elle, pour voir comme il se défendroit sur ce chapitre.

L'air de confiance avec lequel il entra dans la chambre de la Reine, auroit aisément justifié son innoceuce, si l'esprit de la Reine eut été moins preoccupé, bien loin de produire ce bon effet, il ne fit que renouveller son dépit, & assurément elle lui auroit temoigné toute sa colere, si un reste de raison ne l'eût empêché : elle lui fit cent reproches, elle le menaça de la colere du Roi son époux, elle

le traita comme le dernier des hommes; enfin elle n'oublia rien de ce que le ressentiment peut inspirer dans ces sortes de rencontres.

Il n'est pas plaisant, quelque innocent que l'on soit, d'essuyer ces sortes de caprices. Le Comte ne se sentoit pas coupable, il ne put pourtant voir sans une mortelle douleur la colere de la Reine. Il craignoit même qu'on ne l'expliquât d'une autre maniere s'il la faisoit paroitre; ainsi il la cachoit autant qu'il lui étoit possible.

Cependant il faloit se justifier, & le silence ne le fait pas dans ces rencontres. Il repondit à la Reine avec le dernier respect, qu'il n'osoit pas entreprendre de se justifier, de peur de lui être injurieux, qu'il n'examinoit pas dequoi il étoit coupable, ni par quel endroit il avoit pû meriter son courroux; mais qu'il étoit assuré que s'il ne respectoit pas trop sa creance pour oser la combatre, il paroitroit bien tôt innocent. Voilà qui vous en convaincra, lâche, reprit precipitamment Amarance, qui n'étoit pas moins en courroux que sa maitresse, & vous ne sauriez lire ces lignes, ajouta t-elle, en lui montrant le billet qu'elle tenoit entre ses mains sans avoüer vous même la trahison.

Le Comte prit le billet, il le lût, & après la lecture il repondit à la Reine sans s'émouvoir, que la bonté dont elle l'honoroit avoit assurément fait des jaloux, & que c'étoit de là d'où venoit le coup. Et pour témoigner à V.M. poursuivit-il, combien je suis peu digne des reproches qu'elle me fait, & de tout

son ressentiment ; commandez, Madame, qu'on m'arrête prisonnier, & s'il se trouve personne au monde qui ose soutenir le crime dont on m'acuse, je me condamnerai moi-même, & donnerai tous les tours qu'on voudra au faux-fuyant qu'on aura inventé pour cacher le veritable sujet de ma prison. Mais, continua-t-il, avec une profonde reverence, si ce n'est que le simple soupçon qui me rende criminel, V. M. aura, s'il lui plait, la bonté de me rendre toute l'estime dont elle m'a honoré jusques ici.

Il dit cela avec tant de bonne grace, & d'un air qui sentoit si peu son criminel, que cette grande preoccupation de la Reine commença à se dissiper. Elle n'écouta pas seulement, mais elle approuva même un biais que l'innocent Comte proposa pour découvrir la verité. Il fut d'avis que la Reine appellât toutes ses filles dans sa chambre sous quelque faux pretexte, & qu'elle fit passer la lettre pretenduë pour un avis qu'on lui donnoit d'une conspiration contre l'Etat.

Il faloit parler de cet affaire comme par forme d'entretien particulier, on ne devoit pas oublier la moderation du Roi, & on devoit dire que la bonté avec laquelle il offroit de pardonner aux coupables, & leur donner même des recompenses, s'ils venoient eux-mêmes découvrir l'intrigue, n'étoit pas moins équitable que l'arrêt de mort qu'il avoit prononcé contre eux si on les découvroit par quelqu'autre voye.

La chose étoit bien imaginée, la Reine

voulut que le Comte fut de cet entretien, afin qu'il le conduisit comme il l'entendroit, & la chose reussit heureusement. Le terme de conspiration attira toute la curiosité des filles de la Reine, elles voulurent savoir ce que c'étoit, & dès qu'elles furent hors d'auprès de la Reine, elles commencerent de faire part de leur secret. Celle des femmes de chambre qui avoit servi le Duc en cette affaire aprit par cette voye ce qui se passoit, & soit ou par l'espoir de la recompense, ou par la crainte du châtiment elle resolut de tout découvrir.

Elle fut se jetter aux piez de la Reine, elle lui avoua ingenument que le Duc de Najera l'avoit surprise, & qu'il lui avoit persuadé que le billet qu'il lui avoit mis entre les mains, n'étoit qu'une simple galanterie pour Amarance, qui ne manqueroit pas à divertir S. M. Elle lui demanda pardon de sa trop grande credulité, & la conjura d'obtenir sa grace du Roi.

La maniere dont cette femme s'expliquoit, étoit touchante, sa simplicité avoit eu plus de part en cette affaire que sa malice, & la Reine qui étoit trop ravie d'avoir découvert la verité lui pardonna aisément le chagrin qu'elle lui avoit causé. Elle courut au Roi pour lui faire part de cette nouvelle, & en rendant au Comte la justice qu'elle devoit, elle conjura le Roi de faire retirer de la Cour le Duc de Najera.

Le Roi démêla toute l'intrigue, il comprit bien que l'amour que ces deux rivaux avoient

pour Amarance y avoit sa part, mais comme il aimoit sa fille, sans examiner davantage sa demande il lui acorda ce qu'elle vouloit.

Le Duc attendoit la ruine entiere de son rival, quand il reçut cet ordre facheux, celui qui le lui apporta lui aprit le veritable sujet de son exil, & en lui deffendant de la part du Roi de voir Amarance, il lui dit qu'il n'y aloit de rien moins que sa vie s'il en découvroit rien à personne. Pour lui ôter même la tentation, on ne lui donna pas le tems de voir personne, & il n'eut que celui d'entrer dans un carosse qu'on lui avoit amené pour le conduire au lieu qu'il choisiroit lui-même pour exil. Il auroit eu moins de chagrin si on lui eût permis de voir Dom Camille, parce qu'il auroit pris ses mesures avec lui. Mais de se voir obligé de quiter son ami & sa maitresse tout ensemble sans pouvoir leur dire adieu, & leur faire connoitre ses sentimens, il trouvoit la chose si cruelle pour lui qu'il en vint jusques au desespoir.

Cependant il faloit obeir, & le carosse qui le conduisoit avoit déja bien fait du chemin avant qu'on put lui arracher de la bouche une seule parole que pour se plaindre. Mais enfin il faloit savoir où il vouloit être conduit, & il commanda qu'on le menât à cette même maison de campagne où il étoit allé autrefois pour deffendre son cœur contre les charmes d'Amarance.

Dès qu'il y fut arrivé, il écrivit à Dom Camille, en lui faisant savoir son desespoir, & la ruine de ses affaires, il le conjuroit

en des termes qui auroient attendri les plus insensibles, d'en prendre quelque soin, & de ménager ses interêts auprès d'elle.

Il écrivoit à même tems à Amarance d'une maniere à meriter toute sa compassion, & il prioit son ami de vouloir rendre sa lettre à sa maitresse.

Celui qui lui apporta le paquet de la part du Duc, le trouva en état de monter à cheval pour l'aller joindre, il l'auroit fait dès le premier moment qu'il avoit apris sa disgrace ; mais outre qu'on ne savoit pas où il étoit conduit, il vouloit apprendre plutôt ce qu'on en diroit à la Cour, & de quelle maniere on regarderoit une affaire de cette nature.

Elle se passa comme toutes les autres, chacun voulut deviner la cause de l'exil du Duc, parmi tous ceux qui ne savoient pas la veritable. Ses amis plaignoient sa disgrace, ses envieux en étoient ravis, & les indifferens ne s'en mettoient gueres en peine, comme c'est l'ordinaire.

Cependant comme la Reine n'ignoroit pas que la moderation & le silence sont d'un usage difficile dans une grande infortune, & que celles qui arrivent en amour ne sont jamais petites ; elle conclut que pour ôter au Duc de Najera tout pretexte de se plaindre, il faloit de même écarter le Comte de Saint Jean, afin que ce qu'il croiroit une bonne fortune pour son rival, ne l'obligeât pas de parler d'une chose, dont la seule ombre lui donnoit de l'horreur.

Le Comte ne s'attendoit pas à ce coup, il

avoit vû avec joye le départ du Duc, & il ne favoit pas que chacun a la fienne à fon tour. Il ne voyoit plus rien à combatre que le cœur d'Amarance ; il ne craignoit plus de rival, parce qu'il ne croyoit pas qu'il y en eût. La prefence du Duc ne lui étoit plus incommode, & il fe flatoit affez pour croire qu'Amarance auroit de la peine à ne pas aimer un homme qui avoit autant de merite & autant d'amour que lui. On ne craint gueres quand on fe trouve en cet état, auffi eft-on plus malheureux quand il arrive quelque difgrace, parce qu'on fe trouve moins preparé à la foutenir.

Le Comte de Saint Jean fe trouva en cet état quand il aprit ce qui avoit été refolu. Comme il avoit acquis l'eftime de tout le monde, chacun s'excufa auprès de la Reine pour lui aller porter cet ordre, & on lui fit même voir qu'elle étoit la feule de qui il pouvoit le recevoir avec refpect. Il faillit à mourir quand la Reine lui aprit fon deffein, il avoit efperé de l'acompagner quand elle pafferoit en Portugal, ou pour mieux dire, il s'étoit flaté d'être toujours auprès d'Amarance. Mais il eut beau faire, fa douleur, fes prieres, ni fes foupirs ne furent pas capables de faire changer ce funefte arrêt, & il falut qu'il partit fous pretexte d'aller affurer le Roi, que la Reine ne feroit plus long-tems en Efpagne.

En tout autre tems ce départ auroit affligé Amarance, mais s'imaginant que Dom Camille ne manqueroit pas de paroitre après

cette déroute generale, elle le vit sans en être émuë. Cette dureté surprit tous ceux-qui avoient été temoins des empressemens du Comte pour elle ; & comme personne ne penetroit le sujet de joye qu'elle avoit dans l'ame tout le monde l'acusa d'une insensibilité qui n'étoit causée que par un excez de tendresse pour un autre.

Cependant il parut comme elle l'avoit imaginé, ce trop heureux Amant, mais il parut d'abord d'une maniere qui ne plut pas à Amarance. Le Duc lui avoit envoyé, comme nous avons dit, une lettre pour sa maitresse ; elle étoit si tendre & si touchante, qu'on eût dit que l'amour même l'avoit écrite, & Dom Camille qui avoit été si bon ami en tout le reste, ne voulut pas manquer de le paroitre encore en cette rencontre.

Il alla chez Amarance pour lui donner cette lettre. Cette cruelle fille ne voulut pas la recevoir ; & quoique Dom Camille revint toujours sur ce chapitre quand elle changeoit de discours, il ne lui fut pas possible de lui faire seulement jetter les yeux dessus. Elle vouloit bien que Dom Camille fut persuadé que la seule consideration du Duc l'obligeoit d'en user de la façon. Pour ne l'en laisser pas douter, elle s'en expliqua clairement, & lui dit de bonne grace, que si Dom Camille fut venu pour lui parler de lui-même, on l'auroit possible reçu d'une maniere qu'il se seroit estimé assez heureux pour défier toute autre fortune. Ces tendres paroles animées par une beauté surprenante, mirent Dom Camille

Camille dans un état où il ne s'étoit jamais veu. Il admira d'abord sa bonne fortune, & l'extase succedant à l'admiration, il fut longtems à regarder Amarance, sans pouvoir expliquer ce qu'il sentoit.

Le silence parle quand on ne peut pas s'expliquer, l'amour a plus d'un interprete, & entre deux personnes qui se veulent beaucoup de bien en secret, ce n'est pas se dire peu de chose que de se regarder toujours. D Camille qui craignoit d'être infidelle à son ami, s'il s'abandonnoit à tout ce qu'il sentoit pour Amarance. ne rompit ce silence que pour loüer le sort du Duc, & faire des vœux pour sa bonne fortune. Amarance prit soin de le desabuser, & lui fit connoitre qu'elle n'avoit jamais été sensible à sa flamme, quoi qu'elle l'eût beaucoup estimé; si bien que Dom Camille ne craignoit plus la trahison, puis qu'il ne lui enlevoit rien du sien, declara son amour à cette aimable personne. Il lui aprit ce qu'il avoit fait en faveur de son ami. Sa maniere étoit si tendre & si passionnée, que quand le cœur d'Amarance n'eût pas été déja bien plus à Dom Camille qu'à elle-même, il ne lui eût pas été possible de le lui refuser plus long tems.

Un reste d'amitié pour le Duc vint cependant troubler ces premiers transports de la joye de Dom Camille. A peine étoit-il de retour chez lui, tout plein de son bonheur qu'il vit entrer un Exprez de la part du Duc de Najera, qui lui recommandoit toujours ses interêts auprés d'Amarance, & lui demandoit de ses nouvelles. Comme il n'en avoit

que de tres-funestes à lui donner, il en soupira de douleur, & son bonheur ne lui parut plus un bonheur achevé dès qu'il se souvint du chagrin qu'il en couteroit à son ami. Sa memoire lui renouvella dans le moment tout ce qu'il avoit fait autrefois en sa faveur aux premieres aproches d'Amarance. Il trouvoit qu'il avoit fait son devoir,& qu'on ne devoit pas de moindres égards à un ami comme le Duc de Najera : mais il ne se trouvoit plus en cet état, & c'est ce qui lui causoit ces reproches. L'honneur & l'amitié le vouloient bien, mais son amour n'y consentoit pas.

Il se vit donc derechef livré à ses premieres inquietudes, elles étoient mêmes d'autant plus grandes, qu'il ne pouvoit plus doutar qu'il ne fut aimé ; d'ailleurs Amarance l'avoit assuré qu'elle n'étoit jamais allée au delà de l'estime pour le Duc ; mais on n'est pas toujours obligé d'en croire à la parole des Belles. Pour ne se pouvoir rien reprocher, il resolut d'écouter encore un coup l'ami qui ne demandoit pas le sacrifice entier, mais qu'il ne faloit pas le laisser perir hors des formes.

Il ne lui écrit qu'une partie de la verité pour ne l'acabler pas tout à fait, & à même tems il le prie d'honorer quelque autre de ses visites auprès d'Amarance,parce qu'étant belle comme elle êtoit, & lui n'étant pas insensible, il pourroit se former une trahison qui ne lui seroit pas avantageuse. Il savoit bien que le Duc n'accepteroit pas le parti, mais il voulut observer toutes les formes.

La chose arriva comme il l'avoit imagi-

née, le Duc la regarda comme une petite galanterie d'un bon ami qui vouloit le flater du choix qu'il avoit fait d'une maitresse aimable ; ainsi bien loin de craindre la trahison, il lui écrivit qu'il se fioit plus en son amitié qu'en lui-même, qu'il ne le connoissoit pas assurément s'il croyoit son cœur capable d'une foiblesse ; & qu'en tout cas s'il avoit à perdre Amarance, il aimoit mieux qu'il l'a possedât, que de la voir entre les mains d'un autre qu'il n'estimeroit & qu'il n'aimeroit pas autant que lui.

Dom Camille n'en demandoit pas davantage, mais tous ces égards n'avoient pas plû à Amarance, & elle étoit dans une furieuse colere de ce qu'il s'étoit ainsi ménagé avec un homme qu'elle n'avoit jamais aimé, & qui avoit manqué de respect pour la Reine, du moins elle en paroissoit être en courroux, pour voir de quel air il recherchoit le racommodement. Il le fit en homme adroit, il avoit infiniment de l'esprit ; il vouloit être aimé, il n'en faloit pas davantage. La guerre cesse bien-tôt quand les deux partis veulent la paix ; elle se conclut au contentement de nos deux Amans ; ils prirent leurs mesures, ils se jurerent une amitié éternelle, & Dom Camille oubliant tout le reste de la terre, ne se souvenant même plus de lui-même, jura à Amarance qu'il n'aimeroit plus rien au monde qu'elle.

Amarance le vouloit bien, mais elle ne pouvoit souffrir ce mot d'amour dont se servoit toujours Dom Camille : elle disoit que

c'étoit une passion qu'elle n'aimoit pas, parce qu'elle est toujours déreglée, que le seul artifice des hommes avoit persuadé qu'elle ne l'étoit pas, puis que toutes les autres le sont; mais que pour son amitié, elle sentoit bien qu'il l'auroit toute entiere. N'en devenez pas plus orgueilleux, lui disoit-elle, & ne m'en estimez pas plus foible; il n'y a rien de nous deux là-dedans. C'est une influence benigne des Astres, & une force secrette que je ne comprens pas, mais je sens bien que ne saurois plus y resister.

Après cette declaration Dom Camille ne pouvoit pas être mediocrement satisfait en amant adroit, il faisoit pourtant semblant de ne l'être pas, & il disoit sans cesse à Amarance qu'elle étoit trop belle, pour qu'il put être simplement son ami. Il falut pourtant obeir, & ne mettre plus en œuvre le mot d'amour, qu'importe? on ne laisse pas de dire toutes choses sous le terme de l'amitié.

Ils ressentirent bien-tôt ce que cette passion a de plus sensible; ils ne se quitoient plus l'un & l'autre qu'avec regret. Les journées entieres ne leur paroissoient que des momens quand ils pouvoient les passer ensemble. Si l'un d'eux étoit réveur, on voyoit l'autre melancolique; si Amarance étoit en quelque part où Dom Camille ne se trouvat pas, ses absences d'esprit faisoient voir que son cœur cherchoit quelque chose. Et quand de même cet amant heureux étoit éloigné d'Amarance, on ne pouvoit lui rien

dire d'assez grande consequence pour meriter son attention.

Tout cela s'appelloit amitié parmi eux ; mais la confidente d'Amarance qui étoit témoin de tous leurs discours, & de tous leurs empressemens, n'avoit pas assez de complaisance pour ne l'appeller pas amour.

Dom Camille lui laissoit toujours à deviner, si ce qu'il sentoit pour elle n'étoit qu'une simple amitié. Il faisoit des vers là-dessus qui ne déplaisoient pas à Amarance, & un jour qu'elle en lisoit à sa confidente, où il sembloit que l'amour s'étoit lui-même dépeint, elle lui demanda duquel de ces deux sentimens elle le croyoit le plus capable. Amarance repondit qu'elle le croyoit capable de l'un & de l'autre, mais que jusqu'alors elle n'avoit pas sujet de se plaindre qu'il eut manqué de respect pour elle ; & qu'ainsi elle étoit persuadée qu'il n'avoit qu'une simple amitié pour elle, puis qu'elle avoit borné jusques là ses sentimens.

Croyez-vous, repondit sa bonne amie, qu'on puisse être ainsi le maitre de son cœur, & l'amour a-t-il acoutumé de se mener de cette sorte ? Je ne l'ai jamais éprouvé, poursuivit-elle ; mais j'ai souvent oui dire à des gens qui l'avoient ressenti, qu'il ne laisse pas nôtre raison dans la liberté d'agir avec tant de force. Et vous même, comme vous trouvez-vous du vôtre. Je sens bien, reprit Amarance, qu'il n'y a que Dom Camille au monde, pour qui je sois capable des sentimens

que j'ai pour lui. J'aurois été bien-aise d'en faire le plus cher de mes amis, mais je n'aurois pas voulu que les choses en fussent venues jusques à ce point, que de ne pouvoir être gaye, quand je le vois melancolique. Et vous n'apellez cela qu'amitié, dit l'autre d'un air moqueur. Ce n'est que cela aussi, interrompit precipitamment Amarance ; car pour l'amour, la seule pensée me donne de l'horreur.

Elle disoit vrai, & quoi qu'elle sentît bien qu'elle aimât Dom Camille plus que tout ce qu'elle avoit encore aimé, elle sentoit à même tems quelque chose dans son cœur qui s'opposoit à l'amour comme une chose défenduë. En secret elle lui faisoit reparation du tort qu'elle croyoit lui faire, & elle lui demandoit pardon en son ame de ne pouvoir lui donner son amour, lors qu'il meritoit celui de toute la terre.

Dom Camille ne se ménageoit pas ainsi, il s'étoit abandonné à toute sa passion, & sans doute il auroit moins souffert s'il eut été plus insensible. Ceux de la Cour d'Espagne qui sçavoient le secret de sa naissance, virent sans s'étonner les commencemens de ses empressemens pour Amarance, mais dès qu'ils virent que l'amour commençoit d'y joüer son rôle avec quelque fougue, ils ne furent pas peu embarrassez à savoir ce qu'ils avoient à faire. Ces empressemens ne les choquoient pas, nos deux Amans se devoient ce retour l'un à l'autre, mais ils apprehendoient les suites. Il n'y avoit plus moyen de les arrêter

qu'en les separant, à moins qu'on ne leur communiquât un secret d'où dépendoit possible la vie de Dom Camille. Ce dernier moyen leur parut suspect, ils n'y trouvoient pas autant de sureté qu'ils auroient bien voulu, ainsi ils resolurent de prendre l'autre.

Pour le faire avec succez ils lui donnerent des lettres qu'ils avoient fait écrire d'Italie, par lesquelles on lui faisoit connoitre que son retour étoit absolument necessaire. Ils ne doutoient pas qu'il n'eût bien de la peine à quitter l'Espagne, ils crurent qu'il faloit user encore de quelque artifice. Pour cet effet ils lui firent confidence d'une partie de leur secret; ils lui aprirent qu'il étoit veritablement Espagnol, d'une des plus illustres familles du Royaume; que la crainte qu'on avoit euë que les ennemis de sa maison ne lui ôtassent la vie, lors qu'il étoit encore fort jeune, avoit obligé ses parens à le faire passer en Italie, & que cette même crainte les obligeoit encore aujourd'hui à le prier de repasser la mer au plutôt.

Dom Camille rit d'abord de l'avis qu'on lui donnoit, il étoit brave, & l'amour qu'il avoit pour Amarance ne pouvoit soufrir qu'il s'éloignât d'elle. Ainsi il repondit d'une maniere à faire peu esperer qu'il dût le suivre.

La seule autorité de ces personnes auroit bien pû le faire resoudre à ce départ, s'ils avoient voulu l'employer toute entiere. Mais ils aimerent mieux que la douleur lui vint d'ailleurs. Ils interesserent la tendresse d'Amarance, ils lui firent confidence de ce qu'ils

avoient découvert à Dom Camille, & lui firent craindre si adroitement pour sa vie que ce fut elle-même qui prononça le cruel arrêt de leur separation. Les soupirs & les sanglots de Dom Camille lui parloient fortement en sa faveur, mais elle n'écoutoit plus que sa tendresse qui lui faisoit preferer la vie de Dom Camille, au plaisir qu'elle goûtoit auprès de lui.

Pour le consoler en quelque maniere, elle lui faisoit voir toute sa douleur & elle n'oublioit rien pour repondre à tout ce qu'il lui disoit de tendre & de passionné. Elle l'assuroit qu'elle voyoit bien tout ce qu'elle perdoit; que son destin pour la tourmenter davantage, ne lui laissoit pas voir son malheur à demi, qu'elle se sentoit arracher le cœur en se separant d'avec lui, mais que son plaisir lui couteroit trop cher, s'il leur coutoit une aussi belle vie que la sienne. Partez, ajoutoit-elle, partez puis qu'il le faut, laissez-moi le soin de ce que vous appellez vôtre bonne fortune, & conservez-moi sur vôtre cœur tous les droits que vous dites ne lui avoir pû refuser jusques ici.

Dom Camille fut enfin contraint d'obeir; il partit assuré de la foi de sa maitresse, & tout plein de son amour. Amarance ne lui fut pas moins fidelle, & l'absence de Dom Camille ne lui donna pas moins de dégout pour le reste de la Cour, que sa presence lui avoit causé jusques alors d'indifference. On ne la voyoit quasi plus, elle pensoit éternellement à ce qu'elle avoit perdu, & par la

vuë des doux ſentimens de Dom Camille, qu'elle renouvelloit par la lecture de ſes billets, elle tâchoit de ſoulager l'ennui que lui cauſoit le ſouvenir d'un bien qu'elle n'avoit plus.

Elle étoit en cet état lors que Dom Juan fut rapellé à la Cour. Soit que ſa tendreſſe n'eût pas eu aſſez d'exercice là où il étoit, ou que la beauté d'Amarance fit ſon effet ordinaire, il en devint paſſionnément amoureux. Il aima à ſon ordinaire pour toute autre choſe que pour la galanterie : car il croyoit que celle des ſoupirs étoit indigne d'un homme de ſa naiſſance.

Amarance n'ignoroit pas les égards qu'on lui devoit, mais elle croyoit auſſi qu'on lui devoit quelque reſpect. Elle en avertit la Reine, & la Princeſſe le fit prier de ménager un peu ſes feux. Ce petit obſtacle ne fit qu'irriter la violence de l'amour de Dom Juan ; il revint ſur nouveaux frais à la pourſuite d'Amarance, & cette ſage fille s'en plaint derechef, & menaça le Prince d'en avertir même le Roi. Tout cela n'auroit pas accommodé les affaires de Dom Juan, la playe étoit encore fraiche, le Roi ne lui avoit pardonné qu'avec peine, & peu de choſe lui auroit aſſurément attiré tout ſon courroux La Reine pouvoit prevenir tous ces deſordres, elle le fit en effet ; & par ſon départ pour le Portugal, qu'elle hâta plus qu'elle n'auroit fait, elle ôta au Prince le moyen de ſe perdre.

Le Cardinal de Granville la conduiſit de la part du Roi, Amarance l'acompagna;

& la Cour d'Eſpagne perdit en ce moment la ſeule choſe par où elle pouvoit paroitre charmante.

Amarance ne manqua pas de faire ſavoir ſon départ à Dom Camille. Il n'en fut pas faché, il ſongea d'abord à quiter derechef l'Italie ; & comme on ſe perſuade aiſément tout ce qu'on deſire, il crut malgré tout le merite du Comte de Saint Jean, que le Portugal lui ſeroit plus favorable que l'Eſpagne.

Il avoit déja mis ordre à ſes affaires, quand on découvrit à Rome ſon deſſein, ſon valet de chambre le trahit, & il mit entre les mains de ceux qui prenoient interêt à ſa conduite, les lettres par leſquelles il apprenoit à Amarance qu'il ſeroit bien-tôt auprès d'elle. Il ne fut jamais rien de ſi tendre ni de ſi paſſionné, que ce qu'il écrivoit. On vit bien qu'il n'y avoit plus rien à faire, & qu'à moins de découvrir à Dom Camille tout le ſecret, il n'étoit pas aiſé d'arrêter une auſſi forte paſſion que la ſienne.

Ils lui declarerent donc qu'il étoit frere d'Amarance, & qu'il ne devoit plus regarder que comme ſa ſœur, une perſonne qu'il avoit aimée juſques alors comme ſa maitreſſe. Ils lui aprirent que D. Alphonſe étoit ſon pere, que Dom Ramir avoit donné la vie à Amarance, & que l'un & l'autre étoient enfans de l'infortunée Iſabelle, dont on lui aprit le ſort. On lui raconta comme Dom Alphonſe avoit été obligé de quiter la Catalogne, qu'Iſabelle s'étoit mariée à Dom Ramir, & comme quoi Dom Ramir l'avoit fait amener de Naples à

Rome pour le faire élev r avec un de ses freres qui étoit mort en chemin. O n ne lui en dit pas la veritable raison, aussi n'étoit-il pas bien necessaire.

Dom Camille écoutoit tout cela avec surprise. Il y avoit bien de l'honneur à avoir une sœur comme Amarance, mais il y avoit encore plus de plaisir à avoir une maitresse comme elle ; ainsi il vouloit, il ne vouloit pas, tantôt il croyoit qu'on lui dit ces choses pour faire cesser son amour, & tantôt il trouvoit que le sang avoit augmenté la simpatie, & qu'on n'avo t pas acoutumé d'aimer une simple maitresse si promptement ni avec tant d'ardeur.

Une lettre qu'il receut environ ce tems-là, de la part d'Amarance, acheva de lui persuader ce que son cœur ne vonloit pas trop. Elle ne savoit pas encore la verité de l'histoire, mais on faisoit acroire à Dom Camille qu'on avoit pris soin en Espagne de l'en instruire, & qu'apparemment elle n'en ignoroit plus rien. La lettre acheva de le faire donner dans le piege qu'on lui tendoit, elle s'étoit abandonnée d'abord en l'écrivant, à toute la tendresse. On écrit souvent plus qu'on ne voudroit, quand on aime ; mais pour corriger cet épanchement, ou du moins pour iul donner quelque pretexte honnête, elle le couvroit de l'innocence de sa flame, & jamais sœur n'avoit aimé son frere avec plus de tendresse, à ce qu'elle disoit, qu'elle aimoit Dom Camlile ; elle repetoit si souvent ces termes de frere & sœur dans sa lettre, & elle les avoit

ajustez si à propos pour ce qu'on vouloit persuader à Dom Camille, qu'enfin il se laissa persuader.

Mais comme son cœur étoit trop tendre pour rester sans amusement, il reprit ses anciens feux, & il recommença sur nouveaux frais à renouveller ses empressemens pour les Belles de Rome, que le souvenir d'Amarance lui avoit quasi fait mettre dans l'oubli. On lui pardonna sa trahison & son inconstance, & on fit grace au frere en faveur des charmes de la sœur.

Amarance n'en faisoit pas de même, elle commençoit déja d'être irritée du silence de Dom Camille; il n'avoit pas manqué d'écrire, mais on enlevoit ses lettres, comme nous avons veu. Un dépit secret lui conseilloit de l'oublier; mais en amour on n'est pas toujours inconstant comme on veut, & il n'est pas facile de reculer quand on s'y est engagé bien avant. Il faloit donc rappeller cet amant par d'autres voyes, celle des reproches lui parut la plus propre; elle ne se trompa pas, & la suite lui fit connoître que Dom Camille n'étoit pas coupable.

Comme elle s'étoit abandonnée à toute sa tendresse dans sa derniere lettre; elle écouta pour le coup son ressentiment, celui des amans n'est jamais petit, mais malgré toute sa colere on voyoit paroître son amour, il n'auroit pas même si fort éclaté si elle eut été moins en couroux, auparavant elle ne parloit que de feux, de flames, de tendresse, d'amitié, & cette lettre n'étoit

pleine que de trahison, de legereté & d'inconstance qu'elle lui reprochoit en des termes si forts & si passionnez, qu'il y en avoit plus qu'il n'en eût falu pour faire rentrer dans son devoir le plus inconstant des hommes.

Dom Camille la reçut dans le plus grand effort de ses feux pour ses anciennes inclinations d'Italie, mais il n'en falut pas davantage pour les étouffer tout à fait; les termes d'infidelle & d'inconstant le toucherent, mais celui d'amant, ou delicat le jetta dans le desespoir, parce qu'il lui fit connoitre la tromperie qu'on lui avoit faite, & sa trop grande credulité; il ne s'emporta pas de peur de faire connoitre son dessein; mais il prit si bien ses mesures qu'il partit secretement de Rome, lors que tout le monde le croyoit le plus attaché. On sçeût bien-tôt la route qu'il avoit prise, & on ne douta plus qu'il ne falût prevenir l'esprit d'Amarance, & lui faire savoir une chose, qu'no n'avoit crû trop necessaire jusques alors.

Cette aimable fille ne fut pas moins surprise que l'avoit été Dom Camille, quand on lui aprit qu'elle étoit sœur d'un homme qu'elle aimoit comme son amant. Elle trouvoit la chose assez bizarre, & elle l'étoit en effet. La Reine à qui Amarance avoit conté l'histoire, avoit peine à croire l'avanture; mais on lui en fit un détail si exact & si fidel qu'elle n'en pouvoit plus douter.

Cela leur servit d'entretien pendant les premiers jours de leur voyage. Amarance avoit reçu cette nouvelle la veille de son dé-

part, & elle avoit suivi la Reine, sans savoir precisément ce qu'elle avoit à faire ; elle fut encore bien moins en état, lors que quelque jours après elle tomba si malade, qu'on ne crut pas qu'elle put souffrir davantage la fatigue du voyage sans mourir. La Reine arrêta quelques jours, ne pouvant se resoudre à la quiter, mais enfin quelque tems après on l'assura si fort qu'Amarance ne couroit plus nulle risque, qu'elle se laissa aller à l'impatience des personnes que le Roi de Portugal avoit envoyez pour lui faire hâter son voyage. Elle laissa la plûpart de ses Officiers auprès d'Amarance, & pour vivre en repos il faloit qu'elle aprit tous les jours de ses nouvelles.

Cependant le mal augmentoit tous les jours, & les Medecins furent d'avis de la faire porter au lieu le plus voisin, où l'on pourroit plus commodément trouver les choses necessaires pour la guerir. Le jeune Duc de Villa-Mediana lui envoya offrir sa maison qui étoit fort voisine, & on jugea à propos de ne la refuser pas. L'honnêteté l'engageoit à en user ainsi envers une jeune & belle personne, qui étoit si chere à leurs Majestez, mais l'interêt d'un de ses amis l'y portoit encore plus fortement

C'étoit le Duc de Najera qui à la nouvelle du départ d'Amarance, avoit quité son sejour & son exil, pour tâcher de trouver quelque moyen de se faire voir à elle pendant le voyage, & qui étoit venu chez cet ami qui se trouvoit sur le passage de la Reine, pour voir

si la bonne fortune ne lui feroit point naître quelque moyen de venir à bout de son dessein. Pendant les premiers jours il ne se fit voir à personne. Le jeune Duc lui rendoit compte de ce qui se passoit tous les jours, mais il ne put pas vivre long-tems dans cette contrainte, & il trouvoit quelque chose de trop cruel pour lui de se trouver auprés d'Amarance, sans avoir l'avantage de la voir. Il ne vouloit pas aussi s'exposer à rien faire qui put lui causer du chagrin, l'état où elle étoit redoubloit le respect qu'il avoit toujours eu pour elle ; mais dès que les Medecins permirent de la voir, le jeune Duc se rendit assidu auprès d'elle ; il lui devoit une partie de ces égards, il se les devoit à lui-même ; mais il etoit touché sur tout du déplorable état où il voyoit son ami reduit. Quand on est malheureux, on est plein de compassion pour les autres, & il faut être peu sensible si l'on ne fait tous ses efforts pour faire cesser leur malheur.

Le jeune Duc ne manquoit pas de bonne volonté pour son ami ; mais tous les efforts qu'il fit d'abord pour le faire rentrer en grace, furent inutils, Amarance le pria de ne lui en parler jamais, & bien loin de lui acorder un moment de sa vuë elle fit connoitre au Duc, que toute malade qu'elle étoit encore, elle quiteroit la maison si le Duc de Najera osoit seulement en approcher.

Il lui falut donc joüer le même rôle qu'en Espagne ; il gagna par ses presens & par sa liberalité, tout ce qui étoit auprès d'Ama-

rance ; de sorte que malgré toutes ses défenses elle n'entendoit plus parler que du Duc de Najera. Un jour qu'elle étoit levée auprès de son feu, on l'introduisit dans sa chambre, & comme elle n'étoit pas en état de prendre garde à ce qui s'y passoit, il étoit à ses pieds avant qu'elle s'en fut aperçuë. Elle poussa un grand cri à sa vuë, mais se prosternant à terre lui embrassa ses genoux si tendrement,& temoigna tant de douleur de lui avoir dép'û,& d'avoir été separé d'aup ès d'elle, que si elle ne put lui rien dire d'assez obligeant pour lui laisser esperer quelque chose, du moins elle lui laissa voir qu'avec l'aide du tems, & d'un respect bien ménagé il pourroit approcher de sa premiere fortune.

Elle ne regardoit plus Dom Camille, que comme un frere à qui elle devoit toute son amitié. Le Comte de S. Jean tenoit un rang fort considerable en Portugal, mais celui du Duc de Najera l'étoit encore davantage en Espagne, & à la Reine près elle n'avoit nul attrait en ce Royaume, le souvenir de l'amitié qui avoit été entre Dom Camille & lui,ne ruinoit pas ses affaires auprès d'Amarance,& elle étoit trop à ce frere, pour ne pas croire qu'elle dût quelque chose à un homme qu'il avoit fortement aimé.

Cette derniere pensée, avec les empressemens que le Duc de Villa Mediana faisoit paroitre pour rétablir les affaires de son ami, acheva de vaincre l'obstination d'Amarance ; elle permit que le Duc de Najera l'a vit reglément, qu'il fut de toutes les parties qu'on

faisoit pour la divertir, & pour remettre sa santé, & enfin après avoir écouté le recit de tout ce que le desespoir avoit fait faire au Duc de Najera, elle lui fit confidence de sa grande affaire avec Dom Camille, & lui laissa connoitre qu'elle auroit mieux aimé lui appartenir d'une autre maniere.

Le Duc ne fut pas peu surpris d'entendre tout ce que lui disoit Amarance. Dom Camille l'avoit veu avant son départ, mais il ne lui avoit pas fait une confidence entiere, & n'auroit pas crû qu'il eût dû Amarance à la seule qualité de sœur de Dom Camille. Il se fit raconter toute l'histoire, il voulut en savoir toutes les circonstances, & cette aimable fille ne lui raconta pas seulement tout ce qu'on lui en avoit apris, mais elle lui fit encore un détail exact de ce qu'on avoit fait en Italie pour le persuader à D. Camille.

Cependant il venoit à grandes journées, cet amant trop infortuné, & ce frere plus heureux qu'il n'auroit souhaité de l'être, & il étoit déja arrivé à Madrid où il croyoit de trouver encore Amarance, avec tout l'empressement dont on est capable quand on n'aime pas mediocrement. Comme on n'avoit pas encore aprts à la Cour les nouvelles de sa maladie, il aprit seulement qu'elle étoit partie avec la Reine de Portugal, & sans tarder un moment davantage, il partit pour se rendre en diligence auprès d'elle.

La route de la Reine étoit trop fraiche pour qu'on ne s'en souvint pas encore par tout. Le lieu dans lequel elle s'étoit arrêtée

pour l'amour d'Amarance se ressentoit encore de ses bienfaits, & on ne parloit que de sa liberalité & de l'amitié qu'elle avoit pour cette aimable fille. Quoi que Dom Camille fût tout plein de ce qu'il avoit dans l'ame, & qu'il fut peu en état d'écouter que ce qui faisoit son entretien continuel, il ne put s'empêcher d'entendre ce qu'on en disoit, & par là il aprit une chose qu'il auroit été vainement chercher jusques à Lisbone, mais quand on tomba sur le chapitre de la maladie d'Amarance il faillit à mourir de douleur.

La nouvelle du Duc de Villa Mediana ne l'adoucit pas assurément ; comme tous les amoureux deviennent aisément jaloux, il crut que c'étoit un nouveau rival que sa mauvaise fortune lui faisoit naitre pour le tourmenter, & il eut même besoin de toute l'estime qu'il avoit pour Amarance, pour ne pas croire dans le transport de sa jalousie qu'il y avoit en cela moins de maladie que d'amour. Il resolut pourtant de s'en éclaircir, il se fit conduire du côté de cette maison, & sans savoir trop bien ce qu'il alloit faire, il avançoit toujours vers un lieu où il devoit trouver ce que même il ne cherchoit pas.

Il ne croyoit pas être si près du Duc de Najera, sa rencontre lui auroit bien épargné du chagrin, parce qu'il lui auroit apris toutes choses ; mais le sort voulut que côtoyant les murs du parc qui embelissoit cette superbe maison, qui pouvoit passer pour une des plus magnifiques de toute l'Espagne, il entendit quelques voix qui ne lui étoient pas incon-

nues ; c'étoient quelques-unes des filles qu'il avoit vues autrefois à la Cour auprès d'Amarance, à qui le Duc de Najera donnoit dans le parc le divertissement de la chasse. La curiosité l'obligea d'approcher le plus près qu'il pouvoit, afin de voir s'il ne découvriroit point la seule cause de sa recherche ; les murs étoient assez bas pour voir à découvert quelques endroits où l'on avoit poussé le gibier, & où chacun couroit selon l'inclination & le plaisir qu'il trouvoit dans ce divertissement.

Dom Camille connut bien par là qu'il n'étoit plus guere éloigné d'Amarance, & il commençoit à réver au biais qu'il devoit prendre pour lui faire savoir son arrivée, quand il la vit paroitre au bout d'une des allées du parc, sur un char que le Duc de Villa-Mediana lui avoit fait faire pour prendre l'air à son aise. Il étoit à son côté pour l'entretenir, mais paré comme on dépeint le Dieu de l'Amour quand il veut faire ses plus illustres conquêtes. Comme les esclaves qui trainoient le char, & qui ne repondoient pas mal à la magnificence du maitre, alloient fort lentement, Dom Camille eut le tems de le considerer à son aise, si cette vuë ne lui eut donné dans l'ame, mais il ne put pas la suporter long-tems.

L'infidele, disoit-il, ne me faisoit donc des reproches, que pour donner un pretexte à sa legereté & à son inconstance. Ce n'est pas d'aujourd'hui que commence leur intrigue, poursuivit-il, & ce n'est non plus au hazard

à qui ils doivent l'avantage de le connoitre & de me perdre. Après ces mots il revint sur ses pas pour tâcher de la revoir encore ; mais les esclaves avoient tourné dans une autre allée ; si bien qu'il ne put plus rien faire que consulter sur le parti qu'il avoit à prendre. Il n'étoit pas connu du Duc de Villa-Mediana, & il n'eut pas été de bonne grace d'aller chez un homme qu'il commençoit déja de hair d'une maniere épouventable ; mais il sentoit bien qu'il ne pouvoit plus être long tems sans voir Amarance, & sans lui reprocher sa trahison.

Le hazard le délivra bien-tôt de cet embarras pour le jetter dans un autre encore plus grand Il vit venir à lui une troupe de Cavaliers qui couroient à toute bride. C'étoient ceux là mêmes qui chassoient dans le parc, & qui couroient après le cerf qu'on avoit commencé de relancer, & qui avoit sauté pardessus un côté du mur qui étoit à demi en ruine. Le Duc de Najera étoit le chef de la troupe ; il passa comme tous les autres, sans prendre garde à Dom Camille, mais il revint un peu après, & ne passa pas avec la même precipitation. Il remarqua Dom Camille, mais comme il le croyoit toujours en Italie, il appella un des siens pour apprendre des nouvelles de cet Etranger, Dom Camille piqua son cheval pour aller à lui, & acheva par là de se faire connoitre.

Le Duc ne doutant pas que sa bonne fortune n'eut fait revenir Dom Camille pour disposer du cœur de sa sœur, se flatoit du

bonheur de la posseder ; il donna ordre qu'on allât avertir Amarance, elle lui parloit incessament de ce frere qu'elle avoit regardé comme l'amant du monde le plus tendre. Si bien que soit qu'il regardât sa maitresse, ou qu'il considerât son ami, le Duc de Najera trouvoit qu'il n'avoit jamais eu un plus sensible sujet de joye.

Celle d'Amarance ne pouvoit pas se comprendre, elle avoit eu de la peine à se moderer à cette nouvelle, & toute foible qu'elle étoit encore, il falut que le Duc de Villa-Mediana souffrit qu'elle allât au devant de lui. Comme il savoit toute son histoire, cet empressement ne le surprit pas, & dès qu'il eût veu Dom Camille, il trouva que sans injustice on ne pouvoit pas se dispenser d'en avoir pour lui. Les caresses que lui fit Amarance lui firent connoitre ce qu'il auroit bien voulu ignorer. Le Duc de Najera lui en avoit touché quelque chose, mais comme il ne le souhaitoit pas trop, il n'avoit pas voulu le croire & il fut même assez longtems avec sa sœur sans qu'il voulût prendre la qualité de frere, parce que celle de son amant avoit à son avis quelque chose de plus doux pour lui.

Mais enfin ils furent convaincus l'un & l'autre, & après les éclaircissemens qu'on avoit donnez à Amarance, il n'y avoit plus moyen d'en douter. Le Duc de Villa Mediana renouvella ses divertissemens pour regaler son nouvel hôte, & le Duc de Najera n'oublia rien pour engager Dom Camille à la

rendre heureux. Il l'auroit fait si la Reine de Portugal eût pris moins de part à tout ce qui regardoit Amarance, mais il disoit à sa sœur qu'il cedoit tous les droits que ses feux avoient pû lui donner sur son cœur, au Duc de Najera, & qu'il vouloit qu'elle lui eut obligation de son retour, comme si le Duc de Najera avoit fait ce voyage pour se venir rendre auprès d'elle.

La joye qu'avoit Amarance de revoir Dom Camille lui redonna bien-tôt la santé, & comme la Reine de Portugal la pressoit de se mettre en chemin dès que sa santé pourroit le lui permettre, elle prit congé du Duc de Villa-Mediana, Dom Camille ne fut pas ingrat aux honnêtetez qu'il avoit euës pour sa sœur, & il promit au Duc de Najera de ménager ses interêts auprès de la Reine de Portugal.

FIN.



